CERPE Centre d'Etudes et de Recherches pour la Petite Enfance
CFPES-CEMEA Centre de Formation aux Professions Educatives et Sociales
INFOP-CEMEA Institut de Formation Professionnelle
PARIS III Université Sorbonne Nouvelle, Centre de formation Continue

Identité personnelle

Les séjours de vacances entre jeunes de la cité facteurs de transformation

Mémoire
pour le Diplôme Supérieur en Travail Social

Présenté et soutenu
par

Franck VAN DAMME

Directeur de Recherche : M. Francis ALFOLDI

Décembre 2004

Sommaire

Introduction p.3

1ère partie : Chronique Balbynienne p.6

Chapitre 1 : Une destinée singulière p.7

1.1 Livrets de famille p.7

1.2 Grandir à la cité p.9

1.3 Une vocation d'animateur p.11

1.4 Quitter l'enfance p.13

1.5 La jeunesse une priorité p.15

1.6 Changer les pratiques p.16

1.7 Soutenir les projets de vacances des jeunes p.19

Chapitre 2 : Une pratique à interroger p.22

2.1 La création du dispositif d'aide aux projets de vacances p.22

2.2 Des résultats encourageants, une pratique contestée p.25

2.3 1998, une année d'euphorie p.27

2.4 Faire évoluer les modalités de soutien p.30

2.5 Une expérience partagée p.33

2.6 L'autonomie des jeunes en débats p.36

2.7 La démocratie participative entre en scène p.38

2.8 S'engager dans la recherche action p.40

2ème partie : La recherche en action p.43

Chapitre 3 : Une recherche d'acteur p.44

3.1 L'émergence de l'apprenti chercheur p.44

3.2 La construction de l'objet de recherche p.48

3.3 Réflexion théorique, l'apport de la psychologie p.50

3.4 Référence théorique : la personnalisation et l'intégration sociale p.54

3.5 Renforcement théorique de l'hypothèse p.58

3.6 Le modèle d'analyse p.60

3.7 La méthodologie et le cadre opératoire p.62

3.8 Le recueil de données p.65

Chapitre 4 : l 'analyse des entretiens p.71

4.1 Entretiens réalisés avant le départ en vacances, la fonction intégrative p.71

4.11 Composante 1, influence du microcosme social de la cité p.71

4.12 Composante 2, la cité territoire de vie p.77

4.13 Composante 3, les relations au sein du groupe p.84

4.2 Les entretiens réalisés après le séjour, la fonction assertive p.87

4.21 Composante 4, l'égocentrisme p.87

4.31 Composante 5, la personnalisation p.95

3ème partie : Le temps du bilan p. 104

Chapitre 5 : Les résultats de la recherche p.105

5.1 Auto évaluation du parcours p.105

5.2 La complémentarité entre les fonctions intégratives et assertives p.110

5.3 La validation partielle de l'hypothèse p.114

5.4 Limites et intérêt de la recherche p.115

Chapitre 6 : Bilan et perspectives p.118

6.1 L'individuation contrariée p. 118

6.2 Le devenir du dispositif d'aide aux projets vacances, préconisations p.123

Conclusion p. 126

Bibliographie p. 128

Liste des sigles et des abréviations p. 130

Introduction

L'histoire se déroule en banlieue parisienne, dans une ville, à municipalité communiste, qui ceinture la capitale au nord-est. Nous étions trois amis et nous nous retrouvions, comme chaque soir, au pied d'un bâtiment pour refaire le monde. Nous habitions des cités HLM au nom évocateur : Karl Marx, Bons Enfants. La discussion était animée. En quelques mois, chacun de nous venait d'échapper au service militaire. Deux avaient été exemptés et le troisième avait obtenu d'être réformé après quelques semaines d'incorporation en Allemagne. Nous avions vingt ans en 1977 et étions sorti de l'école avec pour seul diplôme le BEPC. Par dérision et provocation, nous nous revendiquions « bon à rien, prêt à tout ! ».

Nous partagions le sentiment d'avoir gagné une année de notre vie et nous nous demandions quoi faire de ce bonus. L'un d'entre nous suggéra de partir au Maroc, à l'aventure, au soleil, à la manière des routards qui faisaient les bonnes pages du magazine *Actuel*. Notre préparation fut sommaire, un sac de vêtements, quelques centaines de francs en poche et nous voilà partis. Sur les ondes de la Radio Télévision Luxembourgeoise, une émission intitulée «les routiers sont sympas» mettait en relation chauffeurs et auto stoppeurs. Elle était animée par Max, en direct de l'entrepôt Ney, porte d'Aubervilliers. Nous nous sommes rendus aux entrepôts. Après nous être séparés en deux groupes nous avons embarqué à bord d'un camion de trente huit tonnes, direction Lyon, première étape de notre voyage.

Sept jours plus tard, après avoir peu dormi, mal mangé, passé des heures le pouce levé au bord des routes, fouettés par le vent et la pluie ou réfugiés dans une station service, nous étions de retour. Le manque de préparation, d'argent, de persévérance avait eu raison de notre enthousiasme. La solidarité du groupe avait volé en éclats, deux d'entre nous étions rentrés en auto stop sur Paris et le troisième avait choisi de s'offrir un retour en train sans billet, avec une amende conséquente à la clef.

Nous sommes restés des amis. Nous avons retrouvé notre humour, pour embellir notre aventure à notre retour dans la cité, mais nous n'avons plus parlé de repartir ensemble. Après, chacun a pris des directions différentes. L'un s'est découvert la passion des longs voyages : plusieurs mois en Jamaïque, quelques années au Brésil, avant de revenir s'établir dans une commune voisine. Le second avide de sensations, a participé à des courses de motos, monté une société de transport puis à trop vouloir atteindre le ciel par l'usage de différentes substances, fini par y demeurer. Je suis le dernier comparse de cette aventure, devenu animateur socioculturel et je suis resté dans cette ville.

Vingt ans plus tard, en 1997, directeur du service municipal de la jeunesse, j'ai été l'un des instigateurs du dispositif d'aide aux départs en vacances en autonomie pour les jeunes de 17 à 25 ans. Pendant cinq années, j'ai travaillé à la mise en place, au suivi et au développement de ce dispositif, dont plus de cinq cents jeunes bénéficient encore aujourd'hui en 2004. Lorsque j'ai décidé, en novembre 2001, de m'engager dans la formation au Diplôme de Hautes Etudes de Pratiques Sociales, je souhaitais quitter l'animation socioculturelle et je ne savais pas encore si j'y parviendrai. Cependant, je ne pouvais pas me résoudre à infléchir ma trajectoire professionnelle sans chercher à connaître les effets de la pratique sur laquelle ont porté mes efforts.

C'est ainsi que le thème de ce mémoire s'est imposé, il comporte trois parties : une chronique Balbynienne, la recherche en action et le temps du bilan. Dans le premier chapitre, je vous invite à découvrir de quelle façon s'enchevêtre histoire personnelle et collective dans une ville singulière. Je vous présente comment : je suis devenu un animateur socioculturel et confronté à l'évolution de la question sociale des jeunes de la cité, j'ai construit et analysé ma pratique.

Dans le second chapitre, je porte à votre connaissance les étapes de la création d'un dispositif pédagogique et vous propose de relever : comment il est traversé à la fois par des enjeux de société, la remise en cause de pratiques professionnelles et des spéculations politiques ? Je vous convie à apprécier la manière dont les jeunes s'emparent de ce dispositif d'aide au départ en vacances et la réaction qu'il a suscitée, de l'institution policière aux opérateurs du tourisme.

Le troisième chapitre constitue le cœur de la recherche, de l'émergence de l'apprenti chercheur à la présentation du recueil de données. Ma question de recherche est formulée ainsi : **Sous quelles formes un dispositif d'aide au départ autonome en vacances en direction des jeunes de 17-25 ans, peut-il participer à une transformation de l'identité personnelle ?** L'hypothèse que je vais tenter de vérifier est la suivante : Le séjour vacances en autonomie serait une étape annonciatrice du déclin de la relation fusionnelle au groupe au bénéfice de la prise de conscience de son individualité (passage du **Nous** au **Je**).

Le modèle d'analyse est élaboré autour d'un concept central : la transformation de l'identité personnelle. Celle-ci se construit par la confrontation de la similitude et de la différence. L'identité personnelle définie comme un processus tout au long de l'existence, doit être posée par des actes de séparation et d'affirmation, par la différentiation cognitive et l'opposition affective. En prenant appui sur l'ouvrage de Pierre Tap intitulé : « La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne » j'ai retenu deux fonctions opposées et complémentaires. Il s'agit d'une part, de la fonction intégrative qui se manifeste par le besoin d'appartenance à un groupe, à l'œuvre dans le présent et pour l'avenir, et de l'autre de la fonction assertive qui s'exprime par la capacité de différentiation de soi et de ce qui est autre et se manifeste par l'effort à s'imposer, l'égocentrisme.

Le quatrième chapitre porte sur l'analyse des entretiens. J'ai réalisé une quinzaine d'entretiens auprès de dix jeunes âgés de 17 à 23 ans, avant et après leur séjour de vacances. La particularité de ce public tient beaucoup à leurs conditions de vie et à leur statut de jeunes de la cité. Pour la compréhension de ce mode de vie, j'ai retenu le concept de microcosme social mis en évidence par Joëlle Bordet dans l'ouvrage titré : « Les jeunes de la cité ».

A partir du sixième chapitre, nous entrons dans le temps du bilan. Les résultats de la recherche et la validation de l'hypothèse sont présentés ainsi que le bilan et les perspectives de ce travail. Enfin, une réflexion sur le sens et les conditions d'accès à l'identité personnelle, viendra conclure ce travail.

1ère partie : Chronique Balbynienne

Chapitre 1 : Une destinée singulière

1.1 Livrets de famille

Dans cette démarche de formation et de repositionnement personnel et professionnel, le besoin d'explorer mon histoire, d'où je viens, de retrouver le chemin, s'est imposé. Le récit qui suit éclaire le rapport entre l'objet de recherche et l'apprenti chercheur en devenir. Je suis donc d'origines italiennes par ma mère et belges par mon père ou plus exactement flamande. Mon éducation et mes représentations sont empreintes de l'influence maternelle. Ma grand-mère, Pascaline est née en 1905 à Castel Del Monte dans la région des Abruzzes en Italie. Elle immigre en 1912 dans l'Est de la France, accueillie par un grand oncle forgeron. Elle se marie avec un italien, Franco, électricien de profession. Le couple part s'installer à Homécourt, en Meurthe et Moselle. En 1926, il donne naissance à un enfant, Cléonice, ma mère. Deux années plus tard, Franco décède d'une maladie des bronches. Pascaline, jeune veuve et son enfant se rendent dans le Nord de la France. Pascaline y rejoint son frère. Elle travaille dans une usine au polissage du marbre, puis comme femme de ménage. En 1930, ils quittent le Nord de la France. Le frère de Pascaline vient d'obtenir un contrat de travail pour le chantier de « l'orphelinat d'Auteuil ». Ils s'installent à Livry-Gargan, en région parisienne, une ville où la communauté italienne est importante. En 1933, Pascaline se remarie avec Joseph, italien et maçon de profession. De cette union naîtra quatre filles et ma mère deviendra l'aînée de cette nouvelle fratrie. On m'a souvent raconté la déception, la résignation et la joie qui accompagnait la naissance des enfants de Pascaline et de Joseph. Le garçon tant attendu ne sera pas au rendez-vous et il faudra attendre la génération suivante pour voir naître des « mâles » dans la famille.

De son enfance, des privations, du racisme, subi notamment durant les années d'occupation ma mère ne m'a pas donné de détails. Je sais seulement qu'elle a du interrompre très tôt sa scolarité pour travailler dans la couture. Elle m'a fait de sa jeunesse le récit d'une période insouciante vécue sous la protection de ses cousins italiens. C'est cependant en dehors de cette communauté qu 'elle a choisi, tardivement

pour l'époque, un mari pour fonder une famille. Devant la pénurie de logement mes parents ont du cohabiter chez mes grands-parents maternels puis paternels, pendant leurs premières années de mariage, avant d'accéder à un logement indépendant. C'est à ma naissance, en 1957, qu'ils viennent résider à Bobigny, ville communiste, depuis 1920 et le congrès de Tours, mais pas encore chef lieu du département de la seine Saint-Denis.

Du côté paternel, mes origines ne sont pas moins ouvrières. Mon grand-père Aimé Jean Baptiste est né en Belgique dans la région de Louvain en 1894. Il a combattu pendant la première guerre mondiale dans l'armée belge aux côtés des français. Blessé et gazé dans les tranchées en 1917, il est expédié à l'hôpital de Roscoff. Comme ses camarades de combats français et anglais il reçoit la correspondance d'une jeune femme française : « une marraine de guerre » C'est ainsi qu'il fait la connaissance d'Antonine une jeune creusoise.

A l'issue de sa convalescence, Aimé Jean Baptiste rejoint Antonine en Creuse. Après leur mariage, le couple vient s'installer à Paris dans le 15ème arrondissement. Antonine est couturière de haute couture première main, Aimé Jean Baptiste peintre en bâtiment. Avec la naissance de leurs trois premiers enfants en 1921, 1923 et 1924, la famille s'éloigne de la capitale et s'installe à Palaiseau. La mortalité infantile frappe les deux premiers enfants d'Antonine, chacun à l'âge de trois ans. Grâce à un échange de main d'œuvre très pratiqué à l'époque, mon grand-père entreprend la construction de sa maison avec l'aide de ses compagnons de chantiers les maçons, les plâtriers, peintres, électriciens. En 1931, Antonine donne naissance à un dernier enfant Claude, qui allait devenir mon père. La maison d'Aimé Jean Baptiste est détruite par les bombardements en 1944. La famille part alors s'établir au Blanc-Mesnil dans le département de la seine et Oise devenu depuis la Seine Saint-Denis. Antonine tient une mercerie et effectue des travaux de couture sur mesure. De l'enfance et de la jeunesse de mon père décédé à l'âge de 47 ans, mon âge aujourd'hui, je n'ai pas de trace. Les plus anciennes photographies jaunies, le représentent en coureur cycliste, au service militaire et posant aux côtés de ma mère sur une motocyclette. Il occupait un emploi, en trois huit, de chauffeur sur les pistes de l'aéroport du Bourget. Il a été licencié après dix sept années de service. A Roissy - Charles de Gaulle on se passerait de ses compétences.

1.2 Grandir à la cité

La cité est un ensemble de trois petits bâtiments de quatre étages à laquelle on accède en passant sous un porche. C'est un espace clos entouré d'exploitations maraîchères. Une partie des logements est en accession à la propriété l'autre en location. La cité est un lieu protecteur et rassurant pour les parents où il est : « interdit de marcher sur les pelouses sous peine d'amende » Les enfants se réunissent en bas par classes d'âge pour jouer, les filles d'un côté les garçons de l'autre. La population de la cité est diversifiée. Elle comprend une majorité de familles européennes mais aussi des personnes venant des départements d'outre mer, d'Afrique du nord et d'Asie. Nous avons avec d'autres familles des contacts réguliers car pendant plusieurs années, avant de reprendre un emploi, ma mère garde des enfants à la maison. Le manque d'insonorisation des appartements, les vide-ordures installés dans les cuisines permettent de suivre, comme à la radio, la vie quotidienne des voisins. Nos parents nous recommandent cependant de ne pas nous mêler de la vie des autres. Dehors sur l'aire de jeux tous les enfants se retrouvent et chacun doit trouver sa place dans le groupe. Ici les histoires des autres sont l'affaire de tous.

Pendant des années, la cité semble rester la même. Sur le parking, les pères passaient des après-midi entières à réparer leur voiture. On venait parfois à déplorer l'effraction d'une cave. Les jeunes adultes quittaient la cité pour travailler et fréquenter des filles et ne revenaient plus. Dans le cercle familial, la question de nos origines, s'exprimait sur le registre culinaire. Ma mère préserve les traditions familiales en confectionnant les recettes italiennes de saison. Les épiceries de produits italiens sont recherchées pour se procurer le fromage indispensable à la préparation des raviolis et les vins qui accompagnent les repas de fête.

Pour nous, les enfants il n'est cependant pas question de se revendiquer en quoi que ce soit italien. L'usage de la langue maternelle est réservé aux discussions entre ma grand-mère et ses filles. On s'exprime en italien devant les enfants pour ne pas être compris. La famille a choisi la France, la question de l'intégration est indécente, nous sommes des petits français.

A Bobigny, au fur et à mesure de l'avancée du projet de construction du centre, ville moderne[1] l'expropriation des maraîchers s'accélère. La réalisation du programme de construction d'un bouquet de dix tours reliées entre elles par un système de dalles sur plusieurs niveaux s'étend sur six années de 1967 à 1973[2]. La cité se retrouve entourée de champs devenant des terrains vagues. Les groupes d'adolescents prennent possession de ses territoires désertés par les adultes qui constituent de véritables terrains d'aventures. A l'école, les enfants de la cité ont des complicités qui s'expriment dans la cour de récréation, mais le respect de la discipline et des enseignants assurés du soutien inconditionnel des parents s'impose. L'un de mes souvenirs, de cette première expérience de la cité, remonte aux évènements de mai 1968. Comme la plupart des travailleurs, mon père participe à la grève durant plusieurs semaines. Les enfants ne sont plus accueillis à l'école. Un matin, l'alimentation en eau de la cité est interrompue et les pompiers viennent déposer une citerne. Les familles autour de cet unique point d'eau partagent leur espoir et leurs inquiétudes sur l'issue du mouvement social.

En 1971, nous devons quitter la cité, suite au divorce de mes parents Ma mère, seule avec trois enfants à charge, accède à un logement, a quelques centaines de mètres, dans une nouvelle cité H.LM du centre ville, rue des Marais, bâtie en lieu et place d'un presbytère ou se donnait auparavant les cours de catéchisme. La « cité des Bons enfants » est composée de cinq bâtiments de six étages, avec ascenseur. En dehors de la proximité de la voie ferrée et d'un foyer de travailleurs du bâtiment et des métaux, d'où s'échappent des musiques aux sonorités orientales, l'endroit est calme presque luxueux. Les halls d'entrée sont clairs et spacieux ornés de magnifiques plantes vertes.

La fréquentation du collège, puis du lycée sur une autre commune (il n'y a pas encore de lycée sur la ville) ; les réseaux de relations liés à la pratique du sport, de la moto, l'écoute de la musique, font que ma vie sociale n'est pas dépendante de la cité. Elle n'est plus que le lieu de résidence familiale. Durant cette période, au centre ville, la cité, le quartier n'est pas un territoire de référence et la circulation d'un lieu à un autre se fait naturellement et sans entrave. Les tours et les dalles du centre ville, ont été pendant leur

[1] Le 24 juin 1963, le conseil d'architecture et d'urbanisme de la ville de Bobigny adopte le projet présenté par l'architecte Raymond Lopez.
[2] Direction des ressources documentaires et historiques, *Chroniques balbyniennes*, *2 300 ans d'histoire*, Ville de Bobigny, p 42.

construction un de mes terrains de jeu favori. Leurs différents accès n'ont aucun secrets pour moi. Avec mes camarades nous nous déplaçons avec aisance sur les différents niveaux de parking, de dalles et de rues et nous nous montrons enthousiastes à servir quelquefois de guide aux nouveaux arrivants grisés par la modernité de l'environnement. Mon parcours résidentiel dans la commune s'étale sur quarante ans, il comprend trois étapes : l'appartement en accession à la propriété dans une petite cité résidentielle dans mon enfance, une cité réalisée par l'Office Public d'H.L.M., suivi d'un appartement dans une tour de 18 étages, au sein d'un ensemble de tour, pendant une dizaine d'années. J'ai toujours habité le centre ville et non l'un des quartiers périphériques ou les jeunes revendiquent aujourd'hui de manière exacerbée une identité de territoire. J'ai été le témoin et un acteur de l'évolution de la place des jeunes dans la ville.

1.3 Une vocation d'animateur

Je suis devenu animateur à seize ans, pendant ma scolarité et peu à peu par goût et par nécessité, avec obstination, j'en ai fait mon métier. C'est par l'encadrement des centres de loisirs que j'ai commencé mon parcours et la découverte du rôle de « l 'animateur » a été une révélation. En devenant celui qui fait jouer, qui raconte les histoires, conduit le groupe et communique avec chacun, j'ai revisité mon enfance et trouvé le mode de relation à l'autre, la place qui me correspondait. Pendant les six premières années, j'ai accumulé les expériences d'animation et de formation auprès des mouvements d'éducation populaire tel que les Francs et Franches Camarades et les Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active. J'étais ce que l'on appelle, aujourd'hui encore, un animateur vacataire. Je travaillais le jeudi, le soir en semaine après la classe, le samedi après-midi et régulièrement le dimanche ainsi que pendant toute la durée des vacances scolaires.

Le terme d'animateur vacataire, désigne une partie du personnel d'animation qui se voit appliquée, par dérogation au code du travail, un régime particulier : « les cotisations sociales de l'employeur et du salarié sont ramenées à deux heures de travail par jours travaillés ».

Ce statut m'a pénalisé tant pour l'accès à un véritable emploi que pour le droit à la formation professionnelle. Je déplore, aujourd'hui encore que ces années ne soient pas reconnues comme des années de travail dans le service au public. En 1980, ma candidature sur un poste d'animateur permanent à l'association *para-municipale* dans laquelle j'ai débuté, est retenue. C'est mon premier contrat de travail et c'est à Bobigny la ville où j'ai toujours habité, pratiqué du sport et où je vis l'essentiel de mes relations sociales que j'obtiens ce poste. La fonction d'animateur exige de moi une grande disponibilité et devient un mode de vie. Je prends l'habitude de partir en vacances en dehors de la période estivale, intervenant souvent en soirée et le week-end ma vie personnelle est conditionnée par mes engagements professionnels. Le sport est mon second centre d'intérêt, je participe à de nombreuses compétitions en Boxe française, cela me confère une réputation dans la ville et contribue à mon autorité auprès des adolescents.

Ma pratique professionnelle s'organise autour de mon attachement au développement de l'offre de loisirs en direction des adolescents et du projet politique de la municipalité communiste. Dans le contexte d'une collectivité locale gérée sans discontinuité par le même parti politique, aux pratiques hégémoniques ; la lutte contre les inégalités sociales, l'accès aux loisirs et aux vacances constituent mon principal point appui pour proposer et conduire des actions d'animation. Je n'étais pas communiste, je n'avais pas la prétention de sortir du lot, j'avais celle de ne pas en faire partie. Voici ce que j'aurai pu exprimer : « les idées étaient bonnes, nobles, généreuses, mais que faire de tout ce gâchis ? Que faire de l'URSS, de la nomenklatura, des permanents du parti, de l'invasion de la Hongrie, de Prague, l'Afghanistan, l'archipel du goulag, les procès de Moscou, le pacte de 39, Ceausescu, que faire des files d'attentes, du caviar sous le manteau, de la Pologne et de l'Allemagne de l'Est ? » [3].

Alors, parce que « qui n'est pas avec nous est contre nous » il fallait souvent taire ses réserves sur la politique du parti, de la ville. Cette posture, ne répondant pas à la demande d'engagement politique de la municipalité, mon évolution professionnelle en sera affectée.

[3] FILIPETTI. A, *Les derniers jours de la classe ouvrière*, Edition Stock, p. 154.

L'essentiel de mon intervention dans les quartiers, aux contacts des adolescents et de leur famille procède de ce que l'on appelle aujourd'hui la politique de la ville. Incidemment, quelques actions vont me permettre d'être en prise avec les évolutions internationales. Pendant mon adolescence j'ai séjourné à plusieurs reprises en République Démocratique d'Allemagne, la ville de Bobigny est jumelée avec celle de Postdam. Mais, en 1979, dix ans avant la chute du mur de Berlin, je suis retenu pour encadrer un séjour dans le cadre du jumelage à Serpoukhov, proche de Moscou. C'est ainsi que je découvre l'Union Soviétique. La nécessité de pratiquer une intervention chirurgicale d'urgence pour l'appendicite sur une des jeunes filles du groupe me rend témoin de l'état de délabrement de l'hôpital public en U.R.S.S.et au-delà des apparences de la déliquescence du pouvoir.

En 1982, je participe à un voyage en Algérie, les jeunes que j'encadre sont pour une partie originaires de ce pays, les autres viennent le découvrir. Tous seront très affectés par l'accueil qui nous sera réservé dans les collectivités où la pratique de la langue arabe est imposée aux enfants et aux adolescents algériens que nous rencontrons et cela vient limiter nos échanges. En 1984, après quatre années de persévérance, ma demande d'accéder à une formation professionnelle financée par le plan de formation aboutit. La qualification au Diplôme d'Etat relatif aux Fonctions d'Animation me prendra quatre années (1988). Au cours de cette formation, j'ai traversé des moments de doute, de remise en cause, j'ai du m'accrocher pour ne pas abandonner. Cette étape a été décisive dans la construction de mon identité professionnelle.

1.4 Quitter l'enfance

Je pourrais poursuivre le récit de mon expérience professionnelle au service enfance, de cette ville à laquelle je suis attaché, évoquer mes illusions et mes déceptions. Je garde le souvenir d'une éducation au jeu libre et inventif, d'une période aujourd'hui révolue ou la télévision et la publicité ne venait pas envahir les cours de récréation et imposer son rythme de consommation effréné. Parfois, les animations étaient directement inspirées de positions idéologiques, scénarisées et par exemple les enfants de la ville déguisés en

colombes de la paix pour protester contre l'installation des fusées Pershing en Europe. Dans la logique d'une réponse aux besoins, la municipalité a consenti des moyens importants pour développer une offre de loisirs de proximité et un accès aux activités sportives et de plein air. Ces services de proximité accessibles à tous grâce au quotient familial ont été l'orgueil des municipalités communistes. C'est dans ce contexte que la reconnaissance de mon travail au sein de la collectivité m'a permis de bénéficier de promotions successives et sans omettre aucun échelon, jusqu'au poste de directeur d'association /chef de service à la jeunesse que j'ai occupé de 1996 à 2002.

Ma prise de fonction, en juin 1996, comme chef de service / directeur de l'Association S.M.J. a été précédée de deux évènements professionnels. Le premier est l'obtention d'un diplôme universitaire[4] engagé dans le cadre de la formation professionnelle. Le second, l'échec de ma candidature au poste de Directeur de l'Association des Centres de Loisirs où j'occupais précédemment la fonction de Directeur Adjoint. Suite à cet échec, Je souhaitais quitter la collectivité et j'avais déjà à cet effet, effectué des démarches et reçu des propositions, lorsque j'ai été sollicité par le chef de Division Jeunesse pour présenter ma candidature au poste cité plus haut. Le précédent chef de service venait de démissionner et allait entraîner dans son sillage trois animateurs de l'équipe, soit la moitié des effectifs du personnel d'animation. J'ai très rapidement été convaincu qu'un changement de structure et de public me serait bénéfique. L'opportunité d'occuper dans la collectivité un poste à responsabilité, de même niveau hiérarchique que celui que précédemment convoité, m'offrait la possibilité de montrer mes compétences.

Le secteur de l'enfance, où j'ai effectué la plus grande partie de mon parcours professionnel, est structuré par : la prise en compte d'une demande sociale de garde des enfants et l'organisation d'activités éducatives en dehors du temps scolaire. Les réponses institutionnelles sont définies et encadrées par des réglementations (*exemple : les Centres de loisirs sans hébergement*). Il n'en est pas de même pour un service jeunesse, dans une collectivité locale. Les services de la Jeunesse, d'inspiration plus récente, sont plus diversifiés dans leurs missions et dans leur fonctionnement, ne serait-ce que par le public auquel ils s'adressent.

[4] Diplôme d 'Etudes Supérieures Spécialisées : « Evaluation des politiques sociales » Université Paris 13.

Certains ciblent un public 16-25 ans d'autres 18-25 d'autres enfin, comme celui de la ville de Bobigny, dans la perspective de distinguer l'adolescent de l'enfant prétendent l'inscrire dans une logique jeunesse 12-25 ans.

1.5 La jeunesse une priorité

Dans cette commune, si singulière, marquée idéologiquement, le Service Jeunesse a toujours été perçu comme un outil au service de la municipalité pour rallier la jeunesse balbynienne. Il a dans un premier temps existé sous la forme d'un office municipal de la jeunesse chargé de coordonner l'action des Maisons de Jeunes et de la Culture. La municipalité a ensuite retiré son soutien financier à ces structures associatives qui étaient devenus des lieux de contre pouvoir. L'image des M.J.C. n'avait-elle pas été ternie par des déviances répandues dans l'ensemble de la jeunesse ? La banalisation du haschich dont elles n'avaient pu se préserver n'a-t-elle pas servie de prétexte pour remettre en cause les professionnels ?

Je pense que la rigidité des positions municipales a contribué à la fermeture définitive de ces équipements de proximité destinés à la jeunesse. Toujours est-il que pendant près de vingt ans la réponse de la municipalité à la création de lieux d'accueil et d'activité en direction de la jeunesse fût : « Les jeunes doivent pouvoir trouver leur place dans l'ensemble des structures publiques en direction de la population : les bibliothèques, le conservatoire de musique et de danse, les installations sportives ».

Dans les années 1981/1984, la fonction du service jeunesse dans la collectivité est de prolonger l'action du Ministre communiste de la formation professionnelle : Marcel Rigout. L'activité du secteur jeunesse de Bobigny est structurée autour des IMAIOF (institut municipal d'accueil d'information d'orientation et de formation). Le développement des PAIO (permanence d'accueil d'information et d'orientation), la décentralisation et l'apparition des missions locales pour l'emploi des jeunes conduit la municipalité à modifier les orientations du service jeunesse. En 1989, à l'instigation du Maire adjoint en

charge de la jeunesse l'Association Solidarité Multiforme pour les jeunes est créée, son sigle S.M.J. la confond avec celui du Service Municipal de la Jeunesse.

A l'épreuve des réalités et de l'émergence de nouveaux phénomènes sociaux le S.M.J. est devenu le généraliste des questions de la jeunesse sur la ville. Il s'est retrouvé en charge d'actions de prévention en particulier dans le domaine de la santé (SIDA), de l'accompagnement des pratiques culturelles associées au mouvement Hip Hop (le Rap, le graph, la danse). Il a contribué à faire reconnaître dans leur singularité les jeunes d'origines maghrébines et africaines comme des acteurs de la vie sociale des quartiers. L'investissement des animateurs dans la politique de la ville via la maîtrise d'œuvre urbaine sociale, a contribué à l'émergence d'association de jeunes. Les initiatives locales contre le racisme et les rencontres festives inter quartier ont permis d'élargir le public des actions culturelles de la ville. Enfin, le service jeunesse a été précurseur sur l'identification des besoins en matière de prévention spécialisée, comme pour l'accès des publics quartiers aux équipements sportifs de la commune.

1.6 Changer les pratiques

Dans le domaine des vacances, le service jeunesse organisait des week-end et des séjours à l'intention des jeunes 18 à 25 ans. Il prenait en compte des attentes formulées par des jeunes : « les sports d'hiver, séjour à Cuba, au Maroc… ». Les animateurs permanents du service ainsi que des vacataires participaient à l'encadrement des jeunes adultes. L'existence de relations privilégiées entre une partie des jeunes de la ville, issus des mêmes quartiers, et les animateurs contribuait à alimenter la rumeur d'une sélection des bénéficiaires. Au regard du nombre de places offertes par séjour, entre 15 et 20, l'avantage donné par une information directe pouvait s'avérer déterminant. En consultant les listes de participants, j'ai pu remarquer que les participants aux activités vacances du service étaient souvent les mêmes. Ils étaient en quelque sorte cooptés par les animateurs.

La pratique du service était notamment centrée autour d'une identification culturelle entre les jeunes et les animateurs. Les animateurs et les jeunes élaboraient des projets de séjours de vacances que les premiers étaient chargés de mettre en forme, rendant ainsi possible le financement par la collectivité. Il y eut, par exemple, un séjour intitulé : « Mise en valeur de la culture maghrébine et organisation d'un séjour au Maroc ». Ma réaction devant ces pratiques a consisté à mettre en avant les inégalités d'accès des jeunes au service public, le faible nombre de jeunes touchés entre quarante et cinquante au maximum sur l'année au regard des moyens humains et financiers mobilisés. En prenant appui sur ces éléments objectifs : le petit nombre de jeunes bénéficiaires par rapport à la demande et au besoin social, la mauvaise image du service, la présomption de clientélisme, j'ai amené l'ensemble de l'équipe à s'interroger sur nos pratiques.

J'ai été aidé en cela par un incident survenu au cours d'un week-end de ski au cours duquel les jeunes encadrés par un animateur du service s'étaient livrés à un pillage dans une station service. L'intervention de la gendarmerie nationale avait permis de poser la question des difficultés pour les équipes d'encadrement à garder la maîtrise du déroulement du séjour avec des jeunes majeurs. Pendant plusieurs semaines, lors des réunions ou bien au cours d'entretiens le sujet a été débattu. Les animateurs ont accepté de rechercher des solutions afin de toucher un plus grand nombre de jeunes, de mieux utiliser les ressources financières, de tendre à une égalité d'accès à l'offre de vacances.
Pour les animateurs attachés à l'encadrement de séjours de jeunes adultes, cette activité était un moyen d'approfondir des relations avec les jeunes, de stimuler des projets, d'impliquer les jeunes sur la ville, de faire se rencontrer des jeunes de différents quartiers. La participation des animateurs permanents aux séjours avait pour conséquence d'accumuler des heures de travail supplémentaires qui devaient en fin d'année être rémunérées ou récupérées, soit l'équivalent par an d'un mois de salaire et / ou de congé. Le renouvellement d'une partie de l 'équipe a permis, de réduire l'influence des partisans de la poursuite de « l'activité vacances » sous la forme de séjours encadrés, d'argumenter en s'appuyant sur les nombreuses idées de projets et de suggérer d'élargir notre action.

Dans un premier temps, les séjours vacances n'ont pas été supprimés. L'offre a été orientée sur les jeunes lycéens entre 18 et 20 ans. D'autre part, le service a loué des appartements dans des résidences de vacances pour les mettre à disposition des jeunes adultes de la ville. Une expérimentation de soutien financier sur projet aux groupes de jeunes autonomes a été conduite. La limitation de l'offre et la mise en place d'un suivi administratif, afin de contrôler l'égalité d'accès de tous les jeunes de la ville, ont confirmé ce que j'avais pressenti à savoir : la pression des jeunes pour aménager les conditions générales d'inscription et l'intervention des animateurs pour déroger aux critères établis.
Dans leur rapport au S.M.J., certains jeunes s'autorisaient à frauder sur leur âge ou leur statut pour s'inscrire dans les activités, revendiquaient un traitement de faveur pour réserver leur place. Ainsi, les dispositions prises n'ont pas produit les effets escomptés. Les séjours ont été plus difficiles à compléter. Les groupes ainsi constitués étaient plus délicats à gérer. Les jeunes n'étaient pas animés au départ par un désir de vivre ensemble mais par l'opportunité d'accéder à des prestations de qualité à moindre coût.

En ce qui concerne l'offre de mise à disposition d'appartements et de résidence de vacances nous avons rapidement déchantés. Cette proposition rencontrait un écho favorable chez les jeunes mais ils n'étaient pas en capacité de prévoir et de respecter leurs engagements. Ils considéraient que le S.M.J. devait leur permettre de changer leurs dates de séjours, trouver des solutions pour prendre en compte la fluctuation du nombre de personnes (les appartements proposés étaient soit trop petits soit trop grands) et enfin qu'ils devaient pouvoir être remboursés s'ils changeaient d'avis. Les problèmes de voisinage dans les résidences, la différence de mode de vie entre les jeunes et les autres publics (les couples, les familles) ont rapidement conduit les agences de voyages à renforcer leurs exigences : implication et contrôle des jeunes par le service jeunesse, puis à nous écarter des offres les plus intéressantes, de même pour les sites et les périodes. Enfin, le S.M.J. était responsable des dommages causés dans les appartements. A la suite d'incidents survenus dans le cadre d'une location effectuée pour assister aux Francopholies de la Rochelle, le service a eu beaucoup de mal à faire reconnaître aux jeunes leur responsabilité et à obtenir réparation. Toutes ces difficultés, les médiations avec les uns et les autres, les efforts consentis pour trouver des solutions aux problèmes nous ont aidés à mieux analyser les besoins des jeunes. Mon implication en tant que chef de service dans : le règlement des litiges, le soutien au personnel administratif, aux animateurs m'a permis d'acquérir une légitimité pour proposer à

l'équipe de nouvelles orientations. Je me définis professionnellement comme un agent public au service de l'intérêt général. Contrairement à d'autres animateurs, je n'ai jamais porté un regard complaisant sur les jeunes. Je ne les considère pas comme des victimes et je ne suis pas dans la compassion. J'ai toujours pensé qu'il fallait s'efforcer de rapprocher les personnes à partir de ce qu'elles ont en commun plutôt que de mettre en avant leurs différences.

1.7 Soutenir les projets de vacances des jeunes

L'idée d'apporter un soutien financier direct aux jeunes pour la réalisation de leur projet de vacances, à travers un dispositif formalisé est déjà pratiqué dans d'autres communes du département. Les services jeunesses de la ville d'Aubervilliers, et de Montreuil ont été pionnières en matière de politiques jeunesses dans ce domaine. Notre démarche se distingue des précédentes par la prise en compte du contexte local et la mise en perspective du bénéfice de cette action en prenant pour cible les groupes de jeunes les plus éloignés voir réfractaires à une relation avec l'institution. En effet, l'innovation de notre pratique ne réside pas dans un appel à la constitution de projets. Elle s'exprime dans notre volonté de concevoir et d'adresser cet outil pédagogique aux jeunes les plus socialisés dans des groupes de pairs ; souvent désigné hâtivement et de manière péjorative comme des « bandes ». Nous souhaitons dépasser la question des codes, de la reconnaissance et de l'acceptation de la présence de l'animateur pour mettre à disposition des groupes constitués des moyens de sortir du quartier, de réaliser leur projet.

La mobilisation des animateurs recrutés pour partie sur des compétences relationnelles et de médiation nous permet d'adopter cet angle. Ils sont flattés d'être présentés comme les piliers de cette démarche et espèrent pouvoir en tirer partie en termes d'image et de reconnaissance de la ville. En 1997, le dispositif est mis en place. Lors des étés précédents des journaux régionaux et nationaux ont rendu compte des problèmes posés par les jeunes de banlieue sur les lieux de vacances. Pour les animateurs que nous sommes, l'accueil réservé aux groupes du département est une difficulté à laquelle nous sommes confrontés depuis plusieurs années.

Dans un article intitulé « Lorsque la galère des banlieues s'échoue sur la plage »[5] Paul Mignon décrit : les phénomènes de rejet que déclenche la venue des jeunes banlieusards dans les stations du littoral des Pyrénées orientales.

Il distingue sept catégories principales de jeunes aux origines et pratiques qui les identifient clairement : « *le premier de ces groupes, par sa visibilité, par sa turbulence et par la stigmatisation dont il est l'objet est celui des jeunes banlieusards, où les Maghrébins sont très largement majoritaires… la présence de filles en leur sein est extrêmement rare…ce groupe est le mieux organisé, et le plus complexe.* ». Les réactions qualifiées « d'irascibilité » qu'ils provoquent sont expliquées par : « les rumeurs, les représentations qui les précèdent, les accompagnent sur les lieux de vacances. Leur façon d'être, la tenue vestimentaire, la manière de se mouvoir et surtout les modes d'élocution et d'expression ainsi que leur façon d'être ensemble, de se déplacer en bande » seraient les spécificités du groupe de banlieusards. Dans notre équipe jeunesse, à Bobigny, nous sommes convaincus que les jeunes ont des vacances, les mêmes représentations et attentes que tout à chacun. Les dénigrements dont ils sont victimes participent à la construction des attitudes, des postures de provocation par lesquelles ils s'arrogent le droit de cité.

Dans un contexte où des villes du département sont suspectées d'avoir improvisé des départs de jeunes en vacances (acheter la paix sociale sur leur territoire) nous sommes préoccupés par le rejet dont les jeunes pourraient faire l'objet et résolus à ne pas accepter les discriminations. Le Maire adjoint chargé de la jeunesse, désigné par le bureau municipal élu en 1995 est un jeune homme d'origine algérienne, une communauté fortement représentée sur la commune. Animateur professionnel, il occupait précédemment la fonction de responsable de secteur au Service Municipal de la Jeunesse. Il est à la fois porteur des nouvelles orientations municipales et d'un regard positif sur les jeunes des quartiers avec lesquels il a créé des liens. Son rôle sera déterminant tant dans l'institution municipale que dans la relation aux groupes de jeunes.
L'aventure du dispositif d'aide aux projets que nous allons concevoir et tenter d'améliorer années après années commence à l'automne 1997. Je suis en poste depuis un peu plus

[5] Annexe 1 : MIGNON P. « *Lorsque la galère des banlieues s'échoue sur la plage* », revue agora jeunesse n°8.pp 67-78.

d’une année et mon obstination à tendre vers un véritable service public en direction des jeunes de la ville bénéficie du soutien de la hiérarchie.
Cependant, le dispositif d’aide aux projets de vacances des jeunes 16 / 25 ans ne sera pas présenté et validé comme d’autres actions par le bureau municipal, et restera jusqu’en 2002 ce qu’il est convenu d’appeler une modalité pédagogique.

Chapitre 2 : Une pratique à interroger

2.1 La création du dispositif d'aide aux projets de vacances

Dans le cadre de ses attributions, l'une des missions éducatives de l'association Solidarité Multiforme pour les jeunes est de soutenir les jeunes dans la réalisation de leurs projets. C'est à partir de ceux-ci que les jeunes rencontrent le monde adulte et pour certains d'entre eux s'y inscrivent. Ces projets si différents, tant sur le fond que sur la forme, représentent le creuset d'une forme de participation à la vie sociale de la commune. Le soutien aux projets apparaît comme un outil idéal pour renforcer la participation des jeunes à la vie démocratique, développer la citoyenneté, tout en favorisant l'exercice partagé des responsabilités, à travers la « commission », par la réalisation de l'autonomie. L'aide financière apportée par l'association complète un suivi pédagogique nécessaire à la réalisation du projet. Elle prend tout son sens en tant que processus éducatif sur la citoyenneté et non comme une finalité.

Concrètement, la dynamique propre du projet permet aux jeunes de s'inscrire dans une démarche comportant des phases précises de préparation, d'organisation, de prévision budgétaire et enfin de réalisation. Ainsi, dans le cadre du budget 1997, je suggère d'apporter un soutien à environ 250 jeunes. La somme de 30 000 euros (200 000 francs) est affectée à cette action soit 122 euros (800 francs) par jeune, en moyenne. Les animateurs du service jeunesse vont utiliser la dynamique du projet comme outil de socialisation permettant l'ouverture du quartier sur le monde extérieur, la rencontre des autres, l'épanouissement culturel. Afin de structurer le dispositif, de distinguer le rôle des animateurs chargés de l'accompagnement des groupes de jeunes, une commission est constituée. Elle a pour fonction de valider le travail de préparation des groupes de jeunes, de vérifier la capacité des jeunes à réaliser leur projet et enfin d'affecter une aide financière dans la limite maximum de 150 euros (1 000 francs) par jeune, pour un séjour de trois semaines hors de Bobigny.

La commission est présidée par le Maire adjoint chargé de la jeunesse et Président d'honneur de l'Association Solidarité Multiforme pour les jeunes. Elle comprend ; trois représentants de l'association S.M.J., trois représentants des associations de jeunes des différents quartiers et deux représentants des acteurs sociaux de la ville (office de tourisme / syndicat d'initiative, club sportif, amicale de locataires…). Elle constitue un jury chargé de statuer sur l'aide accordée. La commission se réunit quatre fois dans l'année, deux fois pour les projets hiver et deux fois l'été. Les conditions d 'accès au dispositif sont définies. Les bénéficiaires doivent être âgés de 17 à 25 ans, habiter, étudier ou travailler à Bobigny. Ils doivent pouvoir en justifier au moment du dépôt du projet. Seuls, les projets collectifs sont recevables par la commission.

Des mesures spécifiques concernant l'aide aux départs des mineurs sont posées. Aucune aide ne pourra être consentie sans l'accord des parents ou des responsables légaux. La procédure est la suivante : lorsqu'un mineur sollicite sa participation à un projet autonome de vacances présenté à la commission, un contact est formalisé avec ses parents. Ces derniers doivent autoriser leur enfant à solliciter une aide de la commission pour un départ sans encadrement. Dans un second temps, après la décision de la commission, un courrier est adressé aux parents. Le montant et la nature de l'aide accordée sont présentés et une autorisation parentale est demandée pour le versement du soutien par le S.M.J. Ce dispositif pour viser à l'efficacité doit éviter certains écueils comme de devenir un « guichet » ou à l'inverse un rouage administratif supplémentaire, soit un leurre pour les jeunes. Le type de projet éligible au soutien est défini, il ne pourra s'agir que de projets collectifs de vacances. Les aides ne seront pas versés en espèces, mais sous forme de prestation de services : transport, location d'appartement, emplacement de camping, prêt de matériel de camping, voyages achetés auprès d'agences, billets de train. Dans la phase de préparation, les animateurs du S.M.J. apportent une aide logistique (téléphone, télécopie, photocopie…) et du soutien pour diversifier les demandes de financement. Il est précisé qu'un jeune ne pourra être aidé qu'une fois dans l'année. Les jeunes doivent présenter leur projet par écrit (manuscrits ou dactylographiés). Le dossier comporte l'intitulé du projet, les objectifs, les partenaires ou personnes associés, le budget et la prise en charge des jeunes, la demande financière au S.M.J., les autres partenaires sollicités financièrement, l'identité des participants.

Le lieu choisi, pour la tenue des commissions, est hautement symbolique puisqu'il s'agit du salon d'honneur de l'hôtel de ville. La municipalité y organise tout au long de l'année des réceptions et des rencontres auxquelles de nombreuses personnalités sont conviées. L'accueil des jeunes balbyniens dans ce cadre est une marque de considération. Les groupes présentent oralement et publiquement leur projet au jury de la commission et devant les autres jeunes. Ils répondent aux questions des membres du jury. L'obligation de présence de tous les membres du groupe est posée. La commission délibère à huis clos après le passage de tous les groupes convoqués et les jeunes peuvent contacter, dès le lendemain, le service jeunesse pour connaître la décision. La commission d'aide au projet de vacances se veut une occasion de rencontre entre les jeunes « citoyens » et les élus municipaux. Nous sommes attentifs à ce qu'elle se déroule dans un cadre convivial, à ce que les adultes soient en empathie avec les jeunes ; il s'agit d'éviter de porter des jugements de valeur sur le projet ou ses auteurs. L'attribution d'une aide est par ailleurs assujettie à l'engagement financier des jeunes dans le projet.

Dans mes fonctions de directeur de l'association, je prends l'initiative de conclure une convention de partenariat avec l'agence de voyage de la ville voisine du réseau Waasteels. Le principe est le suivant : l'agence s'engage à accueillir, informer, réaliser des devis, proposer des tarifs aux meilleurs prix. Le S.M.J. ouvre un compte client à l'agence et passe des bons de prise en charge nominative correspondant à la subvention allouée par la commission d'aide au projet. Un document type projet jeune est réalisé par l'imprimerie municipale. C'est à la fois un support et un guide. Il permet d'évaluer, dans un premier temps, les points faibles pour guider le soutien des animateurs et l'intérêt et la validité du projet pour les membres du jury. Une campagne d'information est lancée dans la ville sur les projets jeunes 16 / 25 ans sous forme d'un dépliant mode d'emploi pour préciser la démarche ainsi que les lieux relais sur la ville. La diffusion est assurée dans les lieux et équipements publics, les lycées, dans les quartiers et auprès des associations.

2.2 Des résultats encourageants, une pratique contestée

Dès la fin du mois d'août 1997, je propose que nous engagions une démarche de bilan et d'évaluation dont la première étape est la rédaction d'un document de bilan à discuter en équipe. Elle devait être suivie d'une note à la municipalité. Le Maire Adjoint en charge de la jeunesse, est très investi dans le dispositif. Il prend l'initiative de se déplacer dans le sud de la France pour rencontrer des groupes de jeunes pendant leur séjour. Malgré cela, la note à la municipalité sur la commission d'aide aux projets vacances ne sera pas validée. Le sujet sera évoqué uniquement sous l'angle quantitatif dans le bilan des opérations été (Ville Vie Vacances).

Les premiers résultats témoignent que le dispositif répond à une attente des jeunes de la ville. La commission a siégé cinq fois, 23 projets ont été présentés et 114 jeunes ont été soutenus pour un départ autonome en vacances. Les « garçons » représentent 82% des bénéficiaires. Les séjours se déroulent majoritairement en France (15). Malgré ce succès apparent, le dispositif est contesté au sein de la collectivité. Les collègues du service enfance qui ont été invités à siéger au sein du jury l'on vivement critiqué et décidé de ne plus y participer. Ils reprochent au dispositif de ne pas avoir de dimension éducative. Dans la mesure où les animateurs du S.M.J. n'exercent pas d'influence identifiable sur les jeunes quant au choix de la destination, des activités, du mode de transport... ils ne font que contribuer à la reproduction et à l'amplification des modes de consommation dont les médias et la publicité font la promotion.

Le 7 novembre 1997, le Maire est destinataire d'un courrier en provenance de l'adjoint au Maire de la Rochelle dont le Député Maire est Michel Crépeau : « A l'occasion du festival des Francopholies de la Rochelle des incidents sérieux provoqués par des groupes de jeunes ont eu lieu. L'interpellation de plusieurs dizaines d'entre eux a permis de connaître leur origine géographique. Beaucoup provenaient de la région parisienne et selon des sources policières plus précises des communes de Bobigny… »[6]

[6] Annexe 2 : Lettre du 7/11/97 et rapport du Directeur Départemental de la Sécurité Publique de la Charente-Maritime.

La démarche proposée est d'engager une réflexion sur les conditions d'accueil et de suivi de ces jeunes à la Rochelle en 1998, mais aussi de rechercher : « les voies d'une réelle coopération entre mairies, associations et forces de polices.».

D'après, le rapport du Directeur Départemental de la Sécurité Publique de la Charente-Maritime : « la majorité des cas d'intervention ont porté sur des agressions de tous ordres, des rixes et ont mis en scène des adolescents d'origine noire ou maghrébine extérieurs au département. ». Plus loin, dans la partie intitulée *commentaires* on peut lire ceci : « A noter tout spécialement qu'au cours des enquêtes, constatations et auditions effectuées par les policiers de La Rochelle il a été souvent remarqué que nombre de ces jeunes gens originaires des banlieues à problèmes étaient subventionnés soit par des associations, soit par des municipalités. Certains ont été contrôlés roulant dans des véhicules haut de gamme, loués par des organismes sociaux de leur domicile.».

Ainsi, dès sa première année d'existence le dispositif de soutien au départ autonome des jeunes adultes met en scène les représentations les plus stigmatisantes des jeunes français des quartiers populaires, d'origine africaine et maghrébine. Pour l'équipe jeunesse, la mise en place du dispositif a nécessité un investissement important des animateurs dans les quartiers et de multiples ajustements. Nous avons choisi d'aller vers les jeunes qui se connaissent et se fréquentent depuis l'enfance, ceux qui jour après jour se retrouvent pour discuter de tout et de rien dans ce que nous appelons familièrement : « La cage d'escalier », adossés à une barre ou assis sur une inconfortable barrière conçue à l'origine pour protéger l'accès à un carré de pelouse.

Ils nous connaissent, ils nous saluent parfois avec ironie : « Alors la mairie, ça va ? Quoi de neuf ? » . Pour retenir leur attention il faut aller vite, aller à l'essentiel, évoquer les mille francs par personne pour partir en vacances. Ensuite, donner la règle du jeu : il faut faire un projet. Le mot projet, ils le connaissent, pour certains ils l'ont déjà trop entendu, c'est un mot piége souvent utilisé par les institutions pour ne pas répondre à leur demande, gagner du temps ou se débarrasser d'eux. Cette fois, c'est différent faire un projet de vacances ils s'en sentent tous capables.

Ce que nous avons déclenché avec le dispositif d'aide au projet s'apparente parfois au jeu du chat et de la souris. Nous avons annoncé les principes, fixé des règles du jeu, nous prétendons au travers du dispositif, démontrer aux jeunes que l'institution les prend en considération, instaurer une relation de confiance. Dans la pratique, les représentations et les attentes des uns et des autres se télescopent et alimentent un jeu de relations sociales entre les jeunes et l'institution.

Nous fixons arbitrairement la limite du groupe à huit personnes, deux groupes constitués chacun de dix jeunes se présentent devant la commission et revendiquent le droit de partir ensemble. Nous exigeons la présence de tous les membres du groupe devant la commission, certains demandent à ce que soit prises en compte leurs obligations professionnelles ou familiales. Nous émettons des réserves à propos du budget alimentation, ils nous répondent qu'ils feront des courses avant leur départ. Les délais de dépôt des dossiers avant la date ainsi que le calendrier des commissions feront l'objet de discussions et de réaménagements avec la création de commissions exceptionnelles. Du point de vue des jeunes, l'anticipation des projets de vacances est directement liée à la régularité des ressources financières dont ils disposent et le temps doit être donné à chacun pour disposer du financement nécessaire à sa participation.

La reconduction du dispositif pour l'année 1998 s'inscrit dans une double contrainte : Veiller à ne pas engager la responsabilité de la collectivité au travers du soutien aux jeunes et améliorer et adapter les règles, les procédures, les modalités aux attentes de justice et d'équité exprimées par les jeunes.

2.3 1998, Une année d'euphorie

Le service jeunesse va connaître en 1998 une évolution importante de son organisation et de ses missions. A la faveur du rattachement du secteur adolescents des centres de loisirs (12 / 16 ans) et du dispositif nouveaux emplois, nouveaux services (création de 6 postes de médiateur de quartier par la ville), le service jeunesse met en place des

équipes d'animation de quartier. Elles sont composées de deux animateurs permanents et d'un médiateur de quartier « emploi jeune ». Cette réorganisation s'inscrit dans une perspective de déconcentration des services municipaux et de développement social des quartiers.

Le projet et le fonctionnement du service reposent sur une conviction largement partagée dans l'équipe d'animation que l'action socio-éducative de proximité constitue l'une des réponses, la plus pertinente aux difficultés rencontrées par les jeunes. L'accompagnement et le suivi des dossiers d'aide aux projets vacances sont délégués aux équipes de quartier. La France connaît sur le plan économique, social, une embellie. Avec le succès de l'équipe de France à la coupe du monde de football, c'est l'euphorie. Le moral des français est au Zénith. Le meneur de jeu de l'équipe de France Zinedinne Zidane est célébré sur les Champs Elysées et dans les quartiers. La France, championne du Monde est devenue dans les médias multiculturelle, multiraciale, cosmopolite. Cet été là, les journaux ne s'acharneront pas à monter en épingle les incidents dans lesquels des jeunes de la banlieue pourraient être impliqués.

La promotion du dispositif d'aide aux projets vacances est assurée par les jeunes balbyniens. Le service a réalisé deux documents : le dossier projet et un mode d'emploi.[7] L'impact du dispositif sur la population jeune de la ville progresse : 52 groupes ont sollicité leur passage devant la commission et le jury a siégé 5 fois pendant l'année. Les jeunes soutenus sont au nombre de 177 pour 241 demandes. L'écart entre le nombre de demandes et de bénéficiaires a plusieurs explications : des groupes de jeunes ne vont pas jusqu'au bout de leur démarche, renoncent à leur projet et ne se présentent pas devant la commission. A titre individuel, des jeunes sont exclus du bénéfice de l'aide soit parce qu'ils ne répondent pas aux critères d'âge, de résidence ou d'emploi sur la commune ou bien parce qu'ils ne se présentent pas et ne donnent aucun justificatif de leur absence. Le jury recommande pour sa part un deuxième passage en commission pour les jeunes dont le projet est insuffisamment préparé.

[7] Annexe 3: Dispositif d'aide aux projets de jeunes 17- 25 ans, Mode d'emploi.

Le pourcentage de jeunes filles augmente, elles représentent 25 % des bénéficiaires. Nous pensons que les jeunes filles sont freinées dans leur autonomie par le poids des traditions culturelles. Que ce soit en hiver ou en été, les jeunes choisissent des destinations réputées, le coût de séjour est plus élevé et ne correspond pas à leur ressources financières. Ils sont très rarement animés par un désir de retour à la nature et les stations de sport d'hiver sont retenues pour l'étendue de leur domaine skiable et la proximité d'équipements de loisirs : patinoire, cinéma et surtout discothèques (les Arcs, les Deux Alpes, Serre Chevalier, Tignes, Val d'Isère, Val Thorens).

La diversité des destinations est plus importante sur la saison estivale et un vaste choix de séjours à l'étranger s'exprime : « Espagne, Etats Unis, Mali, Malte, Maroc, Mexique, Portugal, Thaïlande, Tunisie, Turquie, Yougoslavie.». Les jeunes des quartiers populaires partagent des aspirations répandues dans l'ensemble de la population française. Des perspectives sont définies pour l'année suivante. Elles concernent la répartition des dossiers entre les animateurs référents d'un quartier, la mise en place d'une réunion avec l'ensemble du groupe, l'évolution des modalités de soutien financier et plus globalement l'implication des animateurs du service.

J'ai observé, dans les années 80, après les ravages de l'héroïne dans la population jeune de la ville, la montée de la consommation quotidienne du haschich et des bières fortement alcoolisées qui lui a succédé. Cette consommation a modifié les comportements et les rapports des groupes de jeunes à l'institution. Lors de ma prise de fonction au service jeunesse, nous organisions fréquemment des concerts. Ces initiatives étaient régulièrement perturbées par un ou deux jeunes alcoolisés et agressifs. Le scénario se répéta plusieurs fois malgré la prestation d'un service de sécurité rendu indispensable et constitué sur la ville sur le modèle des « grands frères ». Un petit groupe de personnes se présentait à l'entrée des initiatives et demandait compte tenu de leur proximité de résidence avec la salle et de leur connaissance avec l'un des membres de la « sécurité » qu'on les laisse entrer. Les jeunes « défoncés », chargés de jouer un « rôle » écrit d'avance, se lançaient alors dans des provocations avec à leur côté leurs « amis » tentant vainement de les raisonner. La répétition de ces incidents m'a marqué. Le changement de rôle entre les individus perturbateurs faisant monter le sentiment d'insécurité et d'impunité ne

m'a jamais abusé. Nous étions confrontés à des groupes déterminés à faire monter la pression, à transférer sur la collectivité leur mal vivre et la responsabilité de leurs difficultés d'insertion sociale et professionnelle, pour ne pas dire de leurs échecs.

Je prends ce détour pour exprimer comment la relation aux groupes de jeunes de la ville pouvait être minée par la persistance de petits groupes capables de perturber des événements, d'inspirer des démarches de pression sur la ville ou ses représentants. Je considère que les compassions bienveillantes à leur égard ont souvent renforcé l'exclusion dont ils se sentaient victimes. Dans cette perspective, le dispositif d'aide au projet opère comme un contre feu. La ville va à la rencontre des jeunes structurés en groupe. Elle les défie de s'engager collectivement dans une action qui les réintègre dans la norme des jeunes qui veulent profiter de l'été et partir en vacances. Dés 1998, le dispositif d'aide au projet vacances avait gagné ce pari d'être la démarche de référence pour ne pas *galérer* pendant l'été à Bobigny.

2.4 Faire évoluer les modalités de soutien

L'année 1999, est marqué par la signature du contrat local de sécurité[8]. Cette politique contractuelle entre : les collectivités territoriales (commune et département), l'Etat représenté par le Préfet, le Procureur, le recteur d'Académie, est précédée d'un diagnostic local dans lequel les adolescents et les jeunes sont désignés comme responsables des incivilités. Il ressort des sondages et questionnaires réalisés auprès de la population que le lien entre l'insécurité et la délinquance des jeunes est un élément central de la perception de la vie urbaine. Les thèmes de la délinquance et celui de l'emploi sont au centre des attentes des habitants. L'augmentation des effectifs de police est considérée comme l'action urgente à mettre en œuvre loin devant les animations et le scolaire[9].

Entre cinquante et cent jeunes au maximum, connus des services de police, seraient les principaux acteurs de la délinquance. Cette vision de « noyaux durs ou théorie

[8] Circulaire du 25 mai 1998, orientations du Premier ministre du 17 et 18 mars 1999.

des cinq pour cent » a souvent été présentée comme une évidence de terrain[10]. Dans ce contexte, le soutien au projet vacances et le lien établi par le service jeunesse avec plus d'une cinquantaine de groupes de jeunes adultes n'est pas identifié comme une démarche de prévention. Pourtant, 60% des personnes interrogées dans le cadre de la préparation du plan local de prévention de la délinquance, s'inquiètent des relations difficiles des jeunes avec les figures traditionnelles de l'autorité[11].

Au S.M.J., la reconduction du dispositif en 1999 est précédée d'une recherche afin d'accélérer le traitement des dossiers après le passage devant la commission. Notre volonté est aussi de rendre à chaque participant sa part de responsabilité et de lui donner les moyens de faire entendre sa voix dans le groupe pendant le séjour. J'impulse afin que nous établissons des conventions avec l'Agence Nationale des Chèques Vacances, le groupe Chèque Déjeuner, et la société Total de manière à substituer à la prise en charge et au remboursement de prestations acquittées, la remise de chèques de valeur. Nous cherchons à imposer cette pratique pour tous les voyages en France. La simplicité sur le plan administratif, la rapidité de réponse aux projets, la concertation qu'elle implique au sein du groupe de jeunes lors de l'utilisation justifie cette modalité.

Les jeunes balbyniens sont toujours plus nombreux à s'emparer du dispositif. Au total celui-ci a concerné 304 jeunes dont 245 auxquels nous avons accordé une aide. On note une augmentation des jeunes hors critères, signe que les balbyniens ont des relations sociales élargies. Le nombre de groupe est passé de 52 à 59. La diversité, des destinations tant en France qu'à l'étranger, démontre que les jeunes sont à la fois des consommateurs avertis et des précurseurs de nouvelles tendances. On dénombre 15 destinations différentes durant l'hiver et 48 pendant l'été dont 15 à l'étranger. Ce succès est le signe, d'une communication forte entre les jeunes de la ville. Les jeunes qui viennent retirer leur dossier détiennent déjà des informations. Ils ont été conseillés, aidés dans le quartier, quelque fois par les plus âgés. Ils savent comment faire avec le S.M.J., ses attentes et anticipent quelquefois nos questions : « Pour l'alimentation on va mettre

[9] Cf., Annexe 4 : Contrat local de sécurité de la ville de Bobigny, SOFRES politique, opinion des habitants, p 20.
[10] DEBARDIEUX E., *les cahiers de la sécurité intérieure*, n°42, 4ème trimestre 2000, p 109-125.
[11] Cf., Annexe 4 : Contrat local de sécurité de la ville de Bobigny, SOFRES politique, opinion des habitants, p 20.

cinquante francs par jour et par personne, c'est bien, non ? ». La démarche des jeunes vers l'animateur jeunesse dépend de ces contacts, de sa présence sur le terrain, dans les quartiers. Ceux d'entre eux, qui ont gardé une attache et fréquentent régulièrement leur quartier d'origine, sont les plus sollicités.

Nous constatons que les groupes de jeunes développent des capacités d'écoute, de réponses aux attentes formulées, d'organisation interne et de solidarité. Ils assument leur choix, les conditions matérielles de leur départ. Ils ont confiance en eux et dans le groupe qu'ils forment. Cependant, et plus on avance dans la saison estivale, parfois à quelques jours seulement de leur départ, des groupes revendiquent la prise en compte de leur projet. Ces groupes, constitués en dernières minutes sont exclusivement composés de garçons issus du même quartier, la présence en leur sein de plusieurs mineurs est fréquente. Un leader s'exprime souvent pour le groupe en présence des autres. Ils viennent avec l'idée que nous allons leur mettre des obstacles, les empêcher de bénéficier de l'aide. Ils sont agressifs parce qu'ils ont quitté le quartier, pour venir en « territoire ennemi » Ils ne veulent pas perdre la face, ils improvisent leurs réponses, ils ne veulent pas être jugés, ils nous mettent la « pression ». L'accompagnement de ses groupes nous accapare parfois. Les valeurs éducatives de l'équipe jeunesse, la solidarité et l'esprit d'équipe sont mis à l'épreuve. Le soutien de ces groupes de jeunes n'est pas sans risque pour la collectivité et pour les jeunes. La cohabitation d'un nombre supérieur de personnes à la capacité d'hébergement, le mode de transport changé au dernier moment par l'utilisation d'un véhicule prêté ou loué, la difficulté à assumer financièrement ou l'exigence d'un remboursement sans délai ; sont des situations fréquemment rencontrées.

Nous observons d'autre part, des esquisses de trajectoires personnelles ou collectives dans l'appropriation du dispositif. Les mêmes personnes reviennent d'une année sur l'autre soit dans la même configuration de groupe avec un changement de destination, soit dans un groupe plus restreint, soit pour reproduire un projet semblable a celui réalisé l'année précédente par un autre groupe.

2.5 une expérience partagée

L'association Vacances ouvertes[12], crée en 1990, a pour vocation l'aide au départ en vacances des personnes qui en sont exclues. Depuis 1999, grâce à des fonds européens, elle met en place des ateliers de formation et d'échanges de pratiques ouverts aux professionnels des structures de terrain. Elle lance un appel à projet pour l'été 2000 et propose aux structures publiques ou associatives son soutien pour la mise en œuvre de dispositif d'aide aux vacances autonomes des 15/25 ans. Elle offre une aide financière pouvant aller jusqu'à 4 570 euros (30 000 francs), une assistance sur les aspects pratiques, la formation des animateurs à la problématique des vacances autonomes des jeunes.

Je conduis, au sein du service, la réflexion qui doit nous permettre de présenter notre candidature auprès de Vacances Ouvertes en vue d'obtenir une subvention pour notre dispositif. Nous sommes sensibilisés à l'impact des Nouvelles Technologies de l'information et de la Communication. Nous avons, en 1999, manqué de peu notre participation à la création d'une Cyber Base, financée par la caisse des dépôts et consignation. Un animateur du service en cours de formation au BEATEP a remarqué l'intérêt des jeunes pour les sites Internet proposant des voyages a prix réduits. Il suggère de doter nos antennes de quartier de postes informatiques connectés sur le réseau Internet et de développer des bureaux ressources d'aide aux départs en autonomie. Avec, ce collègue je participe aux réunions de l'atelier d'échange de pratiques dont nous constituons l'un des éléments moteurs. C'est dans ce cadre que nous ferons la connaissance de Bertrand Dubreuil qui réalisera à Bobigny une partie des entretiens de l'étude intitulée « premières vacances entre jeunes »[13].

Nous avons pris nos distances avec l'Association Vacances Ouvertes à partir de son soutien à la Charte nationale pour l'accueil des jeunes en vacances.

[12] Vacances Ouvertes 1, rue de Metz – 75 010 Paris.
[13] DUBREUIL. B., *Premières vacances entre jeunes*, étude exploratoire sur les vacances aidées par des dispositifs jeunesse, Vacances ouvertes décembre 2000.

A l'initiative du Ministre délégué à la ville, de la Ministre de la jeunesse et des sports, de la Secrétaire d'état au tourisme et des associations d'élus, une Convention nationale pour une politique d'accueil des jeunes dans les communes touristiques est signée le 19 juin 2000[14]. Le point central du programme est l'établissement d'un partenariat entre la commune d'origine et la commune d'accueil des groupes de jeunes. Ce partenariat s'appuie sur la présence d'un coordinateur local, dans chacune des deux communes, les deux coordinateurs devant être en contact dès qu'un projet prend forme. Cette démarche prendra le nom de PAJECOT[15]. Les communes des grandes agglomérations sont invitées à transmettre la composition, la date d'arrivée des groupes de jeunes se rendant dans l'une des villes touristiques. Un comité d'accueil est organisé, de sorte que les jeunes puissent être identifiés dès leur arrivé et être dissuadés de causer des troubles sous le couvert de l'anonymat. Une vague relation de médiation est évoquée pour permettre de résoudre d'éventuelles difficultés, avec l'espoir de contribuer à résoudre les rejets exprimés par les responsables de camping et de discothèques à l'encontre de certains jeunes.

Pour avoir été personnellement en relation avec un élu de la ville d'Argelès sur mer, destination très prisée des jeunes Balbyniens, j'ai pu mesurer la non-réciprocité de la démarche. En effet, nous savons que les jeunes de notre ville et plus largement du département font l'objet de discriminations. Nous sommes témoins des démarches téléphoniques débouchant sur des réponses négatives ou dissuasives dès l'énoncé d'un patronyme non européen. C'est pourquoi, devant la difficulté d'un groupe à trouver un camping, je prends l'initiative de contacter la mairie d'Argelès et d'entrer en contact avec l'un des élus. Celui-ci me demande de lui communiquer la liste des jeunes concernés ainsi que les dates de séjours mais refuse d'intervenir auprès des campings pour permettre l'accueil des jeunes dont je me porte garant. La Municipalité et l'Equipe jeunesse de Bobigny sont unanimes pour refuser de prendre en compte la Convention pour la politique d'accueil des jeunes dans les communes touristiques. Celle ci est perçue comme une atteinte à la liberté de circuler librement sur le territoire national et n'offre aucun moyen pour lutter contre les discriminations dont les jeunes sont victimes.

[14] Annexe 5 : « La Lettre de Vacances Ouvertes », bimestriel n° 5 septembre / octobre 2000.
[15] Plan d'accueil des jeunes dans les communes touristiques.

L’augmentation du nombre de bénéficiaires du dispositif d’aide aux projets vacances se poursuit. Le nombre de commissions est passé de 7 à 9 sur l’ensemble de l’année, 80 projets ont été présentés, 377 jeunes différents ont sollicité un soutien pour leur départ en vacances. L’affluence des jeunes pose au service des problèmes d’organisation et d’administration et le recrutement d’une personne chargée d’animer le dispositif est évoqué. Je tente de constituer avec les travailleurs sociaux de la mission locale, du club de prévention et des services sociaux de la ville, un réseau de référents pour apporter du soutien aux jeunes dans la phase de préparation du projet. Cette démarche s’appuie sur le constat qu’un grand nombre de groupes parvient devant la commission sans avoir été accompagné et que les travailleurs sociaux n’ont pu utiliser la dynamique du projet vacances pour donner, établir une relation de confiance avec les jeunes. Un outil d’évaluation du parcours d’accompagnement sera conjointement mis en place. Nous souhaitons également enrichir le déroulement des commissions, favoriser les échanges entre les groupes et apporter des éléments d’informations sur des questions telles que les destinations, la prévention des risques sanitaires, les contrats des agences de voyages, les assurances.

Au cours de l’été, des animateurs du service jeunesse sont intervenus pour remplacer l’équipe éducative défaillante d’un centre de vacances 10-13 ans de la ville. En septembre, des moyens budgétaires supplémentaires sont affectés au S.M.J. qui devient l’opérateur principal de l’offre de vacances en direction des adolescents. Cette décision accélère la construction d’un continuum éducatif sur l’offre de vacances de 12 à 18 ans. L’identification des démarches, des acquisitions à encourager, des formes de vie collectives à promouvoir en vue de permettre aux jeunes de partir en autonomie est posée. Le dispositif d’aide aux départs autonomes est devenu une référence sur la commune et semble avoir eu raison de ses détracteurs.

2.6 L'autonomie des jeunes en débat

Les politiques jeunesses et l'autonomie des jeunes vont susciter en 2001 un surcroît d'intérêt. Le Comité Economique et Social de la communauté européenne a rendu le 20 novembre 2 000 un avis sur le « Livre Blanc : Politique de la jeunesse ».[16] L'accès des jeunes à un revenu suffisant est posé comme une nécessité afin de leur permettre d'exercer pleinement leurs droits et leurs responsabilités[17]. Dans le domaine de l'intégration sociale le rapport souligne : « les structures de soutien prévues pour les jeunes ne suffisent plus à compenser les problèmes inhérents à l'exclusion sociale et aux risques divers de la société contemporaine. En particulier, l'on a calculé que 10% environ de jeunes dans certains états membres de l'U.E. ont le « statut zéro » en d'autres termes, ils ne suivent ni un enseignement, ni une formation, n'occupent pas d'emploi, et n'ont pas le droit aux allocations de chômage…»[18].

En France, la question de l'autonomie financière des jeunes et de la création d'une allocation d'autonomie jeunesse est évoquée lors de la conférence de la famille. Suite à une proposition de loi déposée par les députés communistes, une commission « pour une autonomie responsable et solidaire » présidée par Jean Baptiste de Foucauld est crée le 4 juillet 2001. Les pouvoirs publics semblent à la fois divisés par la perspectives de dépenses publiques importantes, mais aussi par les oppositions idéologiques qui s'expriment. D'un côté les partisans de la « familiarisation » qui veulent conduire la progression vers l'autonomie en diminuant la dépendance sans dissoudre les liens avec la famille. De l'autre, les partisans de l'individualisation qui « ne veulent pas mettre sur le même plan la situation d'un jeune sans formation, ni emploi, ni revenu et le désir d'autonomie résidentielle choisie d'un jeune étudiant ou d'un jeune adulte ayant un emploi stable. »[19]. Le résultat de cette commission rendu discrètement le 13 avril 2002, sera qualifié de vaine concertation, décevant à la fois les représentants des étudiants et les syndicats dénonçant la pression du Ministre du budget. L'idée d'une allocation unique en

[16] CES 887/ 2000 Fin E.AL/RD/ad/ma, rapporteuse : Mme HASSET.
[17] CES 887/ 2000 Fin E.AL/RD/ad/ma, La politique jeunesse dans l'Union européenne, 2.6, p 4.
[18] Op.cit.p.8
[19] In Actualités Sociales Hebdomadaires, n° 2259, 19 avril 2002 p 5.

faveur des jeunes sera écartée au bénéfice d'un compromis autour de l'accès à la formation et l'institution d'une allocation commune aux lycéens et aux étudiants venant se substituer au système complexe et opaque des bourses.

Le 23 janvier 2001, l'association Vacances Ouvertes organise, à la maison de la mutualité à Paris, une journée sur le thème : « Départ des jeunes en vacances autonomes : méthodes, outils et responsabilités juridiques. »[20]. La ville de Bobigny est invitée en la personne du Maire Adjoint en charge de la jeunesse, à présenter son dispositif. Notre élu est indisponible pour cause de campagne électorale. Il est candidat à la prochaine cantonale de mars. En qualité de directeur du service jeunesse, je serai chargé de cette intervention. La revue Actualités Sociales Hebdomadaires rend compte de la journée et de l'originalité de notre approche centrée sur les groupes constitués[21].

A Bobigny, de septembre à décembre 2000, le S.M.J. a conduit une action baptisée le « Kiosque Citoyen ». Son objectif était de stimuler l'inscription des jeunes adultes sur les listes électorales ainsi que leur participation aux échéances 2001 (élections cantonales et municipales). En quelques semaines, avec comme support une exposition intitulée : « Droit de vote : de la conquête à l'exercice d'un droit », nous avons incité 120 jeunes à s'inscrire avant le 31 décembre sur les listes électorales.

Ce résultat encourageant et les objectifs annoncés du dispositif comme moyen de restaurer des relations entre les jeunes adultes et les représentants des institutions ont fait naître une attente de mobilisation des jeunes. Le vote des jeunes français issus de l'immigration est attendu, dans une filiation avec la condition ouvrière, comme le prolongement et le renouvellement de l'électorat communiste. Les jeunes auraient-ils du mal à se reconnaître dans un parti « sans Dieu » ? .

[20] Annexe 6, programme de la journée nationale organisée par Vacances Ouvertes.
[21] Annexe 7 : In Actualité Sociales Hebdomadaires., n° 2214, 11 mai 2001.

Malgré, la campagne en faveur du droit de vote des étrangers non communautaires aux élections locales[22], les jeunes balbyniens n'ont pas plébiscité la liste conduite par le Maire. La municipalité sortante, est réélue avec seulement 4 600 voix pour 19 000 votants. Cependant, il serait hasardeux d'en déduire que la politique jeunesse est responsable de la désaffection des jeunes pour la démocratie représentative. Le précédent Maire Adjoint à la jeunesse est élu conseiller général et se voit confier la responsabilité de la politique sportive de la commune, un nouvel élu à la jeunesse est désigné.

Le succès du dispositif a justifié la création au S.M.J. d'un poste de responsable d'animation chargé du secteur vacances aide aux projets. A l'automne, le Député Maire, lance une grande consultation auprès de la population sur les projets de requalification urbaine. Le service jeunesse participe au succès de cette initiative et près de 3000 jeunes, du collège à l'université, sans oublier les quartiers, répondront au questionnaire de la *Consult'action*.

2.7 La démocratie participative entre en scène

Le dispositif d'aide aux projets vacances connaît lors du premier trimestre 2002 une forte demande des étudiants. Le pôle universitaire, qui se développe sur le site de *l'illustration*, en accueille déjà 7000. Les membres du jury de la commission s'interrogent sur la capacité à répondre à l'accroissement de leurs demandes. En effet, deux groupes composés de plusieurs dizaines d'étudiants ont présenté, en février, un projet de vacances collectives au sport d'hiver et de séjour en Irlande. Ils répondent aux critères posés, mais dans leur majorité ne résident pas sur la commune. A terme, ne vont-ils pas écarter les jeunes, de la ville, des quartiers moins prompts à se mobiliser pour bénéficier du dispositif ? Alors qu'il existe des dispositifs en faveur des étudiants, est-il légitime que la ville de Bobigny se substitue aux organismes et collectivités territoriales dans lesquels ils s'inscrivent ?

[22] Programme commun de la gauche, 1980.

Le service se renforce avec l'arrivée d'un nouveau collègue prenant en charge le secteur vacances / aide aux projets. Après le choc du 21 avril, la jeunesse du pays s'est mobilisé pour faire barrage à J.M. Le Pen à l'élection présidentielle. Lors des élections législatives qui suivent ; le Maire de la ville perd son mandat de député avec un écart de seulement 22 voix. Il poursuit cependant, sa démarche visant à faire de la politique autrement, et le projet de requalification urbaine de Bobigny. Au cours de l'été, les démarches des groupes de jeunes connaîtront une affluence record. En septembre, le bilan fait état de 592 jeunes touchés par le dispositif dont 422 hommes et 170 femmes. Les bénéficiaires d'un soutien pour leur départ en vacances sont au nombre de 512. Le recueil de données ne permet pas d'appréhender la situation sociale de chacun avec précision, cependant 60% des jeunes se déclarent lycéens ou étudiants, 35% salariés, intérimaires ou demandeurs d'emploi et 5% sans précision d'activité. Les moyens financiers mobilisés par la collectivité s'élèvent à plus de 76 000 euros. La gestion du dispositif est rendue délicate compte tenu à la fois du nombre croissant de projets, et du versement de l'aide, sous la forme de chèque de valeur valable uniquement pour les destinations en France métropolitaine. Malgré une actualisation permanente de nos pratiques, l'accompagnement des groupes de jeunes reste en partie insatisfaisant. A la marge, certains jeunes transgressent les règles et cherchent à détourner le dispositif de son objectif en sollicitant le financement d'un projet fictif. Une nouvelle fois la question de l'évaluation de l'ensemble du dispositif est posée.

La municipalité donne depuis l'organisation des premières assises de la Ville, en 1998, la priorité à la démocratie participative. Dans la perspective des troisièmes assises qui se tiendront le 7 décembre, elle lance une nouvelle démarche : le budget participatif. Elle doit permettre d'associer la population de la ville à la construction du budget 2003. Dans ce contexte, le service jeunesse est invité à solliciter l'ensemble des bénéficiaires du dispositif d'aide aux projets vacances 17-25 ans afin de débattre avec les élus. Cette rencontre doit permettre d'évoquer les orientations du dispositif. L'une des questions récurrentes chez les jeunes est : « Pourquoi ne financez-vous que les projets de vacances et non les stages à l'étranger dans le cadre des études? » Les critères d'accès au dispositif seront débattus, ainsi que le rôle de chacun, la commission, les référents, l'organisation administrative. Enfin, les jeunes seront associés à une réflexion sur leur engagement dans la démarche de projet.

Cette rencontre thématique doit également permettre d'inviter les jeunes à participer aux troisièmes assises.

2.8 S'engager dans la recherche action

Le récit de cette expérience aurait pu s'achever ici, l'avenir du dispositif d'aide aux projets de vacances paraissant assuré. Je me préparais, à la fin de l'année 2002, à quitter mes fonctions de Directeur de L'Association S.M.J. / chef du Service Municipal de la Jeunesse, ainsi que le secteur de l'animation socioculturelle. Pendant, sept années j'ai contribué au sein d'une équipe, à laquelle je rends hommage, à animer un service et à promouvoir des actions socio-éducatives. J'ai consacré au dispositif d'aide aux projets vacances plus de temps et d'énergie qu'à tout autre projet dans ma vie professionnelle.

Cette action est un élément d'une politique publique en direction de la jeunesse catégorie sociale, avec ses attentes à l'égard du politique et de la société. Elle repose sur des principes que j'ai toujours défendus et qui font l'honneur du service public : le respect de la personne et de ses choix de vie, la non-discrimination de sexe, d'origine, de religion, de milieu social, l'égalité d'accès au service. Le dispositif d'aide aux projets vacances 17- 25 ans a contribué à développer du lien social et civique. Les représentants de neuf associations locales et de quartiers ont participé au jury de la commission. Cinq élus de la municipalité l'ont présidé. Les représentants des services municipaux des sports, de l'enfance, des relations internationales, de la santé ainsi que l'office de tourisme ont siégé dans les différentes commissions et apporté leurs conseils et leur soutien aux jeunes.

L'efficience du dispositif n'a cessé de croître au fil des années. La population jeune (17-25 ans) de la ville est évaluée à 7200 personnes. Avec une progression annuelle de près de 20% des bénéficiaires, en 2003 le dispositif touchera 10 % de la classe d'âge de la ville. Le départ des jeunes en vacances constitue la principale mesure de l'efficacité de l'action. A l'échelle de la commune on ne dispose pas d'éléments

d'appréciation antérieurs à l'impact du dispositif sur le départ des jeunes. Le Conseil Economique et Social dans son avis et rapport 2001[23] donne deux indicateurs. Le taux de départ de 58,3% des 20-24 ans est très inférieur à celui des 14-19 ans qui est de 67%. Les causes de non départ sont multiples mais dans les enquêtes disponibles les raisons financières sont citées à 47%. D'autre part, certains jeunes se trouvent dans une situation d'exclusion ou ressentie comme telle, dont ils ne peuvent sortir ou pensent ne pas pouvoir sortir. Dans ce cas, quitter son quartier peut paraître insurmontable.

L'efficience de l'accompagnement est l'aspect le plus difficile à évaluer. Devant la multiplicité des intervenants, des demandes et des attentes, nous pouvons seulement affirmer avoir réalisé un travail de prévention. Le dossier d'aide aux projets à permis d'identifier des jeunes adultes sans document d'identité, sans couverture sociale, dans l'ignorance de leurs droits sociaux. Nous avons prodigué de nombreux conseils aux jeunes concernant les contrats de locations, de voyages, d'assurance. Les risques liés à la conduite d'un véhicule sans permis ou sans assurance ont été de nombreuses fois explicitées. A chaque fois, que les jeunes en ont exprimé le besoin ou la demande ils ont été orientés vers des travailleurs sociaux. Pour des raisons déontologiques, je me suis refusé à mettre en place une évaluation prenant en compte la trajectoire individuelle de chaque jeune dans le dispositif. Nous aurions pu solliciter l'accord de la Commission Nationale Informatique et liberté. La saisie et le traitement informatique, de l'ensemble des informations concernant les jeunes, aurait permis d'opérer un croisement de données, de construire une typologie des groupes, de déterminer des indicateurs d'insertion sociale. La société doit-elle chercher à casser les groupes de jeunes qui sont présentés comme des menaces jusque dans les halls des immeubles où ils résident ? Au contraire, ne faut-il pas orienter et soutenir les projets socialement acceptables dans la perspective de faire ressentir à chaque individu les limites du groupe dans lequel il s'inscrive ? Comment les jeunes vivent-ils le soutien au projet de vacances collectives, quelle incidence sur la vie du groupe, ses activités ?

[23] MITRANI M., *L'accès aux vacances des jeunes de 18 à 25 ans*, les éditions des Journaux Officiels, 2001.pp 22-23.

Nonobstant mon choix d'une nouvelle orientation professionnelle, je ne pourrais réussir à me détacher de cette identité d'animateur sans mener ce travail de réflexion qui englobe à la fois ma personne, mon environnement et mon identité professionnelle. L'engagement dans la recherche action, correspond à une approche complètement renouvelée du public et de l'action. Je l'aborde à la fois avec enthousiasme et anxiété dans la perspective de trouver des réponses aux questions qui me taraudent : Le séjour de vacances collectives renforce-t-il l'adhésion, le sentiment de dépendance au groupe ? Le séjour vacances renforce-t-il le sentiment d'appartenance au groupe et accélère-t-il un processus de décrochage des individus ?

Le vécu du groupe au quotidien en dehors du quartier lui fait-il perdre son caractère idéal, les individus en perçoivent t'ils les limites ? Les solidarités exprimées lors de la constitution des groupes perdurent-elles et constituent-elles un point d'appui pour s'adapter aux exigences de la société contemporaine ?

2ème partie : La recherche en action

Chapitre 3 : Une recherche d'acteur

3.1 l'émergence du praticien chercheur

J'ai engagé cette recherche-action à partir de mon expérience professionnelle, de la création et du suivi pendant cinq années d'un dispositif de soutien au départ autonome en vacances de jeunes de 17 à 25 ans. La mise en place de ce dispositif a d'abord été présentée comme une réponse pédagogique permettant d'aller à la rencontre d'un public rejetant les agents des institutions, dont font partie les animateurs socioculturels. La nouvelle forme d'intervention a d'abord été justifiée comme une adaptation aux attentes et à la demande des publics dans le cadre d'une offre de loisirs à visée éducative. Mais, elle s'est aussi élaborée dans un contexte d'incivilités urbaines et d'une plus grande visibilité et appropriation par les groupes de jeunes de l'espace public dans les quartiers populaires. Ainsi, cette forme d'intervention a rapidement suscité méfiances et critiques. Elle a été dénoncée comme un moyen d'acheter la paix sociale dans les quartiers en finançant le départ des jeunes en vacances et d'exporter les problèmes de la banlieue sur les sites touristiques.

Dans le précédent chapitre, j'ai décrit la ville dans laquelle j'ai grandi et où j'ai réalisé mon parcours professionnel. L'architecture de cette ville de la banlieue parisienne lui a valu d'être considérée, à tort, comme une ville nouvelle. Des tours en constituent le centre ville, des cités s'étendent à la périphérie et entre les deux une zone pavillonnaire méthodiquement grignotée par les bâtisseurs. L'inquiétude sociétale sur ce que nous désignons comme le problème des banlieues ne date pas d'aujourd'hui. J'ai découvert dans un entretien[24] d'Annie Fourcaut, professeur d'histoire contemporaine à L'ENS-Lyon[25] que cette inquiétude avait déjà une histoire. En 1957, une commission d'experts sur « les problèmes de la vie dans les grands ensembles d'habitation » présidé par Pierre Sudreau[26] était créée. Le ministère rédigea un projet de note relative à l'optimum démographique et social des grands ensembles

[24] In «Urbanisme», n° 322, janv.fév.2002.p 41.
[25] Ecole Normale Supérieure de la ville de Lyon.

d'habitations. Parmi les risques psychologiques et sociaux évoqués figurait cette interrogation : comment recréer une communauté chez ses habitants venus de partout ? La solution retenue fut dans les équipements ; la construction à proximité des grands ensembles : des aires de jeux, des parcs, des écoles, des centres sociaux, des dispensaires polyvalents, des maisons de jeunes….

Le tableau que l'on dresse aujourd'hui, de la banlieue en général et des grands ensembles devenus entre temps « la cité » est d'une toute autre nature. Joëlle Bordet, sociologue au Centre Scientifique et Technique du Bâtiment a écrit un ouvrage intitulé les « Jeunes de la cité ». Cet ouvrage résultat d'une recherche menée entre 1987 et 1993 sur la vie des adolescents d'une cité de la Seine Saint-Denis, m'a beaucoup marqué.

Je suis tenté d'inscrire ma recherche dans son prolongement mais cela impliquerai une approche ethnologique, de retourner vers la cité alors même que j'aspire à m'en éloigner. Cependant, j'en retiens que l'observation et l'étude du mode de vie des adolescents et des jeunes de la cité a montré qu'ils tendent à constituer une microsociété en marge de la société partageant des valeurs, des codes et des conduites spécifiques. Le terme de cité ne désigne pas les caractères physiques de leur quartier mais un milieu de vie spécifique, base de repli, insulaire, défensive face à l'extérieur, résultante de leur pratique et de leur investissement des espaces. Mon intérêt pour la microsociété des jeunes de la cité ne porte pas sur les conduites et les comportements de déviances qui y sont associés. Dix années se sont écoulées depuis l'ouvrage de Joëlle Bordet et mon intuition est que ce mode de vie des adolescents et des jeunes, s'est aujourd'hui généralisé et qu'un grand nombre des jeunes des quartiers populaires l'ont en partie adopté.

Ma recherche pourrait s'orienter sur les questions du racisme, du communautarisme ou de la recrudescence du phénomène religieux. Les animateurs socioculturels ont contribué à l'amplification du mouvement antiraciste apparu dans les années quatre vingt de : « La marche des beurs pour l'égalité, 1984 » à « Touche pas à mon pote ».

[26] Ministre de l'éducation en 1962.

En deux décennies, ne sommes nous pas passé d'un engouement pour la diversité ethnique et culturelle, symbolisé par le slogan Black, Blancs, Beurs[27], à un repli sur le club fermé de l'Europe chrétienne ? A l'appellation affectueuse des « beurs » qui incitait à assumer sa part de francité ont succédées les Reunoi[28] et les Reubeus[29]. Ces expressions, désignant les « nouveaux barbares » ont occupé le devant de la scène médiatique sur le thème de la confrontation des gangs, des posses[30]. Comment ne pas y voir une incitation, un encouragement lancé aux jeunes à mystifier leurs origines ? Aujourd'hui, on abuse des termes arabe et juif, les guerres de civilisation n'envahissent-elles pas les ondes pour stigmatiser encore plus les différences ? Au nom de la tolérance et du respect un glissement s'est opéré favorisant l'emprise des pratiques culturelles et religieuses y compris dans les activités socio-éducatives. A titre d'exemple, la composition des menus en collectivité tend aujourd'hui à supprimer purement et simplement, si j'ose dire, la viande de porc. La mixité est aménagée afin de conforter les parents dans leur souhait d'une séparation entre les filles et les garçons dès les premiers signes de la puberté. Dans mon milieu professionnel, les pratiques communautaires ne sont pas perçues comme un facteur d'enfermement, au contraire. Elles participent à ce qu'il est convenu d'appeler un retour vers la « culture d'origine » Cette démarche est présentée comme un moyen permettant aux jeunes d'affirmer leur appartenance à notre société en faisant reconnaître leur différence. Et si l'on se trompait, si au contraire toute cette agitation n'était que l'expression d'une obsession identitaire à laquelle il devient impossible d'échapper ?

En tant qu'animateur, j'ai été, à de nombreuses occasions face à des groupes, constitués dans la proximité spatiale de l'habitation, utilisant l'offre d'animation, comme un moyen parmi d'autres, mais rejetant l'instauration de pratiques collectives différentes de celles en usage dans leur groupe. Ainsi, l'idée que le dispositif de soutien au départ autonome des jeunes puisse contribuer à la fois au processus de socialisation du groupe et au développement de la personnalisation de chacun de ses membres m'est apparue comme la « réponse » pédagogique. Elle s'est imposée à moi comme une intuition, une évidence, un soulagement aussi. Elle m'a procuré la satisfaction de ne pas trahir mes idéaux. Mon adhésion aux valeurs républicaines : l'égalité, la fraternité, la laïcité faite à la fois de tolérance et d'éducation de l'esprit critique. Les choix historiques et collectifs de

[27] Nom d'une compagnie de danse Hip Hop constitué en région parisienne
[28] Noir pour désigner la couleur de peau d'une personne, en verlan.
[29] Déclinaison en verlan du mot beur signifiant arabe et désignant une personne d'origine maghrébine.
[30] Les membres d'un groupe de rap et leur entourage forment un posse.

société qui ont fait la France d'aujourd'hui m'apparaissent à la fois comme discutables, quant à la moralité dont on pourrait s'enorgueillir, et respectables dans leur ensemble. Cette conscience, dans le contexte d'une instrumentalisation politique du droit à la différence, du métissage ou de la société multiculturelle est devenue presque inavouable.

Dans la perspective de se rapprocher de la réalité sociologique des populations, les villes ont favorisé la professionnalisation des jeunes issus des quartiers dans l'animation socioculturelle et dans la médiation sans qu'ils aient reçu une formation professionnelle. A mon niveau, cela m'a conduit à travailler avec des personnes qui ne partageaient pas mes valeurs, mes préoccupations et mes inquiétudes sur l'avenir de la société. Au cours de mes dernières années dans le secteur de l'animation socioculturelle, en dépit de mon expérience, j'ai rencontré des difficultés croissantes. Ma motivation, pour le travail de terrain, les relations aux publics jeunes, s'est émoussée dans la répétition des situations. Les incompréhensions avec les membres de l'équipe d'animation se sont multipliées et j'ai du faire face à des situations de conflits traumatisantes. Il devenait urgent de trouver une porte de sortie, d'abandonner l'animation et la jeunesse, qui elle aussi m'avait quitté. J'étais placé devant la nécessité d'une transformation identitaire. J'étais encore cependant très attaché à ma pratique professionnelle et en particulier au dispositif d'aide au projet que j'avais porté et qui avait pour moi le mérite de concilier l'intérêt des jeunes et celui de la société. La démarche consistant à lever les obstacles habituellement érigés pour en limiter l'influence, et à offrir des prestations aux groupes constitués peut se justifier de différentes façons. L'enjeu majeur pour moi a toujours été de pouvoir provoquer des changements au sein des groupes et de permettre aux personnes de choisir le moment d'en sortir, de s'individualiser.

Mon engagement dans la démarche de la recherche action consiste à trouver les moyens d'interroger ma pratique sur le plan théorique et à définir le cadre d'analyse permettant d'en discuter les effets. Après cette déclaration d'intention ou profession de foi, comme on l'entendra, il me restait à choisir parmi les angles d'analyse celui par lequel je prétends accéder à une démarche scientifique de recherche. C'est autour de cette question de l'identité « barbe à papa »[31] pour reprendre la formule d'Erwing Goffman, cité

[31] GOFFMAN E, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975, p.74.

par de J.C. Kaufmann[32], que je vais construire mon objet de recherche. Goffman fait apparaître l'identité personnelle sous la forme d'un enregistrement unique et ininterrompu de faits sociaux qui viennent s'attacher, s'entortiller comme de la « Barbe à Papa » comme une substance poisseuse à laquelle se colle sans cesse de nouveaux détails biographiques. Mais alors, comment expliquer les changements dans l'existence ? Sont-ils le fait du hasard ? Des opportunités ? Des déterminismes sociaux ? Les individus interviennent-ils et de quelles manières dans ces transformations ?

3.2 La construction de l'objet de recherche

A l'issue de l'étape monographique, je me posais les questions suivantes : « La société doit-elle chercher à casser les groupes de jeunes qui sont présentés comme des menaces jusque dans les halls des immeubles où ils résident ? Au contraire, ne faut-il pas orienter et soutenir les projets socialement acceptables dans la perspective de faire ressentir à chaque individu les limites du groupe dans lequel il s'inscrit ? Comment les jeunes vivent-ils le soutien au projet de vacances collectives, quelle incidence sur la vie du groupe et ses activités ?

Dans le cadre de la recherche action, je souhaitais aller à la rencontre de jeunes ayant bénéficié du dispositif. J'envisageai de conduire des entretiens afin de trouver des éléments visant à infirmer ou affirmer les hypothèses suivantes :

- Le séjour de vacances collectives renforce-t-il l'adhésion, le sentiment de dépendance au groupe ?

- Le séjour vacances renforce-t-il le sentiment d'appartenance au groupe et accélère t'il un processus de décrochage des individus ?

- Le vécu du groupe au quotidien en dehors du quartier lui fait-il perdre son caractère idéal, les individus en perçoivent - ils les limites ?

[32] KAUFMANN J.C, *L'invention de soi, une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004, p.8.

- Les solidarités exprimées lors de la constitution des groupes perdurent-elles et constituent-elles un point d'appui pour s'adapter aux exigences de la société contemporaine ?

En mai 2003, ma question de recherche était formulée ainsi :

« Sous quelles formes un dispositif d'aide au départ autonome en vacances en direction des jeunes de 17 à 25 ans, peut-il participer au passage d'une identité de groupe à une identité individuelle, en favorisant la construction du « je » ? ».

les hypothèses :

Dans l'identification au groupe (nous) les jeunes font face au monde des adultes, qui ne leur semble pas prêt à les accueillir comme tel : « nous - refuge ».

- Le « nous » des jeunes exprime l'opposition aux adultes détenteurs des rôles sociaux valorisés dans la société : « nous - distinction ».

- Les jeunes sous la dépendance du microcosme de la cité expriment l'intensité de leur relation dans un : « nous - fusion ».

- Le « huis clos » du groupe de jeunes pendant le séjour vacances, favorise la « rivalité », l'altérité avec les semblables et l'émergence de l'individualité : « je - distinction ».

- Au cours du séjour en autonomie les jeunes sont au sein de leur groupe, dans des situations nouvelles, en compétition les uns avec les autres pour la reconnaissance de leur fonction et de leur statut : « je - affirmation ».

- Le séjour autonome marque un changement dans le temps du groupe, une prise de conscience de son individualité s'opère et chacun devient responsable de la gestion de son temps : « je – autonomie ».

J'ai renoncé à cette formulation de la question de recherche et des hypothèses. Elle entretenait une confusion entre les constats du praticien et les hypothèses de l'apprenti chercheur.

Depuis septembre 2003, Ma question de recherche et mon hypothèse sont :

Question

« Sous quelles formes un dispositif d'aide au départ autonome en vacances en direction des jeunes 17 – 25 ans, peut-il participer à une transformation de l'identité personnelle ?

hypothèse

- Le séjour vacances en autonomie serait une étape annonciatrice du déclin de la relation fusionnelle au groupe au bénéfice de la prise de conscience de son individualité (passage du **nous** au **je**)

3.3 Réflexion théorique, L'apport de la psychologie

La dialectique entre la réflexion suscitée par les lectures et la méthodologie de la recherche action me conduisent à porter un regard de plus en plus critique sur ma question de recherche. Comment prétendre observer une transformation, un déplacement ou une dynamique identitaire alors que le processus de la construction de l'identité personnelle est à la fois complexe et continu ? Les contributions théoriques sur le thème de l'identité sont si nombreuses et pour certaines tellement abstraites qu'elles ne semblent s'adresser qu'aux spécialistes. Les moyens d'investigations pour répondre à cette ambition sont-ils à ma portée ? L'écart entre ce qui me semble accessible et le temps qui m'est imparti ne devrait-il pas me conduire à réviser l'ensemble de mon projet de recherche ? C'est dans ce

questionnement que ma production écrite a été tour à tour différée, freinée et je dois à la rencontre d'ouvrages passionnants ma persévérance dans l'approche théorique de l'identité personnelle.

Mes représentations, au départ de cette recherche, revenaient à définir l'identité comme un ensemble relativement stable de caractéristiques de la personne parmi lesquelles son nom et prénom, son sexe... L'identité personnelle, élaborée dans le cadre familial durant les premières années de la vie, parvenait à se confondre avec la personnalité. L'évolution de l'identité tout au long de la vie correspondait ensuite aux différents rôles et statuts sociaux. Il m'apparaissait raisonnable de reconnaître la multiplicité des identités comme autant d'appartenances : à une famille, un peuple, une classe sociale… En tant qu'animateur, il allait de soi que mon rôle consistait à agir dans le sens d'un apprentissage à l'autonomie et à la responsabilité, à favoriser la réalisation de chaque jeune en tant que personne autonome.

Dans la perspective de trouver dans l'identité personnelle un cadre de référence pour ma recherche-action, j'ai tout d'abord consulté l'Encyclopédia Universalis (p.898). L'identité y est définie sous l'angle de la philosophie, de la psychologie et de l'anthropologie. En psychologie, la nature et la dimension de l'identité personnelle sont éclairées par plusieurs affirmations. Au sens littéral de la similitude absolue l'identité personnelle : *je suis je* n'existe pas ; l'identité interpersonnelle *je suis un autre* n'existe pas non plus. L'identité collective est également impossible les membres d'un *nous* étant tout au plus des semblables. Le caractère paradoxal de l'identité personnelle est quelle se construit par la confrontation de la similitude et de la différence. Elle est définie comme un processus permanent tout au long de l'existence dont je retiens que pour que l'identité s'instaure comme un système relativement unifié et continu, elle doit être initialement posée et posée de nouveau en ses moments successifs par des actes de séparation et d'affirmation ; par la différentiation cognitive et l'opposition affective sans lesquelles l'individu s'installe dans la dépendance et l'assimilation à autrui.

La construction identitaire est à la fois, un cadre psychologique comprenant un schéma mental, un système de représentation, une sélection des informations et un ensemble d'interactions sociales. Les concepts développés par la psychologie pour aborder la question de l'identité personnelle sont nombreux. Ils ont en commun de souligner l'importance d'autrui dans la construction de l'identité, que ce soit pour se différencier ou se conformer, pour se présenter aux autres ou s'en protéger. G.H.Mead dans l'ouvrage de référence intitulé *« l'esprit, le soi et la société »* définit notamment le « moi » comme l'ensemble des règles que l'individu apprend à tenir dans la société qui est la sienne. Le comportement individuel ne peut être compris qu'en fonction du comportement collectif. Mais l'individu est capable de spontanéité, d'innovation personnelle ce qui est la fonction spécifique du « je » Pour G.H. Mead : « Le « je » est quelque chose qui réagit à la situation sociale incluse dans l'expérience de l'individu. C'est la réaction de l'individu à l'attitude qu'ont les autres envers lui quand il adopte lui-même une attitude à leur égard. Or les attitudes qu'il prend envers eux existent dans sa propre expérience, mais sa réaction apportera un élément nouveau. Le « je » donne le sentiment de liberté, d'initiative. La situation qui est là qui nous demande d'agir consciemment. Nous sommes conscients et de nous même et de la situation mais comment agirons-nous ? Voilà une question dont la réponse ne se trouve pas dans l'expérience tant que l'action n'a pas eu lieu »[33] Un autre apport important de la pensée de Mead est de considérer que le « soi » est moins une substance qu'un processus.

La genèse de l'identité s'inscrit toujours dans une relation inter active à autrui. Le psychanalyste Erik H.Erikson a crée le concept de « crise d'identité », pour lui la naissance de l'identité personnelle est un processus actif et conflictuel où interviennent des dimensions sociales auquel l'individu veut se conformer. Il évoque d'une part, le sentiment de spécificité individuelle et de l'autre, l'effort inconscient tendant de rétablir la solidarité de l'individu avec les idéaux du groupe. Dans l'ouvrage : *Adolescence et crise*, il définit huit périodes de ruptures dans le cycle de vie dont la crise d'identité de l'adolescence au cours de laquelle l'individu est tiraillé entre deux tendances exprimer : « son identité personnelle et la diffusion de l'identification à des héros »[34]

[33] MEAD G.H., *l'Esprit, Le soi et la Société*, P.U.F., 1963, p.151.
[34] ERIKSON E.H., *La quête d'identité*, Flammarion, 1972, p.49.

A cette étape de ma recherche, l'identification s'annonce comme un concept majeur de l'identité, celui par lequel tout pourrait s'expliquer. Une fois encore, j'ai eu recours à une encyclopédie[35] pour tenter d'en cerner les contours. L'identification est décrite comme un processus psychologique par lequel un sujet s'approprie un aspect, une propriété, un trait d'un autre sujet, et se transforme en tout ou en partie sur le modèle de celui-ci. En psychanalyse le terme renvoie avec Freud et Lacan au sens de s'identifier. Pour Freud, il a valeur centrale, c'est l'opération par laquelle le sujet se constitue : « l'identification n'est pas une simple imitation, mais appropriation fondée sur la prétention à une étiologie commune ; Elle exprime un « tout comme si » et se rapporte à un élément commun qui se trouve dans l'inconscient. Cet élément commun est un fantasme : ainsi l'agoraphobe s'identifie inconsciemment à une « fille des rues »,et son symptôme est une défense contre cette identification et contre le désir sexuel que celle-ci suppose » [36].

L'autre, incontournable théoricien de l'identification est le psychologue Jacques Lacan[37]. Dans son exposé sur le « stade du miroir » il conclut à la nécessité du passage par cette phase dans le développement de l'enfant : l'accession par celui-ci à l'image spéculaire est conçue comme fondatrice de l'instance du moi. L'enfant qui reconnaît son image dans le miroir assure à son statut un point d'ancrage définitif dans l'ordre imaginaire, et cette identification narcissique originaire ouvrira la porte à toute une série d'autres identifications de nature à procéder à la constitution du moi, et ayant la fonction de « normalisation libidinale » L'approche psychologique de la question de l'identité à travers des concepts, seulement esquissée, comme celui de l'identification ne me semblant pas encore correspondre au sens et à l'économie de ma recherche ; j'ai poursuivi ma quête d'étayage théorique.

[35] Encyclopédie Hachette Multimédia 2001.
[36] FREUD S, Introduction à la psychanalyse, 1887-1902.

[37] LACAN J., Le stade du miroir, 1936-1949.

3.4 Référence théorique : la personnalisation et l'intégration sociale

C'est l'ouvrage de Pierre Tap intitulée : « La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne[38] qui m'a nourri de ce que je considère comme le socle théorique de ma recherche. Il propose une réflexion théorique sur la dynamique entre l'acteur individuel et le système socioculturel. Il soutien que l'individu ne peut se comprendre en dehors des systèmes dans lequel il se meut, qu'il n'est pas passif bien au contraire et que c'est un « acteur social ». Il cherche à démontrer que tout individu est acteur de sa propre histoire, tout autant que de l'histoire collective. Le premier chapitre est consacré au rapport entre intégration sociale et intégrité personnelle (p.13) . L'auteur expose les limites du couple intégration-adaptation. Dans la conception classique, un groupe entrant cherche à manifester son aptitude à s'approprier les objectifs propres au groupe d'accueil et son désir à les promouvoir. Pour être intégré, il doit accepter les règles du jeu et se montrer prêt à s'adapter aux modalités de fonctionnement et aux exigences de l'organisation du groupe d'accueil. L'adaptation dans ce cas est unilatérale et peut se résumer par « le groupe candidat doit s'accommoder au groupe d'accueil » Pour faire le lien avec la question de recherche, il m'apparaît que chaque nouvelle génération de jeunes adultes rencontre une situation analogue et, est mise en demeure de solliciter sa participation au renouvellement dans la société et à bénéficier des rôles et statuts sociaux correspondants.

Pierre Tap ne s'en tient pas à une conception réductrice du couple intégration-adaptation. Il l'enrichit par la notion *d'adaptation réciproque* puis souligne d'autres processus fondamentaux chez l'acteur social, individu ou groupe : l'importance de l'affirmation, l'autonomisation, la réalisation de soi. Il pose que l'acteur social ne cherche véritablement à s'adapter à son milieu social, à s'y intégrer, que dans la mesure où il a le sentiment de pouvoir s'y réaliser, non pas seulement à travers la réalisation de ses désirs, mais grâce à la possibilité d'y faire œuvre, de transformer tel ou tel aspect de la réalité extérieure, physique ou sociale, en fonction de ses propres projets.

[38] TAP. P, *La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne*, Paris, Bordas, 1988.

S'adapter oui, mais en vue d'un accomplissement de soi, et d'une transformation de l'état actuel d'équilibre ou du mode actuel d'adaptation. Pierre Tap s'interroge sur l'illusion d'une adaptation constructive idéalisée : « L'individu n'est-il pas dépendant et aliéné, dans ces groupes d'appartenances, comme ceux-ci le sont des organisations plus complexes, elles-mêmes inféodés aux systèmes culturels qui constituent et instituent les normes et valeurs de référence ? »[39]

Posant que tout système organique ou social est toujours parti d'un système plus vaste, l'Homme serait lui-même un système à deux faces. Selon qu'il se tourne vers l'intérieur, pour s'éprouver comme une réalité unique, autonome ou vers l'extérieur, comme partie dépendante de son milieu naturel et social. Dès lors, deux fonctions, opposées mais complémentaires interviendraient, il s'agirait d'une part, de la fonction intégrative et de l'autre, de la fonction assertive. La fonction intégrative s'exprime notamment par le besoin d'appartenance à un groupe, comme le sont les jeunes adultes sujets de cette recherche. La fonction assertive se manifeste par l'égocentrisme, l'effort pour s'imposer, la compétition. La fonction intégrative est à l'œuvre à la fois dans le présent et pour l'avenir, fonction de progrès alors que la fonction assertive est conservatrice, mais suppose des capacités de différenciation de ce qui est soi et de ce qui est autre et organise les sentiments d'unité, d'indépendance et d'autonomie.

Les difficultés, conflits sociaux et crise individuelle, auraient pour origine le déséquilibre entre les deux fonctions et l'auteur souligne que paradoxalement la pathologie sociale viendrait des « divagations » de la fonction intégrative. Trois processus psychologiques sont cités principalement : la soumission à l'autorité du père ou de ses substituts, l'identification inconditionnelle à un groupe social et l'acceptation aveugle d'un système de croyances avec ses préceptes et ses dogmes. Ces processus relevant de la fonction intégrative tendent à maximiser les réactions assertives au groupe, la dépendance au moment même ou la fonction assertive individuelle (effort à s'imposer, égocentrisme) serait à son minimum. Dans ma recherche, il m'apparaît particulièrement judicieux de chercher à comparer le niveau

[39] Op.cit. p.13.

de chacune de ces fonctions avant et après le projet de départ en vacances. Ceci pourra constituer un indicateur de dynamique identitaire.

L'intégration sociale implique de multiples processus parmi lesquels l'insertion, l'adhésion, l'affiliation, l'intériorisation, l'appropriation et l'identification. La construction d'une identité indépendante et autonome dans ses décisions et dans ses actes s'appuie sur une éducation permettant une appropriation par l'individu des normes et valeurs sociales et doit aussi favoriser l'apprentissage de l'autonomie et de la responsabilité pour éviter les conduites grégaires. L'individu est appelé à se construire dans un jeu imbriqué entre socialisation et personnalisation. La personne n'est pas une structure conditionnée, soumise, passive et immobile. Elle est acte, nous dit Pierre Tap, réalisation et s'éprouve dans un horizon temporel (p.52). La personne est d'abord inséparable : elle est un sujet acteur, qui a des initiatives, qui fait des choix, s'affirme, s'engage et produit, par un jeu d'opérations et d'ouvrages. La personne est un passé, une histoire, des stratégies d'enracinement et de continuité identitaire, de possession et d'appartenance, à partir desquelles se développe la conscientisation, la prise en compte des ressemblances et le questionnement critique.

La personne est la quête de pouvoir, de sens et de valeurs, d'inscription dans une orientation. Elle est mise en œuvre et en perspective, elle est ouverture à de nouveaux enjeux dans les relations aux autres et aux institutions, une disponibilité au changement impliquant une déprise par rapport aux habitudes et aux manières d'être instituées de la personnalité, et une relance dans la quête, favorisant une véritable conversion : changement de niveaux, de mœurs ou d'attitudes. Ces affirmations sont enthousiasmantes pour la suite de mes travaux, elles m'incitent à porter mon attention sur de multiples petites nuances, signes de changement dans le comportement des jeunes adultes sur lesquels j'ai choisi de porter mon regard. A l'opposé, elles pourraient donner à croire que mon interrogation concernant l'identité personnelle des jeunes n'est pas fondée.

Le troisième chapitre de l'ouvrage de Pierre Tap s'intitule : « Histoire de vie et stratégie de la personne ». Ce titre établit une correspondance directe avec le sujet de ma recherche. En effet, je n'ai pas prétention à rendre compte du processus identitaire dans son ensemble mais à observer en quoi un projet vécu participe d'un mouvement. La personnalisation me semble être une notion pertinente pour la poursuite de ma réflexion. Elle est présentée comme une coordination des fins et des moyens, des idéaux et des capacités réelles et actuelles du moi. Elle s'élabore nécessairement dans les relations duelles avec autrui, dans des processus interpersonnels, dans des interactions et des communications, dans le jeu des prises de rôles et des représentations. La personnalisation peut, nous dit Pierre Tap, dans un premier temps être favorisée par l'identification catégorielle de sexe dans la mesure ou elle permet une affirmation identitaire. Car en cherchant à être comme les autres, à valoriser les similitudes, le sujet renforcerait sa propre estime de lui-même et sa cohésion interne.

Cependant, P.Tap invite à percevoir les limites de ce qu'il désigne par le terme de « fusion océanique » (p.59) aux groupes et catégories d'appartenances. Car elle devient à son tour aliénante, si le sujet n'opère pas une différentiation critique, une objectivation des identifications divergentes, une double tentative de dépassement : de l'égocentrisme et du socio-centrisme d'une part, et de la contrainte et de l'obéissance à l'autorité d'autre part, ce dépassement ne peut-être obtenu que par une double aventure temporelle et sociale. Par le projet et le programme de vie, le sujet se libère des sujétions, cherche à développer ses potentialités, à élargir le champ des possibles. Par la coopération et la confrontation, l'adhésion et la critique, par la participation aux actions et aux projets collectifs, le sujet prend conscience des déterminants exogènes de ses propres blocages et conflits, autant que des aspects défensifs et autocentrés de ses conduites. Voici, posé l'un des enjeux de ma recherche, tenter de trouver en quoi le projet de départ autonome en vacances de jeunes de dix sept à vingt cinq ans participe à la personnalisation ou de l'aliénation des membres de ces groupes à travers les fonctions intégratives renvoyant au « *Nous* » et assertives du « *Je* ».

3.5 Renforcement théorique de l'hypothèse

La compréhension des comportements et des formes de socialisation des jeunes ne peut s'affranchir d'une référence à la crise et au projet de l'adolescence. L'adolescence est qualifiée à la fois de moratoire psychosocial, de phase transitionnelle, définie comme un passage prolongé du statut de l'enfant à l'activité et au statut de l'adulte, Pierre Tap souligne l'importance théorico-pratique du conflit et du projet dans la re-personnalisation. Il précise : l'adolescent a besoin de cadre et de limites, il a aussi besoin d'être confronté à des rites initiatiques. Si ces rîtes initiatiques n'existent pas, il a tendance à les créer ou à les rechercher dans les groupes de pairs et à inventer de nouvelles modalités d'inscription sociale. Quid du dispositif d'aide au projet vacances ? L'adolescent peut s'orienter et orienter ses conduites selon deux voies antinomiques, celle de l'ouverture et du passage favorisant l'accès à des échanges coopératifs et pluriels ou celle de la répétition, de la fixation, du rythme, de l'enfermement, et de la violence.

La personnalisation serait une tentative toujours renouvelée d'une totalisation, par la construction de nouvelles visées, de valeurs finalisées, de projets de transformation de soi, de changement dans les relations interpersonnelles et dans les règles ou institutions sociales et culturelles. Mais, cet effort de totalisation est constamment freiné par des occultations et des masquages, par le jeu d'aliénations provoquant le sentiment d'impuissance, d'in-signifiance, de dévalorisation, d'incapacité à réaliser des potentialités, de limitation du champ temporel ou spatial, d'incapacité d'agir de façon personnelle dans le présent, impossibilité de prévoir l'avenir, pour soi et pour les autres. Par un jeu complexe de régulation entre le moi, les autres, les « nous » et les institutions la personnalisation est en fait un constant effort de décloisonnement et de (re)personnalisation, de lutte contre les clivages internes et les aliénations exogènes. Par l'inversion des dimensions utilisées pour définir l'aliénation, Pierre Tap (p.56) définit cinq dimensions de la personnalité qui sont à l'œuvre dans le processus de personnalisation :

- La quête de pouvoir : le pouvoir défini comme moyen de relation, de négociation avec autrui.

- La quête du sens et de la signification : Donner du sens en fonction de sa propre histoire, de ses origines et de ses espérances. Trouver ce sens dans des référents collectifs, dans des groupes auxquels il adhérera par choix plutôt que par enchaînement.

- La quête d'autonomie : sortir de sa sujétion d'enfant, abandonner les références hétéronomiques parentales ou scolaires. Construire ses propres limites et les règles qu'il accepte de se donner à lui-même.

- La hiérarchisation de nouvelles valeurs et projets : le sujet réorganise ses conduites personnelles tenant compte des situations conflictuelles qu'il affronte, des malaises qu'elles génèrent en lui. Il est obligé d'opter entre différentes représentations réalistes ou idéales de soi, entre des valeurs antagonistes, de se faire exister dans l'avenir comme acteur potentiel et de construire des visées de dépassement de ces conflits ; par le projet.

- Réaliser pour se réaliser : grâce à l'actualisation des dimensions précédentes l'individu en vient à se créer lui-même, dans le jeu de groupes eux-mêmes créateurs. Il a besoin de se mettre en cause et de faire œuvre. Par l'œuvre, il peut construire et consolider une identité continue, cohérente et positive. Il peut anticiper et prévoir, s'ouvrir et s'enrichir dans la communication avec autrui.

3. 6 Le modèle d'analyse

Dans l'aventure que constitue la recherche action, l'apprenti chercheur est confronté à ses représentations. L'association des deux termes : modèle et analyse m'est d'abord apparue, comme contradictoire. Spontanément, je rejetais l'idée d'une modélisation préalable à l'analyse. Pour moi, l'organisation du sens était indissociable de la fonction même de l'analyse. Du travail d'analyse découlait logiquement une trame devant servir à la vérification des hypothèses et la présentation des résultats. Néanmoins, suivant les conseils des formateurs, je me suis conformé au rôle d'apprenant et j'ai adopté le modèle d'analyse défini par Quivy et Van Campenhout[40].

[40] QUIVY, VAN CAMPENHOUT, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Dunod, 1995.

recherche-action : construction du modèle d'analyse

D'après Quivy et Van Campenhoudt
Question : **Sous quelles formes un dispositif d'aide au départ autonome en vacances en direction des jeunes de 17–25 ans peut-il participer d'une transformation de l'identité personnelle ?**

Hypothèse principale : Le séjour vacances en autonomie serait une étape, il annoncerait le déclin de la relation fusionnelle au groupe au bénéfice de la prise de conscience de son individualité.

Concept central	Dimension	Composante	Indicateurs
La transformation de l'identité personnelle	La fonction intégrative « nous »	1. influence du microcosme social de la cité	1.1 Nombre de jeunes de la même cité au sein du projet de vacances. 1.2 Le rôle de la cité dans le choix de la destination
		2 La cité territoire de vie	2.1 Ancienneté ou mobilité résidentielle 2.2 Fréquentation des écoles du quartier 2.3 Pratiques sportives et de loisirs, lieux de rencontre
		3 Les relations au sein du groupe	3.1 La préparation du projet de vacances 3.2 La similitude d'attentes et de goût.
	La fonction assertive « je »	4 Egocentrisme	4.1 Affirmation de son autonomie 4.2 Place de chacun, effort à s'imposer
		5 Personnalisation	5.1 Accords / désaccords, entre désirs et contraintes 5.2 Mise en jeu des représentations 5.3 Diminution de la fréquence des rencontres du groupe 5.4 Projet individuel

EXPOSITION DU MODELE D'ANALYSE

CONCEPT CENTRAL : **La transformation de l'identité personnelle** : Construit par la confrontation de la similitude et de la différence, l'identité personnelle est un processus tout au long de l'existence. Elle doit être posée par des actes de séparation et d'affirmation, par la différentiation cognitive et l'opposition affective.

Dimensions

La fonction intégrative « nous »

Elle se manifeste par le besoin d'appartenance à un groupe. Elle est à l'œuvre à la fois dans le présent et pour l'avenir. Elle intervient par des stratégies, des adaptations qui donnent naissance à des comportements complexes.

Composante

1 – Influence du microcosme social de la cité
la microsociété à laquelle les jeunes appartiennent est une matrice psychosociale qui remplit des fonctions instrumentales, affective et normative

indicateurs

1.1 – Nombre de jeunes de la même cité au sein du projet de vacances
1.2 – Rôle de la cité dans le choix de la destination

Composante

2 – La cité territoire de vie :
Les jeunes vivent un mouvement d'inclusion d'attirance centripète au sein de la microsociété.

2.1 – Ancienneté ou mobilité résidentielle
2.2 – fréquentation des écoles du quartier
2.3 – pratiques sportives et de loisirs lieux de rencontre

Composante

3 - les relations au sein du groupe, recherche de la domination ou de la tendance au repli fusionnel.

Indicateurs

3.1 - la préparation du projet de vacances
3.2 - la similitude d'attentes et de goût.

La fonction assertive « je »

Elle s'exprime par la capacité de différenciation de soi et de ce qui est autre. Elle organise les sentiments d'indépendance et d'autonomie. Elle se manifeste par l'effort à s'imposer, la compétition, l'égocentrisme.

Composante

4 – Egocentrisme

l'égocentrisme est une tentative à rapporter les choses à soi (individu) à les centrer sur soi, à entrer en compétition avec les autres, à être indépendant.

indicateurs

4.1 – Affirmation de son autonomie
4.2 - Place de chacun, effort à s'imposer

Composante

5 – Personnalisation
La personnalisation consiste à manœuvrer entre les multiples barrières sociales, à choisir les voies susceptibles de sauvegarder, un maximum de potentialités personnelles. Elle se définit par : la quête du pouvoir, la quête du sens de la signalisation, la quête d'autonomie, la hiérarchisation de nouvelles valeurs et projets.

Indicateurs

5.1 - accord / désaccords, entre désirs et contraintes
5.2 - la mise en jeu des représentations
5.3 - la diminution de la fréquence des rencontres du groupe
5.4 - projet individuel

J'ai pris conscience que l'élaboration conceptuelle du modèle d'analyse devait articuler les concepts retenus dans la partie théorique, préparer la collecte de données, hiérarchiser et organiser la recherche d'informations. Je me suis donc attaché à ce que le modèle d'analyse construit, pour conduire ma recherche, prolonge la problématique en articulant autour du concept central de la transformation de l'identité individuelle les deux dimensions : la fonction intégrative comme participation au « nous » des jeunes de la cité et la fonction assertive pour l'expression du « je ». J'ai ensuite sélectionné dans les guides d'entretien les thématiques et dans les questions les indicateurs pouvant émerger des réponses. J'ai pris conscience que l'élaboration conceptuelle du modèle d'analyse devait articuler les concepts retenus dans la partie théorique, préparer la collecte de données, hiérarchiser et organiser la recherche d'informations.

3.7 La méthodologie et le cadre opératoire

Prenant comme point de départ mes pratiques professionnelles, les questionnements qu'elles suscitent, j'ai souhaité m'inscrire dans une méthodologie qualitative issue de la sociologie compréhensive. La sociologie compréhensive est présentée par J.C. Kaufmann (Paris,1986) dans ses différentes conceptions. A l'origine, en opposition à l'explication, la compréhension se veut une pure saisie d'un savoir social incorporé par l'individu, mais cette conception est critiquée. Elle incite à renoncer à tout effort de rigueur, pour laisser la place à l'impressionnisme et à l'intuition sans contrôle.

J.C. Kaufmann, citant Max Weber préfère situer compréhension et explication à des pôles opposés mais s'insurge contre l'idée qu'il puisse s'agir de modes de pensées séparés : « La démarche compréhensive s'appuie sur la conviction que les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeur de l'individu »[41]. Le but du sociologue est selon J.C. Kaufmann l'explication compréhensive du social et son travail consiste à interpréter et expliquer à partir des données recueillies.

[41] KAUFMANN J.C, *l'entretien compréhensif*, Paris, Nathan,1996,p.23.

Pour faire le lien entre la théorie et le terrain la sociologie compréhensive suggère de se livrer à une confrontation critique entre la théorie et les observations. La méthode s'appuie sur des entretiens compréhensifs qui comportent une part d'empirisme et produit une théorie fondée sur les faits. L'entretien compréhensif est défini par Jean Claude Kaufmann comme : « une méthode créative fondée sur la souplesse des instruments »[42] La modélisation sociale obtenue semble plus adaptée pour décrire des comportements ou des processus mal connus. En ce qui concerne l'objet de ma recherche, j'ai constaté que les études portant sur les groupes de jeunes adultes étaient généralement orientées vers les mécanismes et les formes de déviances. Je m'attache pour ma part à rechercher des indices d'un processus d'individuation, une transformation de l'identité personnelle dans le sens de l'acteur social définit par Pierre Tap.

L'entretien compréhensif doit permettre de détecter les indices des comportements que je veux observer. La composition des groupes de jeunes, la proximité spatiale de ses membres, l'influence de la cité sur le choix de la destination peuvent constituer des moyens complémentaires de validation. Cependant, la gestion du temps de la recherche et l'incertitude quant à la richesse des éléments recueillis au cours des entretiens m'incitent à une certaine prudence. Dans l'ouvrage de Jean Claude Kaufmann[43], l'attention est portée sur la constitution de l'échantillon dont il faut retenir : qu'il doit être représentatif ou s'approchant de la représentativité, soit défini autour de catégories précises. J'ai raisonné pour ma part de la manière suivante : partant du constat que les jeunes hommes étaient davantage concernés par les phénomènes d'enfermement dans le microcosme social de la cité, j'ai écarté les groupes mixtes (homme / femme) et les groupes composés exclusivement de jeunes femmes. En ne retenant que des groupes composés de jeunes hommes, je restreins la portée de ma recherche sans invalider pour autant la possibilité d'une transformation identitaire dans les autres groupes.

J'ai retenu le principe suivant : proposer aux jeunes de conduire des entretiens avec tous les membres de leur groupe avant et après leur départ en vacances. Sachant que les groupes sont constitués en moyenne de quatre personnes, aller à la rencontre de quatre groupes revenait à réaliser trente deux entretiens (16 avant et 16 après le séjour vacances).

[42] KAUFMANN J.C, *l'entretien compréhensif*, Paris, Nathan,1996.p.119.
[43] op.cit.

La première série d'entretiens est programmée lors de la présentation par les jeunes de leur projet en vue de l'obtention d'un financement. J'ai procédé par entretien individuel dans un espace protégé des interventions extérieures. Préalablement à l'enregistrement des entretiens, le cadre universitaire et professionnel de la recherche a été présenté à chaque personne. L'utilisation des éléments recueillis, dans le respect de l'anonymat, devant servir d'arguments pour pérenniser le dispositif d'aide aux projets. Pour la seconde série d'entretiens, j'ai opté pour les locaux du service municipal de la jeunesse. Ce choix présente l'inconvénient de rappeler au jeune son rapport à l'institution, qui a contribuée au financement de leurs vacances. Néanmoins, le service jeunesse étant situé en dehors de la cité et identifié comme un lieu ressource « ordinaire » de la ville, il bénéficie d'une sorte de neutralité.

Dans le domaine de la construction des guides comme dans la conduite des entretiens, je réalise à posteriori que je me suis situé en marge des pratiques de l'entretien compréhensif. Contrairement aux préconisations de l'ouvrage déjà cité, j'ai formulé des questions et soumis chaque jeune à la série de questions en essayant de ne pas induire les réponses par des interventions, des acquiescements intempestifs. Je me suis attaché à une certaine neutralité qui m'a inhibé pour effectuer des relances et faire durer l'entretien. Un chercheur averti pourra s'étonner de la brièveté des entretiens sur une thématique à priori propice aux épanchements ou aux affabulations. Lors de la retranscription des entretiens les prénoms des jeunes ont été changés tout en conservant la consonance culturelle de ceux-ci.

Il est probable qu'un chercheur expérimenté eut choisi d'autres modes opératoires pour conduire cette recherche. Plutôt que d'isoler chaque membre du groupe, des entretiens collectifs auraient ouvert des perspectives de contradiction entre les jeunes, entre l'image lisse qu'ils veulent donner au représentant de l'institution et la réalité des relations interpersonnelles vécues. Naturellement, j'assume ces imperfections qui participent à la démarche de formation tout en souhaitant trouver dans les entretiens réalisés matière à poursuivre mes investigations.

3.8 Le recueil de données

Il est constitué de 15 entretiens. Les dix premiers entretiens sont réalisés avant le départ en séjour de vacances. Les cinq premiers entretiens se sont déroulés le mercredi 25 juin 2003. Deux groupes constitués uniquement de jeunes hommes ont été sélectionnés. Le premier était composé de huit jeunes, trois d'entres eux ont accepté de participer à la démarche en deux temps : un entretien avant et un second après le séjour. Le second groupe est composé de trois jeunes, deux d'entre eux ont répondu à mes sollicitations. En raison d'une mauvaise manipulation du microphone, l'un des entretiens a été interrompu et son contenu est rendu inexploitable.

Au cours de cette première séance, j'ai du improviser car je n'avais pas anticipé le fait que la salle de délibération de la commission soit sonorisée. Des microphones étaient à la disposition des jeunes et des membres de la commission. L'amplification du son risquait de rendre les enregistrements des entretiens inexploitables. Bien que je me sois livré à une prise de contact la semaine précédente, j'étais relativement mal à l'aise car c'était la première fois depuis mon changement de fonction que je reprenais contact avec le public jeunesse, sur ce dispositif que j'ai contribué à créer et à développer. Le mercredi 9 juillet 2003, trois groupes de jeunes présentaient leur projet devant la commission. L'un de ces groupes étant constitué d'un jeune homme et d'une jeune femme s'agissant d'un couple, je ne les ai pas sollicités. Les deux autres, composé pour l'un de sept jeunes hommes et pour l'autre de quatre. Au cours de cette deuxième séance j'ai réalisé cinq entretiens.

PRESENTATION DE L'ECHANTILLON

	Noms	Age	Domicile	Entretien avant le séjour	Entretien après le séjour
PROJET PALMA DE MAJORQUE DU 2 AU 16 AOUT	Fabien (étudiant)	19 ans	Cité P.Eluard	Juin	Septembre
	Maurad (étudiant)	21 ans	Cité P.V. Couturier	Juin	Echec (3 tentatives)
	William (étudiant)	19 ans	Cité Karl Marx	Juin	Septembre
PROJET MACEDOINE DU 28 JUILLET AU 24 AOUT	Denis (étudiant)	23 ans	Maison individuelle à proximité de la Cité de l'Abreuvoir	Juin	Septembre
	Chang (étudiant)	18 ans	Cité P.V. Couturier	Juin	Echec (4 tentatives)
PROJET CASTELLAS DU 18 AU 26 JUILLET	Oscar (lycéen)	18 ans	Cité P.Picasso	Juin	Septembre
	Brice (lycéen)	17 ans	Cité P.V. Couturier	Juin	Octobre
	Charles (étudiant)	20 ans	Cité P.V. Couturier	Juin	Octobre
PROJET EVASION dans la ville rose DU 01 AU 15 AOUT	Bernard (demandeur d'emploi)	19 ans	Cité H. Berlioz	Juillet	Echec
	Darius (Salarié)	20 ans	Cité H. Berlioz	Juillet	Echec

10 jeunes ont été sollicités sur 22 participants à 4 projets
16 entretiens ont été réalisés

Guide d'entretien n° 1

1- Influence du microcosme social de la cité

- Comment votre groupe s'est-il constitué ?
- Comment l'appelez-vous ?
- Quels sont les liens entre ses membres ?

2- La cité territoire de vie

- Depuis combien de temps habitez-vous la cité, la ville ?
- Les écoles, les activités pratiquées ?

3- les relations entre les individus au sein du groupe

- Comment ce projet est-il né ?
- La constitution du groupe ?
- Comment vous êtes-vous organisés pour monter ce projet ?
- Qui faisait Quoi ?
- Comment décririez-vous le lieu de vos vacances ?

Après l'écoute des enregistrements de la première séance, je me suis rendu compte que les questions « Votre groupe a t'il un nom ? Comment l'appelez-vous ? » N'étaient pas pertinentes. Elles ont tout au plus suscité une remarque ironique : « Comme des chanteurs ? ». J'ai supprimé ces questions et encouragé les jeunes à raconter comment leur groupe s'était formé. Compte tenu des difficultés rencontrées lors de la séance précédente, j'ai réalisé les entretiens dans la salle du conseil municipal isolée des bruits extérieurs et ce après le passage des groupes devant la commission.

Le travail de recherche a ensuite laissé la place aux vacances estivales pour les jeunes comme pour l'apprenti chercheur. J'ai recommencé à contacter les jeunes mi-septembre exclusivement par téléphone, comme nous en avions convenu. Pour un groupe, le séjour vacances s'était achevé fin juillet, pour un second à la mi-août et enfin les deux derniers fin août. La reprise de contact a été difficile, d'une part, parce que les jeunes m'avaient communiqué des numéros de téléphones mobiles dont certains n'étaient plus en service (tous les participants du projet « évasion dans la ville rose ») mais aussi parce que les jeunes se montraient peu disposés à remplir leur engagement. Ils n'étaient pas disponibles ou répondaient : « Les vacances sont déjà loin…Nous vivons dans le présent…Nous sommes passés à autre chose… ».

Guide d'entretien n° 2

< Bonjour, tu es parti cet été en groupe à ..... Comment cela s'est -il passé ?
< Votre groupe a-t-il été bien accueillis sur le lieu de vacances ?
< Es-tu satisfait des conditions d'hébergement ?
< Comment vous êtes-vous organisés pour la vie quotidienne ?
< Peux-tu me raconter le déroulement d'une journée ?
< Avais-tu un rôle particulier ? Prenais-tu en charge des tâches particulières au cours du séjour ou pour le groupe ?
< Les avais-tu choisies ?
< Avez-vous rencontré des difficultés pendant le séjour, lesquelles ?
< Comment ont-elles été résolues ?
< Etais-tu personnellement d'accord avec cette solution ? Est-ce que selon toi on aurait pu faire autrement ?
< Etais-tu toujours d'accord avec les autres ? (Oui / Non) Pourquoi ?
< Quel est ton meilleur souvenir de ces vacances ?
< Si c'était à refaire repartiras-tu dans les mêmes conditions ?
< Avec les même personnes ?
< Comment s'est passé le retour dans la cité ?
< Avez-vous le projet de repartir ensemble l'année prochaine ? (Oui / Non) Pourquoi ?
< Depuis le séjour vous êtes-vous revus avec les camarades du séjour ?
< Quels sont tes projets aujourd'hui ?

Malgré de nombreuses relances, en raison de rendez-vous acceptés et annulés au dernier moment, de jeunes absents sans prévenir ; je n'ai réalisé que cinq entretiens après le séjour vacances. Cependant, je crois m'être montré plus à l'écoute, disponible, et je pense que les jeunes ont éprouvé un réel plaisir à se remémorer leurs vacances. Cela se ressent sur la durée des entretiens même si les jeunes se montrent assez expéditifs dans leurs réponses. Une nouvelle fois, je reconnais que la conduite d'entretien compréhensif requiert une technique et une pratique que je suis loin de maîtriser.

Chapitre 4 : l 'analyse des entretiens[44]

4.1.1 Les entretiens réalisés avant le départ en vacances, la fonction intégrative

4.11 Composante 1, influence du microcosme social de la cité

Indicateur 1.1 : Nombre de jeunes de la même cité au sein du projet de vacances : ***Une longue connaissance***

La « cité » est le point d'ancrage de la composition des groupes rencontrés. Le nombre de jeunes de la même cité participant au projet de vacances varie cependant selon les groupes :

Projet Palma : 3 jeunes sur 8,

Projet Macédoine : 2 jeunes sur 3,

Projet Castellas : 2 jeunes sur 4,

Projet Evasion dans la ville rose : 6 jeunes sur 7,

Le groupe est constitué à partir du réseau de relations primaires « *ce qui se passe, c'est que l'on habite tous la même cité, on se connaît tous depuis l'enfance…* » (Bernard / Evasion, an. p.68). Ce groupe ne représente toutefois qu'une petite partie de l'ensemble du « nous » dans lequel les jeunes se reconnaissent. La cité s'affirme comme la première référence, dans l'espace social des jeunes rencontrés, vient ensuite le quartier, puis la ville. Les jeunes identifient avec précision le lieu de résidence des autres membres du groupe. Ils élaborent spontanément une classification de la cité au quartier et de Bobigny à l'extérieur. La référence au quartier est celle sur laquelle les jeunes semblent parfois hésiter. Pour un animateur socioculturel, impliqué depuis de nombreuses années dans cette ville, cela n'est pas une surprise.

[44] Les extraits d'entretiens sont référencés en annexe soit : (an) puis le nom du projet, celui du jeune et la page.

En effet, selon que l'on habite le centre ville ou l'un des deux quartiers situés à l'extrémité, la perception de la limite entre cité et quartier diffère.

L'opposition ou rivalité entre le centre et la périphérie, qui se devinent ici, ne sont pas une particularité locale. Ce phénomène s'observe dans d'autres villes comme à l'échelle mondiale dans le domaine économique. La concentration des institutions, le flux des personnes et des marchandises facilitent l'accès des biens et des services aux habitants du centre. Dans la population de Bobigny, en réaction au ressenti d'une stigmatisation, les jeunes des quartiers excentrés se plaisent à assimiler et à désigner les jeunes résidents dans les différentes cités du centre ville comme des habitants «ordinaires » du centre. L'appartenance territoriale et la renommée de la cité étant devenues des éléments d'identification des adolescents, chaque ensemble résidentiel s'est trouvé en compétition avec les autres pour affirmer son existence et faire reconnaître ses spécificités.

Les adolescents se sont investis pour populariser le nom de leur cité. Ils construisent, parfois autour de certains évènements de véritables légendes. Ils revendiquent aujourd'hui leur appartenance à leur bloc de bâtiment et en assument l'image. Il subsiste cependant une difficulté pour les habitants du centre ville à se reconnaître d'un quartier dans la mesure où ils sont concernés par de multiples découpages : carte scolaire, bureau de vote, réunion de démocratie locale…A cela, viennent s'ajouter des délimitations et obstacles : la ligne du tramway, l'autoroute A86, le centre commercial, la gare routière. Ces ruptures dans l'espace physique viennent renforcer chez les jeunes la référence à la cité comme « porte identité » Le quartier, lui, est aujourd'hui déterminé par les jeunes comme une appréciation fluctuante de la zone d'influence de leur cité. La cité supplante le quartier, sur lequel semblait se focaliser l'attention de la politique de la ville : Quartiers défavorisés, sensibles. Cependant, avec l'apparition d'un nouveau concept : « la résidentialisation des H.L.M »[45], à la fin des années 90, l'action publique tente de réduire l'attraction de la cité. Dans l'intention, d'aider les locataires à se réapproprier leur habitat, on redécoupe l'espace autour des immeubles pour délimiter l'espace privé et

[45] DESFONTAINES M, *Un nouveau concept, la résidensialisation des H.L.M.*, « *la gazette* », 2004, n°13 / 1735, pp. 40-43.

l'espace public. L'objectif semble bien, d'empêcher les plus forts de s'emparer de l'espace, c'est à dire les adolescents et les jeunes adultes de la cité.

La conscience d'appartenance territoriale s'accompagne chez les jeunes d'un attachement à la communauté élargie des « jeunes de la cité » La composition définitive du groupe s'est semble- t'elle opérée par défaut en laissant tous ceux qui avaient d'autres projets et en particulier celui de travailler pendant l'été, libre de ne pas participer. La singularité et la force des liens entre les jeunes sont exprimés ainsi : « *On a tous évolués en même temps* » nous dit Fabien (Palma, an.p.3) Nous sommes « *des amis, des connaissances, des potes de Bobigny* » exprime Mourad (Palma,an.p.13). Oscar révèle : « *Nous sommes des amis de longues dates* » (Castellas, an.p.38), et Brice énonce : « *au départ on se connaît depuis longtemps et on a confiance en chacun de nous-mêmes* » (Castellas, an.p.48).

Un « nous » de semblables qui s'assemblent, telle serait la première définition des groupes qui se sont constitués dans la perspective de vivre leur projet de vacances. Elle ne vient pas effacer, dans les propos des jeunes, le « nous » des jeunes de la cité mis en sommeil au cours de la période estivale. C'est une parenthèse un « nous » actif et provisoire de circonstances. Une longue connaissance, le besoin d'être ensemble, de partager des expériences, l'opportunité de bénéficier « *d'une petite prime avec la mairie, c'est toujours ça de pris…* » (Evasion / Bernard, an.p.68) conduisent des jeunes à s'investir dans un projet de vacances. Ils ne renoncent pas pour autant à être des jeunes de la cité, ils ne sortent pas de ce « nous » d'autant que cette expérience fera à son tour l'objet d'une mise en commun au sein du microcosme social.

Indicateur 1.2 : L'influence de la cité sur le choix collectif de destination, ***La transmission d'expériences***

Le choix par les jeunes de la destination de vacances ne doit rien au hasard. Il ne résulte ni directement de l'impact de la publicité, ni des offres promotionnelles des agences de voyages. C'est le « bouche à oreille » dans la cité qui construit la réputation de certains sites touristiques, qui donne envie de se retrouver ailleurs. Les jeunes de la cité vivent au

sein d'une communauté de paroles. Ils se racontent, se mettent en scène, souvent avec humour. Pour se distinguer, puis retrouver leur place dans ce « nous » des jeunes de la cité, ils mettent en récit les tranches de vie vécues à l'extérieur.

Ainsi, dans le choix de la destination de vacances, il y a des « passeurs ». Leur rôle consiste à transmettre leur expérience, à donner envie aux autres de la reproduire. La confiance entre les jeunes de la cité renforce l'authenticité de ces expériences. Les jeunes sont convaincus d'être des semblables, influencés par l'opinion du groupe de pairs qu'ils ne pensent pas rencontrer la déception dans cette reproduction. Le projet Palma donne une bonne illustration de cette transmission Fabien : « *Mourad, comme il est parti l'année dernière à Palma, c'est lui qui nous a informé parce qu'il nous a dit que Palma c'est intéressant les sorties tout ça, c'était cool franchement il n'y avait rien à dire. C'est lui qui a apporté l'idée* » (Palma, an.p.4) Le récit de Mourad diffère du point de vue de l'intention puisque celui-ci, modestement exprime : « *Tout d'abord, j'ai été l'année dernière, ça m'a plu, j'en ai parlé à des amis et même je leur ai donné un bon aperçu de Palma et ils m'ont dit si je ne voulais pas y retourner. J'ai accepté parce que ça m'a déjà plu justement l'année dernière, moi c'est une autre personne qui m'en avait parlé…* » (Palma, an.p.14). Dans le cadre du projet Palma, Mourad le passeur réduit son mérite personnel en faisant référence à la transmission reçue l'année précédente par un autre membre du « nous ». Aussi, en choisissant librement de s'associer pour se rendre à Palma cet été Fabien, Mourad, William et les autres suivent-ils un chemin déjà tracé par ceux de la cité, par des membres de ce « nous » dans lequel ils se reconnaissent et sur lequel ils s'appuient pour s'aventurer au dehors.

Le projet Macédoine offre pour sa part un autre modèle de transmission où l'on retrouve à la fois le passeur : Denis, et une variation de l'expression du « nous ». Denis est originaire de Macédoine, il doit y retourner chaque été pour entretenir des relations familiales et être au côté de sa mère, la présence du père n'est pas évoquée. Denis, ne souhaite pas se couper totalement du milieu dans lequel il vit toute l'année et propose à ses copains de l'accompagner. Il apporte l'expérience du projet pour bénéficier de l'aide de la mairie ce qui est un argument pour convaincre ses compagnons. Denis veut faire profiter ses copains, il réside en zone pavillonnaire mais recrute dans la cité et fonctionne suivant le même mode. Denis se situe dans ce « nous », par rapport à celui-ci.

Il est aussi un passeur entre le « nous » des jeunes vivant en France et celui de la population de Macédoine, il est dans une double appartenance.

Brice et Oscar deux des jeunes participants au projet Castellas ne sont ni l'un ni l'autre des passeurs. Ils témoignent cependant de plusieurs éléments déterminants dans la décision de départ et le mécanisme du choix de la destination. Le premier c'est la frustration accumulée. Ecoutons Oscar : « *Bah ! En réalité ça fait deux ans que l'on est pas parti en vacances on s'est dit que se serait bien que l'on puisse justement visiter un petit peu la France, que l'on ne connaît pas vraiment réellement* » (Castellas, an.p.39) Brice complète : « *Au départ on se connaît depuis longtemps donc on a confiance en chacun de nous-mêmes. Bon ensuite comme cela fait beaucoup d'années que l'on est pas parti en vacances on a décidé tous ensemble de faire un petit projet entre copains* » (Castellas, an.p.48).

Le deuxième élément, c'est le choix d'une formule économique de camping dans le sud de la France et les difficultés rencontrées par les jeunes pour se faire accepter. Le rapport du Conseil Economique et Social[46] sur: l'accès aux vacances des jeunes adultes de 18 à 25 ans, atteste que les raisons financières sont évoquées par un jeune sur deux comme cause de non départ et que seulement 59,8% de cette classe d'âge partent régulièrement en vacances. Il aborde également la situation d'exclusion ou ressentie comme telle par les jeunes, dont ils ne peuvent se sortir ou pensent ne pas pouvoir sortir. Dans ce cas, quitter son quartier leur semble insurmontable. Brice : « *On a fait quelques recherches sur Internet sur les adresses et tout, ensuite on est allé au S.M.J. pour approfondir ces recherches on a téléphoné à plein, plein de campings et c'est un des seuls qui nous a ouvert ses portes* » (Castellas, an.p.49).

Enfin, le troisième élément nous est livré par Charles : « *Bah ! C'est par rapport à l'année dernière on a eu notre permis de conduire et on a dit venez on va à Nice parce que l'on est jamais parti là-bas* » (Castellas, an.p.58). L'obtention du permis de conduire vient ici stimuler le désir de sortir du quartier. Le choix de la destination, tout en s'opérant dans la

[46] Conseil Economique et Social, *l'accès aux vacances des jeunes adultes de 18 à 25 ans*, Paris, les éditions des Journaux Officiels, 2001.

cité, devient dans ce cas subsidiaire l'essentiel étant de mettre à profit cette nouvelle possibilité de mobilité. La transmission s'opère ici sur l'expérience du projet soutenu par la mairie dont Charles nous dit : « *Bah ! On s'était déjà renseignés parce qu'une personne avait déjà fait le projet pour lui et ses copains. Il nous avait déjà expliqué des trucs…* » (Castellas, an.p.58).

Le projet Evasion dans la ville rose vient renforcer l'influence de la cité à la fois dans la constitution du groupe (6 jeunes sur 7 résident dans le même ensemble de bâtiments) et sur le choix de la destination. Bernard « *Ce qui se passe c'est que l'on habite tous la même cité, on se connaît tous depuis l'enfance et il y a un groupe qui était déjà parti comme il l'a déjà expliqué à la commission, à Toulouse* » (Evasion, an.p.68). La transmission prend ici valeur de parcours initiatique pour les jeunes de la cité Hector Berlioz qui se rendent à Toulouse sur les traces d'autres jeunes de la cité. Ils sont précédés d'une reconnaissance ; puisque la cité de Bobigny accueille aussi à d'autres moments de l'année des jeunes venant de Toulouse. Une investigation plus poussée aurait probablement permis de retrouver le passeur celui qui donne accès à la location de l'appartement, de mettre à jour des liens familiaux ou autres, de comprendre comment le groupe de jeunes doit exprimer son intention pour être désigné par la cité et perpétuer la tradition.

La thématique de l'influence du microcosme social de la cité définit comme une micro société à la marge de la société partageant des valeurs, des codes et des conduites spécifiques, vient d'être abordée sous l'angle de la constitution des groupes et du choix de la destination de vacances. Dans la partie qui suit, la question de l'attachement territorial sera examinée à partir de l'ancienneté ou de la mobilité résidentielle ainsi que sur le rôle de l'école dans la socialisation.

4.12 Composante 2, la cité territoire de vie

Indicateur 2.1 : Ancienneté ou mobilité résidentielle, ***Attachements***

D'après, *Le petit Robert* l'attachement renvoie au « sentiment qui unit une personne aux personnes et ou aux choses qu'elle affectionne » Les jeunes rencontrés ont en commun un attachement à leur territoire de vie. Il m'apparaît que celui-ci s'exprime complémentairement dans trois directions. La première correspond à ce que je nommerais le : nous-d'ici.

Mobilité résidentielle des jeunes

Prénom	Ancienneté sur la Ville	Mobilité externe	Changement de quartier sur la ville
Fabien	depuis 1984 (soit depuis sa naissance)	non	non
Maurad	depuis la maternelle	?	non
William	?	?	?
Denis	?	originaire de la Macédonie	?
Chang	depuis longtemps	?	?
Oscar	quasiment toujours habité à Bobigny	vécu quelques mois sur Paris	j'ai fait plusieurs quartiers
Brice	toujours vécu	non	non
Charles	toujours vécu	non	non
Bernard	je suis né ici	non	non
Darius	j'habite toujours à Bobigny	non	non

Au cours des entretiens réalisés, des jeunes ont évalué en termes de durée de vie leur présence dans la cité, la ville. Certains ont annoncé spontanément la date d'arrivée dans la cité et celle de leurs compagnons de voyage : « *une personne est venue en 1996 moi en 1984* » (Palma / Fabien, an. p.3). J'ai été surpris d'entendre ce jeune adulte se repérer si précisément dans le temps et se souvenir de son arrivée dans la cité. Cette réponse s'apparente à celle d'un travailleur investi depuis de nombreuses années dans une entreprise, et qui se souvient, comme événement marquant sa vie, du jour de son embauche dans l'usine, comme de celle de ses camarades. Poursuivons le parallèle

avec le monde du travail : les étapes de la vie professionnelle : l'apprentissage, l'adaptation aux changements, les événements vécus et partagés. Au fil des années, les jeunes de la cité ont assisté à la succession de couples de gardiens, aux opérations de réhabilitation, à la mise en place puis au retrait de la police de proximité, certains ont participé à l'inévitable demande de locaux dans la cité auprès du bailleur, au temps de l'adolescence… Les jeunes de la cité sont de véritables experts de leur cité, leur nous-d'ici constitue un capital d'expériences sociales, dont ils gardent la mémoire. Les jeunes de la cité se reconnaissent dans un nous-d'ici, s'identifient à leur territoire de vie et intègrent dans la représentation qu'ils se font de leur présent comme de leur avenir, un destin social.

Le chômage massif des jeunes de banlieue persiste depuis une vingtaine d'années, la pauvreté s'est enkystée dans ce que l'on a appelé les territoires déshérités de la République[47]. Ce phénomène a amené les cités à se refermer sur elles-mêmes. Les révoltes des cités, dont la cause profonde serait l'exclusion du monde du travail, suscitent généralement réprobation et peurs. Les jeunes tenus à l'écart des lieux traditionnels de production des biens et des richesses sont devenus une nouvelle classe dangereuse. A la différence de certaines luttes spectaculaires des salariés de « Lip »[48],« Levi's »[49] ou de « Lu »[50] qui refusent de subir les effets de la mondialisation, les révoltes des jeunes n'ont pas bonne presse.

La persistance de l'attachement s'accompagne de ressentis différents selon les personnes. En réponse aux questions : « Vous habitez Bobigny ? Vous y avez toujours vécu ? ». Bernard (Evasion) Affirme avec fierté « *Toujours, je suis né ici moi !* ». Pour Bernard être né ici est une marque de distinction, un gage d'authenticité, une légitimité supplémentaire à se penser et à vivre comme un membre de ce « nous ». A l'inverse, pour Darius il y a comme du regret, de la fatalité à être assigné là : « *j'ai dix neuf ans, je vais avoir vingt ans et j'habite toujours à Bobigny* » (Evasion, an.p.72). Pour sa part, Oscar se distingue en se rappelant qu'il a habité quelques mois la capitale, il ne va pas

[47] BEAUD S, PIALOUX M., *Violences urbaines, violence sociale*, Fayard, 2003, p.405.
[48] En 1976, pour faire face aux problèmes sociaux, les salariés de la fabrique de montres prennent possession des stocks de l'usine et organisent la « vente sauvage ».
[49] En 1999, suite à la décision de délocaliser en Turquie la fabrique des jeans, 541 personnes sont concernées par la perte de leur emploi, 25 ouvrières participent à un atelier d'écriture et 5 d'entre elles montent sur la scène du théâtre pour jouer *501 Blues*, l'histoire d'un géant qui écrase les faibles.
[50] En 2002, après la décision du groupe Danone de fermer l'unité de production de Ris-Orangis, les ouvriers s'identifient à la marque et conduisent sous l'appellation les p'tits LU des actions pour conserver leur emploi.

jusqu'à se prévaloir du titre de parisien mais en indiquant avoir « fait » plusieurs quartiers, il esquisse une posture de médiateur entre les jeunes des différents quartiers « *J'ai vécu quelques mois à Paris, depuis j'habite ici. J'ai fait plusieurs quartiers mais j'ai quasiment toujours habité Bobigny* » (Castellas, an.p.38).

Indicateur 2.2 : Fréquentation des écoles du quartier, ***un parcours indifférencié***

La fréquentation des écoles du quartier participe à la longue connaissance entre les jeunes. La deuxième direction de l'attachement, par emprunt à la formule de Brice (Castellas, an.p.48) je l'intitule le « nous-mêmes » Le « nous-mêmes » renvoi au sentiment d'être semblable, d'avoir la même trajectoire. Ceci questionne sur l'image que les institutions ont renvoyée aux jeunes de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils sont devenus. A propos d'un de ces compagnons de voyage Mourad âgé aujourd'hui de 21 ans formule « *Celui-là je le connais depuis la maternelle* » (Palma, an.p.14). Participant également au projet Palma, Fabien complète « *on a tous évolués en même temps au niveau scolaire malgré qu'il y ait eu des redoublements* » (an.p.3).

Le lien entre la composition du groupe et la fréquentation scolaire est établie ainsi par Darius du projet Evasion : « *En fait, on s'est rencontrés depuis longtemps, on était tous dans la même école, donc, comme Djamel le responsable du groupe : j'ai toujours été dans la même classe depuis la maternelle, on a toujours été ensemble. Il y a quelques personnes que j'ai rencontrées au fur et à mesure, on s'est retrouvé au même collège puis il y en a un qui est plus vieux que j'ai rencontré aussi au collège, On s'est connu en fait à l'école.* » (an.p.73)

Aux paroles des jeunes, j'associe la connaissance que j'ai de cette ville où les équipements de proximité ont été construits aux pieds des tours en centre ville. Les écoles maternelles et primaires sont tellement dans la proximité spatiale des lieux d'habitation qu'elles ne favorisent aucun brassage social. En dehors du « turn-over » des enseignants, pouvant prétendre au bout de quelques années à une meilleure affectation, les jeunes de la cité n'ont pas fait d'autres rencontres que celles des enfants des nouvelles familles devant se faire adopter par la cité, se soumettre à ses codes et à ses

règles. Ainsi, la remarque de Mourad prend elle tout son sens : « *Des amis que j'ai connus à l'école et on s'est créé des relations tout ça et maintenant on est devenu des amis de l'extérieur* » (Palma, an.p.13). Les jeunes qui ont évoqué l'école au cours des entretiens font état d'un parcours banal et déterminé, ne conduisant pas à une trajectoire personnelle puisque si certains ont redoublé comme le dit Fabien : « *On s'est tous retrouvé au collège et au lycée, nous sommes tous des lycéens à part deux qui sont en BTS* » (Palma, an.p.3). La prise de conscience de cette trajectoire commune tend à renforcer ce que j'ai intitulé : le nous-mêmes.

Dans leur attachement à leur territoire de vie, une troisième dimension se dégage des propos des jeunes, elle concerne ce que j'appelle le *nous-autres*. Il s'agit de cette propension à se concevoir comme un ensemble distinct, séparé des autres, de l'ensemble de la société, et qui doit se protéger. Comment interpréter la remarque de Fabien qui désigne son lieu de vacances par cette expression : « *le lieu où l'on va trouver refuge* » (Palma, an.p.3) ? Mon hypothèse est que la vie quotidienne dans la cité provoque une fatigue d'être soi et que le maintien et l'actualisation de la sociabilité au sein du microcosme requièrent une disponibilité, une attention aux autres plus importante que dans d'autres modes de vie. Ainsi, Brice exprime à propos de son prochain séjour « *ça va me décontracter de la banlieue* » (Castellas, an.p.49). Faut-il entendre que la vie quotidienne dans la cité peut s'avérer éprouvante ou seulement que Brice comme tout un chacun a besoin d'être en vacances ? Le groupe de jeunes qui s'apprête à partir à Toulouse a intitulé son projet : « *Evasion* » pourtant, ils ne s'évadent que très partiellement de la cité dans la mesure où avant même leur arrivée leur origine sera connue.

Dans le choix de leur destination de vacances, les jeunes du *nous-autres* tentent malgré tout d'échapper à l'attraction de la cité et à son mode de vie. « *Comme c'est un endroit où on ne trouve pas souvent des personnes qu'on connaît c'est mieux d'aller dans des endroits comme ça* » nous dit Fabien (Palma, an.p.4) et Chang d'ajouter « *Pourquoi pas partir et tenter l'expérience au lieu de rester dans les banlieues, à Bobigny surtout, à galérer dans les cités, à rien faire de sa vie* » (Macédoine, an.p.35) Les jeunes se savent aussi marqués collectivement par l'image de la banlieue, de la cité. Cependant pour Brice ce n'est pas irrémédiable : « *La banlieue parisienne, ils sont mal vus là-bas, on va essayer d'améliorer cette vue à leurs yeux et j'espère que ça va marcher* » (Castellas, an.p. 50).

Cette question de l'image de la banlieue ou des cités, fait l'objet d'une surenchère de la part des jeunes dans la revendication du sentiment d'appartenance, qui a été évoquée plus haut. Les institutions, les médias et les élus ont aussi leur part de responsabilité dans ce phénomène. Dans la ville de Bobigny, le service communication et le Maire ont repris l'expression « neuf trois » employée par les jeunes. L'utilisation de ce langage consiste à retourner le stigmate en particulier vers l'Etat qui n 'assumerait pas l'ensemble de ses responsabilités à l'égard de ce territoire et à rechercher la sympathie des jeunes en se réappropriant une de leur expression. Cette démarche désappointe les éducateurs qui demandent aux jeunes de renoncer au langage de la cité pour s'ouvrir à d'autres espaces de relation. Elle fait sourire les jeunes qui ne sont pas dupes de cette récupération et s'empressent de l'abandonner pour en inventer une nouvelle. Ainsi, en quelques semaines, les jeunes de Bobigny ont-ils remplacé « neuf trois » par « neuf cube » pour maintenir cette complicité de langage caractéristique du nous-autres.

Indicateur 2.3 : Pratiques sportives et de loisirs, lieux de rencontre, ***Frères de foot***

Le Football tient une place essentielle dans la socialisation des jeunes. C'est l'activité la plus fréquemment mentionnée et pratiquée. Plus qu'un centre d'intérêt elle participe de la construction et de la régulation des relations entre les jeunes dans l'enclave de la cité. « *Au début, on ne se connaissait pas, tu vois, on était jeune, on ne se connaissait pas et puis on s'est habitué à eux, mais en faisant du foot ensemble on s'est rencontré, on s'est connu, on a joué donc* » (Macédoine / Chang, an.p.34) La pratique ludique du foot dans la cité fonde et actualise le « vivre ensemble » des jeunes. Dans la cité, à chaque classe d'âge son mode de pratique, les enfants jouent spontanément à peu près n'importe où jusqu'à ce que l'on les déloge, les adolescents s'approprient l'espace le plus adapté et les jeunes adultes viennent y imposer leur présence, avec ou sans partage, selon leur bon vouloir : « *On joue régulièrement au foot tous ensemble, dans la cité, ou alors on peut aller sur Paris* » (Castellas / Oscar, an.p 38).

Au travers du football les jeunes de la cité ont une certaine vision du monde, de la vie. Ambivalence du sport le plus médiatique et marchandisé de la planète qui a le pouvoir de vider en quelques minutes la cité de tous ses habitants pour les sceller devant leur poste

de télévision, et de faire descendre des milliers de personnes dans la rue en déclenchant une liesse populaire. La planète football est le miroir de la compétition mondiale généralisée et incontournable, on y retrouve tous les ingrédients : La propagande et l'intoxication informationnelle, la stratégie, la langue de bois et les discours pontifiants des petits soldats ou des héros toujours fiers d'arborer leurs « maillots », les trophées clinquants, l'apologie du « c'est le résultat qui compte ».

« *Au niveau du foot, c'est comme ça qu'on s'est connu et puis on a fait de belles affinités, comme ça, c'est comme ça qu'on s'est connu quoi* » (Palma / Fabien, an.p.4) Au contraire, le foot entre les jeunes dans la cité est un jeu, un amusement où la coopération supplante l'opposition et où l'adversaire n'est pas l'ennemi. La recherche du beau geste, la maîtrise du ballon, la gratuité de l'effort physique sont au cœur de cette pratique masculine dans laquelle subsiste un parfum d'enfance. En réponse à toutes les tensions du quotidien, le foot entre jeunes de la cité est défoulement, apaisement, harmonie. C'est un autre de ces « nous »**,** que je découvre dans les entretiens que m'ont accordés les jeunes ; et dont je perçois aussi les enjeux et les limites.

La planète football est présente dans toutes les têtes avec ses spécimens d'ascension et de réussite sociale spectaculaire. Les jeunes rêvent d'échapper aux difficultés d'insertion sociale et professionnelle, aux discriminations qui les attendent à la sortie du parcours scolaire. Ils se représentent le foot comme un domaine où celui qui a le don et la volonté conserve toutes ses chances. L'intérêt marqué pour les équipes professionnelles se porte en particulier sur les jeunes joueurs dont la presse révèle, pour maintenir l'illusion, qu'ils sont issus des quartiers populaires. Les jeunes de la cité ne sont pas crédules, mais ils les regardent, les écoutent et s'identifient un moment à ces semblables. Ils décodent et rient ensemble lorsque dans les commentaires d'après match un de ces jeunes joueurs issus des quartiers laisse transparaître sa vrai nature et voulant parler un langage policé, éloigné de celui de la cité déclare : « Moi, je n'ai jamais joué au P.S.G., je tiens à le signaliser »[51].

[51] Interview de Patrice Evra, joueur de l'A.S. Monaco après la victoire de son club sur le club anglais de Chelsea, le 20 avril 2004.

Dans la cité à dix sept ou vingt cinq ans selon que l'on prend au sérieux le jeu où que l'on pratique le football en dilettante sa fonction est distincte. A dix sept ans le jeune qui fait preuve de maîtrise et de talent, porté par toute la cité, peut encore rêver de devenir un joueur professionnel. A vingt cinq ans tout est déjà fini, mais il reste la possibilité de vivre par procuration la réussite d'un semblable. Dans chaque cité, un virtuose, un champion est capable de porter au sommet son art et de réhabiliter la *Téci* (cité) par ses exploits. Pour Fabien, âgé de dix neuf ans, le rêve est passé. Il reconnaît avoir pris ses distances avec la passion du football : « *Moi, je ne fais plus de foot, maintenant je me suis reconverti au Hand, il y en a qui se sont arrêtés, d'autres se sont consacrés aux études* » (Palma, an.p.6).

Dans le cadre des opérations Ville Vie Vacances, le football entre les jeunes de la cité a été investi depuis une vingtaine d'années par les institutions. L'organisation de tournois de foot inter-villes ou de tournois des cités a multiplié, sous couvert de restaurer des vertus substantielles du sport, les occasions de confrontation footbalistique. Ces animations encouragent la constitution d'une équipe de cité stable, autour de son joueur fétiche capable comme Zidane de faire la différence à n'importe quel moment. L'équipe est alors investie du devoir de représenter la cité, de défendre sa réputation, de faire parler la loi du terrain et l'on ne joue « que pour la gagne ». La victoire a une valeur symbolique, elle permet de rompre la spirale de l'échec, de la mauvaise réputation. De retour dans la cité les jeunes pourront alors se consoler en affirmant : « Nous, sur le terrain, on ne perd jamais ». Ainsi vont les frères de football dans la complicité et la rivalité d'une passion commune aux multiples retentissements. En comparaison avec la passion du football, les autres activités pratiquées par les jeunes de la cité paraissent subsidiaires: « *On joue régulièrement au foot tous ensemble ou alors on peut aller sur Paris* » (Castellas / Oscar, an.p.38). Ces pratiques collectives, à l'extérieur de la cité contribuent-elles à desserrer l'emprise du microcosme social de la cité ou n'en sont-elles que le prolongement ?

4.13 Composante 3, les relations au sein du groupe

Indicateur 3.1 : La préparation du projet de vacances, ***Motivés***

Les réponses des jeunes aux questions portant sur la préparation du projet de vacances sont sans équivoque. Les jeunes se sont organisés « entres eux » plutôt facilement, ils n'ont *aucune appréhension à déclarer*. Et pourtant, dans un premier temps, il m'a semblé que mes questions suscitaient gêne et retenue. Les jeunes ne sont-ils pas tentés de renvoyer ce que l'institution attend d'eux ? Lorsque j'avais en charge l'organisation et le suivi du dispositif d'aide aux projets vacances 17 / 25 ans, n'avais-je pas en tête un modèle à partir duquel je jugeais du bon fonctionnement du groupe ?

Le « programme institutionnel » pour reprendre l'expression de François Dubet[52] ne consistait-il pas à inciter les groupes de jeunes à se conformer à un modèle de fonctionnement « démocratique » ? Le bon groupe étant celui présent au complet au S.M.J. pour se renseigner, prendre le dossier, effectuer une réservation téléphonique, venir chercher les chèques vacances en faisant preuve de gratitude à l'égard des animateurs. Le bon groupe étant aussi celui où chaque membre prend part aux discussions, gage d'une pratique de concertation, celui enfin dont le langage permet de ne pas être catalogué immédiatement comme « jeunes à problèmes »

Bien sûr, les propos des jeunes interrogés ne constituent qu'un aspect de la réalité. Il serait présomptueux de croire qu'ils s'expriment en toute sincérité. Néanmoins, les jeunes soutiennent une solide confiance les uns envers les autres et mettent leurs compétences personnelles au service du projet. « *On a tout fait de notre côté, les papiers tout ça et puis après on s'est téléphoné, on s'est donné rendez-vous pour aller à l'agence. Le S.M.J., comme il y en a qui travaillent, ils étaient en stage, on est parti par groupe de deux ou trois* » (Palma / Fabien, an.p.5) « *Une personne du groupe prenait en charge tous les documents qu'il fallait. Elle allait voir les personnes et prenait les documents les photocopies* » (Palma / Mourad, an.p.15).

[52] DUBET F., *Le déclin de l'institution,* Seuil, Paris, 2002, p.13.

L'implication dans le projet est d'abord une implication dans le groupe : « *Déjà, il a fallu que les horaires de disponibilité puissent coïncider puisque chacun voulait travailler pendant l'été pour gagner de l'argent et donc il fallait déjà que les horaires, les dates coïncident* » (Castellas / Oscar, an.p.39).

Cependant, alors que certains sont actifs d'autres comme Darius se laissent porter « *Moi, je ne me suis pas occupé de ça. C'est Djamel justement qui s'est occupé de tout cela. Ils nous a proposé donc il nous a dit de le laisser faire, il savait déjà. Moi en fait, je n'ai jamais fais de projet donc lui vu qu'il connaissait, il m'a dit : tu me passes tes papiers, on va aller à une commission, on va discuter et tout ça, j'ai dit OK il y a pas de problème »* (Evasion, an.p.73). Dans d'autres cas les responsabilités sont réparties et assumées au nom du groupe, suivant les problèmes à résoudre et les compétences respectives de chacun. La préparation du séjour constitue avant tout, pour les jeunes une série de contraintes autour des démarches à effectuer, des dossiers à remplir, des incertitudes quant à l'hébergement. Ils conviennent de ces nécessités mais en réalité ils sont déjà dans le plaisir escompté de leur rêve.

Indicateur 3.2 : La similitude d'attentes et de goûts des jeunes, ***Un petit coin de paradis***

La densité relationnelle entre les jeunes, l'habitude de fonctionner ensemble sont importantes : « *c'est au-dessus de tout ! Tout et n'importe quoi, parler, aller, sortir quelque part ou quoi que ce soit* » (Evasion / Bernard, an.p.68). Les représentations des vacances renforcent cette convivialité exceptionnelle : « *un endroit de rêve, magnifique… la journée avec beaucoup de soleil, 35° à l'ombre, à la plage, du karting, des sorties le soir, les boites bien entendu. J'espère que ce voyage sera mémorable* » (Palma / Fabien, an.p.5). L'ouverture à des rencontres féminines, les rivalités qu'elles pourraient engendrer sont évoquées ironiquement, comme faisant partie d'un jeu, sans affecter la complicité entre « nous ».

Les jeunes s'apprêtent à participer à la grande migration estivale. Ils partagent en cela une aspiration répandue dans l'ensemble de la population, changer de décor, changer d'air. Ils le disent avec leurs mots : « *Déjà, ça va me décontracter de la banlieue* » (Castellas / Brice, an.p.49). Lorsque leur choix de destination (Macédoine) ou de type d'hébergement (le camping) s'éloigne des standards de consommation de leur classe d'âge, ils assument la volonté de se distinguer : « *Tous les jeunes d'aujourd'hui rêvent de partir aux Etats-Unis, Canada, Chine ou Japon. Nous, on a décidé de faire quelque chose d'original partir en Yougoslavie et personne aurait pensé* » (Macédoine / Chang, an.p.35).

Oscar nous donne son sentiment sur le fonctionnement du groupe : « *Bah ! En fait là, on a vraiment choisi, on s'est vraiment réuni entre personnes qui s'appréciaient énormément donc il n'y a aucune hypocrisie ou quoi que se soit entre nous* » (Castellas, an.p.40) Cette remarque fait écho aux constats établis par l'équipe d'animation jeunesse : Le besoin des jeunes de se retrouver entre eux, dans un certain confort relationnel pour s'ouvrir à de nouvelles expériences. L'indépendance est recherchée à travers l'adhésion au groupe qui permet à la fois de sortir du quartier, de vivre quelque chose en dehors du foyer parental mais aussi de se protéger du regard des autres y compris celui de la cité. Le départ en groupe représente la limite de l'autonomie des jeunes, on ne part pas seul mais avec des copains : « *Je le sens bien, j'ai confiance en moi et confiance au niveau du groupe* » nous dit Darius (Evasion, an.p.74). Les jeunes de la cité, lieu de relégation, sont conscients des distances sociales et la difficulté à les franchir.

Leur petit coin de paradis qu'il soit évasion, refuge ou découverte ne renie pas le « nous » de la cité qui a contribué positivement à leur identité, il le prolonge. Ce « nous » est à sa manière une illustration de l'idéal républicain qui s'inscrivait jadis au fronton des édifices publics : mairie, écoles « Liberté, Egalité, Fraternité ».

4.2 Analyse des entretiens réalisés après le séjour, la fonction assertive

4.21 Composant 5, l'égocentrisme

Indicateur 4.1 : Affirmation de son autonomie, ***Chacun pour soi ensemble***

Il est d'usage, pour les praticiens du travail social, de définir la notion d'autonomie par opposition à la dépendance et d'assimiler l'autonomie à l'indépendance. Dans le cadre de notre recherche, Il nous semble plus pertinent de considérer l'autonomie comme une combinaison d'un ensemble de facteurs. Lors de la phase de préparation des entretiens, nous avons eu accès aux coordonnées personnelles des jeunes composant les quatre groupes retenus pour la recherche. Chacun des vingt deux jeunes, âgés entre dix sept et vingt trois ans, a déclaré habiter au domicile familial. Ceci vient confirmer la représentation, répandue dans l'animation socioculturelle, selon laquelle les vacances entre jeunes constituent : la première expérience de décohabitation familiale. La capacité à réaliser un désir (un projet) participe également de cette prise d'autonomie. Enfin, l'autonomie peut également s'envisager comme l'accès à une liberté organisationnelle. Les jeunes sont délivrés du tutorat des adultes, et nous pouvons rechercher les changements dans leur comportement. Les entretiens réalisés après le séjour en vacances donnent donc à entendre comment la vie collective et les choix personnels, le *nous* et le *je*, s'articulent.

Chaque séjour nous offre une version de cette liberté organisationnelle et de sa mise en œuvre. Les jeunes confrontés à la gestion du « vivre ensemble » et de leurs désirs personnels, dans un espace commun de lieux et de temps vont s'exposer à des dissonances. Avant leur départ, les jeunes du groupe Palma ont évoqué entre eux cette question et ils se sont donnés des règles : « *On s'est tous mis d'accord avant de partir : Dès qu'il y en a un qui est levé, il fait sa vie quoi, il laisse les autres dormir ou il fait sa vie et vu qu'on a fait des connaissances tout ça, il pouvait (silence) mais bon ça c'est pas arrivé, on se levait tous à peu près en même temps dès qu'il y en avait un qui se levait il allait toquer à la porte, on était à peu près réveillé donc tout le monde se levait* » (Palma / William / an.p.22).

Pour William, le désir, le projet personnel consistait à faire une « rencontre amoureuse », et à préserver son intimité. Cependant, il le reconnaît, cela n'est pas arrivé. William a t'il des regrets ? Il n'a pas fait la rencontre qu'il espérait, pour quelles raisons ? Caprice du destin ? Echec personnel ? Sera-t-il tenté de modifier son comportement, de rechercher à s'impliquer dans un autre groupe comportant des pairs de l'autre sexe à l'occasion de prochaines vacances ?

Dans les faits, la communauté de vie du groupe de jeunes commençait dès le réveil et : « le premier levé allait toquer à la porte des autres pour les réveiller », nous a déclaré William (Palma, an.p.22). Fabien n'a pas le même ressenti que William, et affirme : « *Personnellement, on était tous soudés* » (Palma, an.p.9). Il complète : «*Toutes les décisions étaient prises en groupe. Il n'y avait personne qui se dégageait du lot. Il n'y en avait pas un qui allait manger là-bas ou un autre qui allait là-bas on y allait tous ensembles* » (an.p.9). Fabien est fier d'exprimer la cohésion du groupe, ses règles, ses pratiques, pour lui c'est la preuve de la solidité du lien qui les rassemble.

Il ajoute encore : « *Il y avait de l'ambiance, il n'y avait pas de groupe, on était huit soudés* » (Palma / Fabien,an.p.11). Son enthousiasme pour ce mode de relation est tel que l'on peut considérer que cela correspond à un idéal : « *On a passé des vacances fabuleuses, à huit franchement il n'y a rien de mieux, huit mecs…* » (Palma / Fabien,p.11). L'importance de la relation entre pairs du même sexe est une caractéristique de la sociabilité adolescente, elle tend à s'atténuer avec l'entrée dans la vie adulte. Pour Fabien, cette expérience constitue en conséquence un repère pour les prochaines vacances collectives avec la possibilité d'établir des comparaisons et de le conduire à émettre d'autres projets. Ces deux participants au séjour en club à Palma de Majorque nous ont livré leurs perceptions. Elles sont contrastées d'une personne à l'autre : Fabien tend à fusionner dans le réseau relationnel stable et sécurisant du groupe de pairs alors que William se projette dans l'intimité d'une relation amoureuse. Nous en retiendrons que l'affirmation de l'autonomie, au-delà de la liberté organisationnelle même au sein d'un groupe fusionnel, reste travaillée par les désirs individuels.

Denis est le seul membre du projet Macédoine à avoir accepté de nous rencontrer après le séjour. Chang, l'un de ses compagnons de voyage a été sollicité à quatre reprises, il avait accepté un rendez-vous pour ce second entretien, mais il ne s'est jamais présenté. Denis est originaire de la République de Macédoine (ex République yougoslave de Macédoine), née en 1991 de l'éclatement de la République fédérale de Yougoslavie. Les habitants de cet état, d'un peu plus de deux millions d'habitants, parlent le macédonien, langue ancienne qui s'écrit depuis le XI ème siècle en lettres cyrilliques. Comme d'autres peuples des Balkans, les Macédoniens sont disséminés dans différents Etats, dont la Grèce et la Bulgarie, qui ne veulent pas voir leurs frontières actuelles remises en cause. Lors de notre première rencontre Denis s'est présenté comme l'organisateur du séjour, il nous a expliqué qu'il a l'habitude de se rendre chaque été dans sa famille en Macédoine. Il a proposé à ses camarades de l'accompagner et d'être hébergés, en précisant : « *j'ai une maison sur place là-bas* » (Macédoine / Denis, an.p. 27).

L'affirmation de son autonomie Denis en a pris l'orientation avant son départ. Il vit dans une double appartenance d'un côté la France avec un mode de vie et son réseau personnel de relations constitué à partir de ses activités dont le football, de l'autre la Macédoine et la famille élargie. La démarche de Denis consiste à remplir ses « obligations » à l'égard de sa famille et à prendre la responsabilité de ses amis au cours de son séjour ce qui peut lui permettre à la fois de se libérer de certaines contraintes familiales. Denis a déjà fait plusieurs fois le voyage en voiture et reconnaît : « *en général quand j'ai des difficultés c'est à la douane mais il n'y a pas eu trop de problème* » (Macédoine / Denis, an.p.31).

Il nous fait part de sa maîtrise de la situation et donne à penser qu'il agit « en connaissance de cause » ce qui atteste de son autonomie. Nonobstant, en raison de l'accueil dans un cadre familial, Denis convient : « *il n'y avait rien de spécial à faire…c'est ma tante qui s'occupait de tout de l'alimentation et du linge…* » (Macédoine / Denis, an.p.30).

C’est pourquoi, de la liberté organisationnelle et de la part d’indépendance laissé à chacun Denis nous dit simplement : « *Comme on était constamment ensemble en général, on avait le même rendement, on dormait en même temps, on se couchait en même temps, on se levait à peu près en même temps on n’avait pas de problème* » (Macédoine / Denis, an.p.31). Le terme de rendement associé à l’évitement des problèmes donne à penser que le mode d’hébergement était source de contraintes sur lesquelles le groupe n’avait pas réellement de prise. Les jeunes, à l’exception de Denis, ont eu à s’adapter, à accepter les dépendances spécifiques de leur séjour, plutôt que l'opportunité d’affirmer leur autonomie.

Le fonctionnement des jeunes du groupe Castellas peut se résumer dans cette formule : « chacun pour soi ensemble ». Ces jeunes ont choisi de partir de Bobigny, à quatre dans une voiture berline (306 Peugeot) pour camper pendant 9 jours, dans le sud de la France. Il s’agit pour chacun d’eux des premières vacances entre jeunes. Charles et Brice, deux des trois interviewés sont frères, Brice est mineur au moment du séjour. Chacun d’eux évoque la vie collective au cours de leur séjour vacances : Pour Oscar « *On se partageait vraiment tout, il n’y avait pas de soucis, au niveau du rangement, un petit peu tout, montage des tentes on a tout fait en commun* » (Castellas / Oscar, an.p.43). Il complète plus loin : « *On a tout fait en collectif, on a préservé une soirée pour la lessive, on la faisait tous…Au niveau de la nourriture on allait tous les jours à Leclerc* » (an.p.43). Oscar met l’accent sur l’investissement de chacun dans la vie collective compte tenu des conditions d’hébergement et de transport, celui-ci était indispensable. Brice et son frère Charles nous livrent une autre version de leur mode de fonctionnement : « *Chacun lavait son linge et rangeait ses affaires…chacun achetait sa nourriture personnelle et tout, après s’il y avait un différent d’argent on se le réglait entre nous et c’est tout* » (Castellas / Brice, an. p.52). Il ajoute : « *On a fait les courses en commun mais chacun payait sa part et s’il y en avait un qui n’avait pas son argent on le lui avançait et tout et on réglait ça après* » (p. 52) Charles confirme « *ça changeait tout le temps en fait.. C’était ou tous ensemble ou on se répartissait les tâches* » (Castellas / Charles, an.p.62).

Oscar, Brice et Charles s'expriment tous les trois dans le registre de la satisfaction en ce qui concerne leur autonomie personnelle au cours du séjour. Ils présentent cependant chacun une version différente du fonctionnement du groupe. Le « *tous et tout ensemble* » d'Oscar ressemble à ce qui a été présenté par Fabien du projet Palma. C'est une figure de style qui séduit les jeunes soucieux de donner la meilleure image de leur groupe de pairs. Elle mérite d'être relativisée, en retenant les propos de Brice et de Charles et c'est pourquoi nous proposons de désigner la forme de liberté organisationnelle mise en œuvre le : « *chacun pour soi ensemble* ».

Indicateur 4.2 : La place de chacun et l'effort à s'imposer, ***Tout, sauf chef !***

Dans la perspective de la personnalisation, il nous a semblé pertinent de rechercher si le séjour vacances avait été l'occasion pour les jeunes de tenir un rôle. La notion de rôle ne vient pas ici contester l'authenticité du comportement des jeunes, elle ne peut pas être réduite au paraître d'un acteur, ni à la prescription d'une institution. Le rôle est ici un moyen par lequel le jeune acquiert des compétences nouvelles, le jeune l'élabore en même temps qu'il l'interprète et il pourrait être en mesure de le réinvestir ultérieurement. Dans le contexte de la liberté organisationnelle les rôles ne sont pas systématiquement désignés ou répartis d'avance, ils sont à prendre dans une démarche explicite ou implicite.

William et Fabien avouent ne pas avoir eu d'expériences dans ce domaine, au cours de leur séjour : « *Non, bah ! Non vu que l'on était en club, quoi.* » (Palma / William an.p.20). William fait état de difficulté à communiquer du fait de la langue. Il a pris conscience que pour nouer des contacts, il faut maîtriser l'anglais et la langue du pays d'accueil mais cela n'entre pas dans ses compétences. Cependant, il fanfaronne : « *On a fait plein de connaissances comme ça, tu vois que ce soit des filles ou des garçons. Puis bon, il y a des filles ça a marché, je me rappelle une fois cela c'est très bien terminé, tu vois…* » (William / Palma an.p.22).

Précédemment, William avait déjà exprimé son intérêt pour les personnes de l'autre sexe, il est perceptible à travers ses propos que le personnage de « séducteur » l'attire et qu'il s'efforce de cerner ce qui l'en éloigne encore. Fabien, pour sa part se déclare satisfait du confort des chambres de leur propreté mais regrette : « La *clim. Elle était trop froide* » (Fabien / Palma, an.p.8), et il se souvient « *les maladies, puisqu'on a attrapé la grippe, mais c'est pas grave, on est des résistants, on allait quand même en boite on allait à la piscine…après vers la fin on a appelé le médecin* » (Fabien / Palma, an.p.10). L'épisode de la venue du médecin nous est ensuite livré dans son intégralité toujours par Fabien : « *C'était moi le premier à avoir consulté parce qu'avec la piscine, quand on plongeait j'avais mal à l'oreille puis j'ai appelé ma mère et j'ai senti que c'était une otite, puis ma mère m'a dit : « C'est une otite, appelle un médecin ». Je l'ai appelé tout de suite et le médecin est venu* » (Palma / Fabien, an.p.10). Les commentaires que nous inspire cet épisode sont les suivants : d'une part Fabien a dû rechercher conseil auprès de sa mère, redevenir l'enfant pour comprendre ce qui lui arrivait et de l'autre en consultant un médecin il a entraîné tous ses amis à reconsidérer leurs attitudes. Sans l'initiative de Fabien, dans une caricature de comportement viril, les jeunes auraient pu continuer de se persuader mutuellement que la gêne était supportable et pouvait disparaître d'elle-même. Pour l'avenir, la prise d'initiative de Fabien semble de nature à lui permettre de relativiser les compétences du groupe constitué de semblables à se préoccuper de son bien-être.

Denis instigateur du projet Macédoine assume depuis le début un rôle d'organisateur. Les propos qu'il nous livre donnent à penser qu'il a réfléchi préalablement à son rôle et qu'il a cherché à informer préalablement ses compagnons de voyage de l'environnement et des situations qu'ils allaient rencontrer : « *On était assez d'accord puisque je leur avais déjà expliqué à l'avance les activités que l'on pouvait faire là-bas et puis de toute façon eux ils étaient partis pour voir et découvrir autre chose ; Vu que je connaissais quand même un peu mieux le pays, c'est moi qui décidais entre guillemet mais avec qui ils étaient d'accord*. » (Macédoine / Denis, an.p.32) L'autorité dont il a fait preuve durant le séjour Denis l'assume, il réfute une éventuelle contestation par ces mots : « *Ils n'ont pas eu à se plaindre* » (Macédoine / Denis, an. p.30).

La personnalité de Denis, son sens du devoir et la satisfaction qu'il en retire apparaissent dans ce nouvel extrait de l'entretien : « *Ils ne connaissaient pas la langue et j'étais obligé de les assister, mais bon quoi moi ça me faisait plaisir et je savais que j'avais une tâche à accomplir en quelque sorte* » (Macédoine / Denis, an.p.31). Les participants du projet Castellas n'ont pas eu de difficulté à se reconnaître les uns et les autres des rôles particuliers. Oscar : « *Déjà, c'est moi qui ai conduit la voiture exclusivement. Donc, j'étais taxi, j'étais chauffeur vu que c'était ma voiture, c'est un peu normal quoi. On a toujours peur qu'il y ait un petit problème, au moins si c'est moi qui cassais la voiture. Sinon, à part ça, on se partageait vraiment tout* » (Castellas / Oscar, an.p.43). Ce rôle était d'autant moins contestable qu'en plus d'être propriétaire de la voiture seulement un des trois autres compagnons de voyage d'Oscar possédait le permis de conduire. Il semble que de l'expérience de ce rôle, Oscar dresse un bilan mitigé et que le côté chauffeur de taxi ne rencontre pas toute son adhésion. Dans la suite de l'entretien, évoquant de prochaines vacances il déclare : « *Je me ferais un peu plus plaisir. La voiture, prendre une voiture de location immatriculée de là-bas et un peu plus spacieuse* » (Castellas / Oscar, an.p.45).

Brice ne tient pas à être en reste de rôle spécifique au cours du séjour : « *Quand on a fait certains barbecues, c'est moi qui m'en occupais. Les tentes c'était moi aussi, ensuite toutes les autres tâches étaient réparties entre nous, chacun s'occupait de soi quoi* » (Castellas / Brice, an.p. 53) Il insiste sur le caractère volontaire de cette prise en charge : « *J'ai dit moi-même que j'allais le faire* » (an.p.53) pour bien signaler à son interlocuteur que sa position de benjamin du groupe ne l'a pas désigné à recevoir des « ordres » des autres. En ce qui concerne l'effort à s'imposer lors des discussions dans le groupe et sur l'opportunité de privilégier la ville ou la plage, Brice nous surprend par son flegme : « *Moi, il y en avait aucune qui me dérangeait, rester sur la plage ça ne me dérangeait pas, sortir ça ne me dérangeait pas donc après cela se discutait entre eux, quoi* » (Brice / Castellas, an.p.54). Brice semble avoir expérimenté au sein du groupe une attitude d'observateur participant, il refuse de s'engager plus d'un côté que de l'autre, trouve des satisfactions personnelles dans chaque situation. Par cela, il s'affirme comme une personne distincte de son frère, avec sa propre personnalité.

Charles, frère aîné de Brice, marque sa différence. Pour lui, l'organisation du groupe nécessitait quelquefois de la directivité : « *Sur le coup, je pouvais dire : Toi tu fais ça ! , Toi tu fais ça ! ; oui mais bon, il le faisait mais il n'y a pas eu trop de chef.* » (Castellas / Charles, an.p.62). Au cours des entretiens, nous avons constaté qu'aucun des jeunes ne revendiquait pour lui-même ou l'un de ses camarades le rôle de chef. Ce rôle, nous devrions dire cette « fonction » est écartée par les jeunes comme une limite à ne pas franchir. Se décréter le chef, c'est se positionner comme « supérieur » alors que le fondement du groupe c'est l'égalité entre les pairs. Cependant, Charles s'est senti investi d'une certaine responsabilité et autorité morale que nous pouvons mettre en rapport avec la présence de son jeune frère « *D'autres tâches, je ne sais pas quoi…Cela peut-être le rôle aussi d'un … je ne sais pas, comme un père. S'il y en avait un qui commençait à faire des conneries, le grand frère.* » (Castellas / Charles, an.p.63).

Les entretiens réalisés confirment l'attention portée par les jeunes aux rôles qui ont été à leur portée ou au contraire inaccessible. Selon, le mode de séjour, le nombre de personnes composant le groupe, le contenu de la vie quotidienne un éventail de rôles, plus ou moins large, s'est présenté. La plupart des jeunes ont évoqué des rôles centrés sur la tâche : conduire, faire la cuisine, monter les tentes, ranger. Charles a fait référence à la cellule familiale : le père et le grand frère, son rôle était davantage orienté vers de maintien de la cohésion et la formulation des normes du groupe. L'attribution d'un rôle de séducteur à William n'est qu'une projection elle n'a pas valeur de prédiction quand à son comportement. Dans le second registre de cet indicateur, nous constatons que l'effort individuel à s'imposer est faible. En référence à la dynamique de groupe il faut poser que : « le système d'interdépendance propre à un groupe à un moment donné, explique le fonctionnement du groupe et sa conduite, aussi bien le fonctionnement interne (sous-groupes, affinités, rôles) que l'action sur la réalité extérieure ; la réside la force du groupe ou plutôt le système des forces qui le font agir, et qui l'empêche d'agir »[53].
L'effort à s'imposer dont les jeunes ont dû faire preuve à Palma et en Macédoine est passé par le groupe.

[53] ANZIEU D., MARTIN J.Y., *La dynamique des groupes restreints*, P.U.F., 1986, p 85.

Les jeunes du projet Castellas ont réagit à la fois collectivement et individuellement pour se faire accepter dans le camping : « *La directrice du camping a mis les choses au clair dès le début, elle nous a posé les règles…On a respecté, il n'y a pas eu de souci. Ils nous aiment bien et ils ont dit : à l'année prochaine* » (Castellas / Oscar,an.p.42) et Brice d'ajouter à propos de l'accueil au camping : « *On a fait connaissance et tout. Ensuite à la fin on a même fait des fêtes ensembles. On a pris des verres ensembles (rires) Oui ! Ils nous ont très bien accueillis, pas de problème* » (Castellas / Brice, an.p.51). A travers cet épisode de l'accueil dans le camping, on s'aperçoit que les jeunes ont gommé l'effort fait par chacun d'entre eux pour s'adapter à la situation pour ne retenir que la performance du groupe qui s'impose et se fait accepter.

4.31 Composante 5, la personnalisation

Indicateur 5.1 **:** Accords/ désaccords, entre désirs et contraintes, ***Pour le plaisir et la fête***

Le temps des vacances, les loisirs sont le plus souvent appréhendés comme une parenthèse dans la vie quotidienne. Ainsi, le sociologue Joffre Dumazedier a évoqué dans les années 60 l'avènement d'une « civilisation des loisirs » En opposant le temps contraint du travail salarié à celui du loisir, il a été précurseur d'une interrogation sur l'aliénation par le travail et la réalisation de soi : « Le loisir est un ensemble mouvant et complexe d'occupations auxquelles l'individu s'adonne de plein gré, soit pour se délasser ou se divertir, soit pour développer sa participation sociale, ses goûts, ses informations, ses connaissances ou ses aptitudes, après s'être libéré de toutes les obligations, professionnelles familiales ou sociales »[54].

Avec la société de consommation s'est développée une demande de plus en plus forte de loisirs à laquelle répond une offre de plus en plus importante. On ne peut aujourd'hui distinguer le loisir de la consommation dans le sens où la pratique d'un loisir et des vacances sont vécus comme un moyen d'appartenir à la société.

[54] SPIRE A, citation de Joffre Dumazedier in *le web de l'humanité*, www.humanité.presse.fr / journal / 2002.

Les opinions exprimées par les jeunes au cours des entretiens reflètent une bipolarisation entre d'une part, l'appartenance à la société à travers la pratique d'activités socialement valorisées et de l'autre, la hiérarchisation des plaisirs, s'inscrivant soit dans une démarche personnelle ou collective. Nous pouvons distinguer ainsi la préoccupation première de l'argent : « *des petites pizzas pas trop chères* » (Palma / Fabien, an.p.8), « *avec le jet ski, il y en un qui n'était pas très chaud car il avait des problèmes financiers tu vois, fallait dépenser un peu* ». (Palma / william, an.p.22) ou bien encore « *c'est un pays assez pauvre…* » (Macédoine / Denis, an.p.32) et « *on était un peu trop juste au niveau du budget* » (Castellas / Oscar, an.p.44) et « *s'il y en avait un qui n'avait pas son argent on lui avançait et tout et on réglait ça après* » (Castellas / Brice, an.p.52). Le souci de l'argent, comme moyen d'accès à la consommation, au plaisir, est unanimement partagé par les jeunes. L'argent est une condition de la cohésion du groupe dans la mesure où les disparités d'argent entravent ses possibilités et menace sa cohésion. La recherche de sensation par la pratique d'activités (le jet ski, le tatouage, le sexe) et la fréquentation de lieux réputés (Monaco, Ibiza) sont en concurrence dans une hiérarchisation des plaisirs. Autour des choix collectifs et personnels se joue une part de l'estime de soi et de la distinction que l'on pourra ressentir et faire valoir au retour à la cité.

Un autre registre de contraintes et de satisfactions est perceptible dans les réponses des jeunes. Denis exprime « *j'étais entre guillemets obligé de les assister mais bon quoi, moi ça me faisait plaisir et je savais que j'avais une tâche à accomplir en quelque sorte* » (Macédoine / Denis, an.p.31). Ce sens de la responsabilité est également formulé par Charles qui a pris conscience des dangers de la route lors du retour de nuit du sud de la France vers la région parisienne. Les jeunes qui font ici l'expérience d'une responsabilité auto proclamée réalisent qu'elle peut être source de satisfaction, de prise de confiance pour soi. Enfin, les jeunes plébiscitent la fête : « *Là-bas j'étais libéré* » (Palma / Fabien, an.p.8), comme une valeur propre à leur catégorie d'âge, l'ambiance « *là-bas, c'est la fête et ici c'est (silence) c'est Bobigny quoi…C'était une autre ambiance comme au paradis quoi* » (Palma / William, an.p. 23). La fête désinhibe, efface les barrières sociales ; le langage du corps, supplante les autres formes de communication.

Indicateur 5.2 : Mise en jeu des représentations, ***voir et être vu, positivement***

Le séjour hors de la cité a permis aux jeunes de confronter leurs représentations, de s'interroger et de porter un regard critique ou d'idéaliser. Cependant, ce qui nous a le plus marqué dans leurs propos c'est une propension à témoigner de l'intérêt pour des personnes occupant une fonction, un emploi correspondant à ce que nous désignons aujourd'hui par la « condition ouvrière » (le maître d'hôtel, la femme de ménage, la directrice de camping, un commerçant, l'hôtesse d'accueil de l'hôtel, les gendarmes monégastes). Cette attention, ce respect est significatif d'un changement de comportement. Dans leur environnement quotidien, les jeunes manifestent le plus souvent du mépris ou de l'indifférence voir de la provocation à l'égard des personnes qui occupent professionnellement les échelons les moins enviés de l'échelle sociale, comme s'ils voulaient par cette attitude conjurer le sort qui les désigne à les y rejoindre. A travers les extraits qui suivent les jeunes démontrent une attention pour ceux que l'on pourrait nommer « les gens d'en bas »[55]. Ils manifestent leur besoin d'être reconnus, que l'on porte sur eux un regard positif et qu'enfin on les aime !

A la question de savoir si le groupe a été bien accueilli Fabien répond sans hésitation : « *Rien à dire l'accueil était formidable. Même à la fin les maîtres d'hôtel ils étaient devenus nos copains* » (Palma / Fabien, an.p.7) et plus loin « *La femme de ménage elle venait le matin, elle nous réveillait et faisait les lits…* » (an.p.8). Pour Fabien il est manifeste que le personnel de l'hôtel a été au-delà de « faire son travail », que les jeunes balbyniens ont suscité un véritable intérêt. De même, Fabien nous relate les relations avec un petit commerçant à proximité du club : « *Il y avait un commerçant, il était à côté de chez nous, on y allait tout le temps. On achetait des petits sandwiches et celui-là on l'aimait bien ce commerçant, il était trop gentil, il nous demandait qu'est ce que l'on faisait, il nous expliquait les endroits pour s'amuser le soir à tel endroit, à tel endroit…* » (an.p.8). Fabien semble convaincu d'avoir, avec ses camarades, transformé l'échange instauré par la pratique commerciale en relations comportant une dimension affective et sa réciprocité.

[55] Expression utilisée par Jean Pierre Rafarin, Premier ministre de la France depuis mai 2003, que l'on qualifie aujourd'hui de *rafarinade*.

Il serait intéressant de savoir comment Fabien sera tenté de réinvestir ce savoir-faire relationnel, qui prendrait alors la dimension d'une ressource personnelle ?

Les jeunes du groupe Castellas se sont montrés préoccupés à vérifier si la stigmatisation des jeunes du 93, évoquée dans le quartier était réelle ou fantasmée. A cet égard, ils ont vécu plusieurs situations. La première c'est la mise en garde dès leur arrivée de la directrice du camping à laquelle ils ont répondu par l'acceptation des règles et qui leur a valu une gratification dont ils sont fiers. Ils ont pu bénéficier de prêt de couverts, ont obtenu de l'eau fraîche, ont été invités à boire des verres et à revenir l'année prochaine. La deuxième c'est la virée à Nice au cours de laquelle ils se sentent observés, menacés : « *Les gens comment ils nous regardaient, on s'est dit on n'est pas les bienvenus. On n'a pas eu de problème mais bon, c'est juste le regard des gens* » (Castellas / Charles, an.p 62) et Oscar d'ajouter « *C'est un peu exagéré. Des gens qui s'arrêtent même pas à notre niveau et qui font un démarrage américain* » (Castellas / Oscar, an.p.42) et de conclure : « *Peut-être que l'on est pas parti le bon jour, c'était samedi soir et les gens sont plus excités ce jour là mais vraiment je sais que si j'avais laissé ma voiture c'était fini, avec la plaque* » (Castellas / Oscar, an.p.44). La troisième situation correspond à la visite de la ville de Monaco dont les jeunes font leur meilleur souvenir de vacances. Oscar nous livre ses impressions « C'est vraiment une ville qui m'a subjugué. A l'arrivée, on a vu, tout était beau. Il y a des caméras de surveillance partout, on voit que c'était vraiment sécurité. Les gens il y a pas de vol, les voitures les vitres ouvertes. Je trouve que c'est intéressant de voir ça, de voir les gens qui…Il n'y avait pas trop de préjugés par rapport à l'argent, je trouve ça bien » (Castellas / Oscar, an. p.45).

Nous percevons dans le témoignage des jeunes une volonté d'échapper au marquage de la cité, de se rendre compte par eux-mêmes de l'existence des barrières sociales. Simultanément, leur appréciation de la beauté s'accompagne parfois, comme pour Oscar, d'une certaine fascination pour les dispositifs de sécurité et de vidéo surveillance. Celui-ci garde un bon souvenir du contrôle subi à Monaco : « *On a été contrôlé par des gendarmes, des monégastes et franchement ils ont été vraiment sympathiques quoi par rapport aux flics d'ici ou aux niçois* » (Castellas / Oscar, an.p. 45) Le séjour vacances esquisse une rupture avec le microcosme social de la cité. Il a encouragé chaque jeune à revisiter ses représentations.

En quelques jours, quelques semaines, chacun a pu engranger des marques de reconnaissance, des gratifications personnelles qui le poussent à sortir des frontières de son territoire de vie. Au cours de ses vacances, hors de la cité, chaque jeune a pu ainsi élargir son répertoire de réaction, agréger des éléments nouveaux qui vont lui donner comme le soulignait G.H. Mead : « le sentiment de liberté »[56]

Indicateur 5.3 : Diminution de la fréquence des rencontres du groupe, ***prise de conscience, prise de distances***

Les entretiens réalisés après les vacances se sont déroulés entre le 19 septembre et le 10 octobre soit environ de deux mois après le séjour. Cette période est marquée par le phénomène de la rentrée. Pour la grande majorité des jeunes, il s'agit de reprendre ou poursuivre son parcours scolaire ou de formation. La rentrée est également propice à de bonnes résolutions, le sérieux y est contagieux. Les jeunes sont, plus que les autres catégories d'âges, touchés par des changements importants dans leur vie quotidienne et leur réseau relationnel ; compte tenu de l'organisation en cycle des parcours de formation, de l'orientation, de la réussite ou de l'échec aux examens. Dans ce contexte, l'enjeu principal pour les jeunes de la cité consiste à se maintenir dans la norme, à ne pas se laisser distancer ou mettre à l'écart. La prise de conscience d'une possible sortie précoce du parcours de formation initiale provoque un électrochoc et précipite l'acceptation d'une orientation par défaut. Certains jeunes du « nous–mêmes » que nous avions rencontrés au début de la période estivale pourraient être confrontés à l'angoisse de ne pas pouvoir se maintenir, dans une trajectoire comparable à celle des autres jeunes de leur classe d'âge.

Après ce temps de vacances en groupe ou : « *On se parlait vraiment entre-nous et on essayait de tous se comprendre* » (Castellas / Charles, an.p.63) quelle place prend le groupe ? « *On s'est revu tout le mois d'août et de toute façon on habite au même endroit alors, C'est mes voisins* » nous dit Oscar (Castellas,an.p.46).

[56] MEAD G.H, *L'esprit, Le soi et la Société*, P.U.F., 1963, p.151.

La proximité d'habitation rend inévitable le maintien du contact mais elle ne qualifie pas l'évolution de la relation.

Pour Fabien une certaine prise de distance a commencé dès le retour : « *En effet, j'en ai revu et il y en a d'autres qui ont commencé à retravailler directement le lundi 18 et sinon dès fois on fait des sorties cinéma sinon on fait des petits plans boites des trucs comme ça* » (Palma / Fabien, an.p11).

A travers les propos d'autres jeunes, on perçoit que le groupe du projet tendrait à se diluer dans le microcosme social des jeunes de la cité : « *On se voit souvent, on reparle des vacances. On en parle à d'autres qui sont motivés. On a même influencé d'autres personnes à aller les années après…* » (Palma / William, an.p.24). Brice vient compléter les propos précédents : « *Bah ! Dès que l'on a retrouvé les copains, ils nous ont demandés comment cela s'était passé et on a mis du temps à expliquer la semaine que l'on avait passée. Mais ça fait un changement, quoi. On était des petites stars* » (Castellas / Brice, an.p.55). Les jeunes partis en séjour doivent à leur retour faire allégeance auprès des autres jeunes de la cité, prendre le temps de se montrer ensembles et séparément, de discuter pour rééquilibrer les relations. Dans le microcosme social de la cité, constituer de manière trop ostensible un sous-groupe ou la jouer « solo » c'est prendre le risque de s'affaiblir, de se couper du soutien de la cité. Dans l'une des cités excentrées de la ville, un groupe de jeunes qui avait pris l'habitude de tout faire ensemble sans « *calculer* »[57] leurs pairs avaient été baptisé par provocation et dérision : « Les communistes » Les codes sociaux en usage pour vivre dans la cité, en étant reconnu et respecté, sans avoir à s'engager fréquemment dans des rapports de force exigent que chacun consacre une partie de son temps aux autres : « *Quand tu allumes ton ordinateur, tu actives ton anti-virus, il balaie tes fichiers, ça prend du temps et après tu peux aller surfer ou jouer tranquille. A la cité c'est pareil, quand tu sors de l'appartement, tu dis bonjour à tous ceux que tu croises, tu prends des nouvelles, tu t'arrêtes et prends le temps de discuter, après tu fais ta vie tranquille, quoi*. » Propos recueillis au S.M.J. en marge des entretiens.

[57] Expression argotique : *maintenir un minimum de relations sociales, donner le change*.

Après le séjour, les rencontres entre les jeunes du groupe projet viennent également à s'espacer et se réduisent parfois à la fin de semaine « *En fait vu qu'il y a l'école non ! Mais c'est surtout le week-end quoi* » (Castellas / Brice, an.p.56). Elles peuvent aussi prendre une nouvelle forme, qui ne figurait pas dans les pratiques avant le séjour « *On est allé au restaurant la dernière fois tous ensembles pour se remémorer ça quoi* » (Castellas / Brice, an.p.56). La relation au groupe n'est plus la priorité, les jeunes vivent au présent, ils ont, à cette période de l'année, d'autres préoccupations, mais ils maintiennent cependant le contact entre eux : « *Régulièrement non pas trop, mais on s'est parlé au téléphone, on s'est donné rendez-vous et l'on s'est vu* » (Castellas / Charles, an.p.65). Réactualiser les relations avec les pairs du quartier pour maintenir sa place dans la cité, garder contact avec les « potes » du groupe vacances tout en évitant la saturation, décrocher une affectation et se remobiliser pour une nouvelle année scolaire, tel est le programme des jeunes à leur retour de vacances.

La particularité de ce programme tient aussi à l'opposition entre deux modes de vie diamétralement opposés. Pour schématiser, nous pourrions dire que les vacances sont caractérisées par l'ouverture et la cité par le confinement. Les vacances c'est l'ouverture à l'inconnu, la recherche de sensations nouvelles, des rencontres inédites, une grande liberté organisationnelle. La cité est marquée par une faible mobilité des entrants locataires ou de passage, un réseau relationnel structuré par des pratiques et des usages répétitifs, des espaces publics dégradés ou désinvestis. La diminution de la fréquence des relations entre les membres du groupe vacances, le rééquilibrage au bénéfice du groupe des « jeunes de la cité » étant posé, nous allons maintenant nous intéresser aux aspirations et aux projets de chaque jeune.

Indicateur 5.4 : Projet individuel, ***encore quelques années et puis après on verra bien***

Des six jeunes rencontrés après le séjour vacances un seul Charles a répondu la question portant sur ses projets uniquement sous l'angle des vacances : « *Mes projets (silence) pour les vacances ? Ce serait de partir à Center parc ou aussi au ski cet hiver, on ne sait pas encore.* » (Palma / William, an.p.24). Est-il embarrassé par

la question ? Indécis ? Nous interprétons sa réponse comme un enracinement de ses projets dans le groupe. Le choix de la destination est secondaire car vraisemblablement William suivra les copains au Ski, comme à Center park. Il a besoin de la chaleur et peut-être aussi de la protection du groupe, signe éventuel d'un manque de confiance en lui.

Fabien a lui aussi participé au séjour Palma, à la question portant sur ses projets il répond : « *Bah ! Mon projet professionnel, au niveau des études, c'est déjà d'avoir le Bac car l'an dernier je l'ai raté. Après de faire un BTS action commercial et puis au niveau des vacances, il y a des vacances qui vont arriver, de repartir en Espagne mais je ne sais pas où, peut-être Benidorm ou Tenerife, on verra, sinon dans deux ans peut être une croisière* » (Palma / Fabien, an.p.12). Pour Fabien, les projets consistent à rejoindre les membres de sa classe d'âge dans le domaine des études et à profiter des congés pour accrocher des destinations prestigieuses, vivre des vacances réputées luxueuses comme un palmarès. Fabien fait-il l'acteur en laissant parler son imagination et sa rêverie ? Est-il plus profondément conscient qu'il doit donner à ses années de jeunesse un éclat, tel qu'il lui permettra d'accepter plus tard une existence plus ordinaire ?

Denis : « *Mes projets à moi, continuer la fac, donc bah ! Non je n'en ai pas* » (Macédoine / Denis,an. p.33). Denis, comme les autres jeunes, veut continuer ses études, ayant engagé un cycle universitaire, il voit bien la situation se prolonger quelques années. Il nous dit qu'il n'a pas de projet professionnel et qu'il veut se donner le temps de voir. Dès le premier entretien, nous avons pu constater que Denis faisait preuve d'autorité, du sens de l'organisation et des responsabilités. Au retour de séjour, il semble s'être affirmé davantage, il n'évoque plus la possibilité de se rendre, comme chaque année, en Macédoine l'été prochain. Il paraît décidé a imposer son autonomie aux contraintes familiales.

Les projets d'Oscar sont formulés comme un vœu : « *J'aimerai passer en licence de droit, c'est la chose qui me tient le plus à cœur, maintenant si ça passe, je ne sais pas encore quelques années et puis après on verra bien. Bah ! En fait des projets je*

n'en ai pas spécialement à part je vous le dis les études. J'aimerai bien passer en licence de droit, ça, déjà c'est la chose qui me tient le plus à cœur, maintenant si ça, ça passe ce serait vraiment…j'aimerai bien aussi travailler à côté mais c'est secondaire » (Castellas / Oscar, an.p.47). Oscar en appel à la chance pour passer en licence de droit, doute t'il de son travail ? De ses mérites ou de ses capacités ? Comme Denis, Oscar se prépare à poursuivre un cycle universitaire mais à la différence du premier il projette de travailler durant ses études. Les projets d'Oscar, sans avoir de finalités précises, s'inscrivent dans la perspective d'une indépendance financière vis à vis de ses parents. Pour les réaliser, Oscar devra se sentir à sa place à la fac, se construire un réseau relationnel, comprendre et accepter les règles de l'institution. D'autre part, s'il parvient à trouver un emploi en parallèle avec ses études, il aura à s'investir dans un autre rôle, un autre réseau, le mode de fonctionnement de l'entreprise. La nature des projets d'Oscar reflète une personne volontaire qui ne restreint ni sa vie au territoire de vie, ni au réseau relationnel de la cité.

Brice veut être programmeur en informatique : « *Je suis en bac S, j'ai que ça en tête* » (Castellas / Brice, p.56). La suite est encore un peu floue : « *Après ça devient l'université ça devient le travail quoi* ». Le projet de Brice présente cette particularité de définir un objectif en survolant les étapes. L'entretien réalisé est trop bref pour approfondir le sujet, Brice semble déterminé à réaliser son projet en reconnaissant cependant qu'il relève du désir plus que d'une vocation professionnelle. Charles se montre encore moins expansif que son frère sur la question de ses projets : « *Terminer l'école, trouver un métier et c'est bon.* » (Castellas / Charles, an. p.65). On pourrait s'étonner de cette séparation entre l'école et le métier, comme si ce qui était acquis dans l'un ne conduisait pas à l'autre. Charles projette de travailler, comme son frère Brice, dans l'informatique.

3ème Partie : Le temps du bilan

Chapitre 5 : Les résultats de la recherche

5.1 Auto évaluation du parcours

L'évaluation du parcours comporte deux registres. Le premier concerne le cycle de formation et les mutations survenues au plan professionnel, et le second la recherche-action comme moteur de changement et de positionnement personnel. Il m'apparaît que mon entrée dans le cycle de formation DHEPS/DSTS le 26 novembre 2001, est le résultat d'un processus de changement personnel. En effet, ce projet est consécutif d'un ressenti de saturation professionnelle et d'initiatives personnelles, dont un bilan de compétence réalisé au premier trimestre de l'année 2001. Depuis, la formation DHEPS/DSTS a été l'élément moteur qui m'a exhorté à la mobilité professionnelle et me stimule dans le renouvellement de mes pratiques. J'ai quitté au début de l'année 2003, mes précédentes fonctions de Directeur d'un service jeunesse pour occuper le poste de Directeur d'un Centre Communal d'Action Sociale. En terme de statut, j'ai abandonné la sécurité relative d'un contrat à durée déterminée pour devenir contractuel de la fonction publique territoriale, pendant trois ans.

Sans trop m'étendre sur ce sujet, je voudrai revenir sur la saturation professionnelle. Je situe l'animation socioculturelle dans le *« travail sur autrui »*, François Dubet distingue dans son dernier ouvrage « Le Déclin de L'Institution » (Paris 2002), qu'il plonge les professionnels dans une situation instable et difficile à supporter. Il pose que le *travail sur autrui* a été conçu, par ceux qui l'accomplissaient comme ceux qui l'interprétaient et le dirigeaient, comme un processus, un programme institutionnel. Par programme institutionnel, il désigne un type de relation à autrui. Les caractéristiques générales de ce programme institutionnel, toutes professions sociales confondues, seraient notamment : que le *travail sur autrui* est une médiation entre des valeurs universelles et des individus en particulier, que le travail de socialisation serait une vocation et enfin que la socialisation viserait à inculquer

des normes qui conforment l'individu et en même temps, le rende autonome et libre. Cependant, lorsque le *travail sur autrui* n'est plus investi de ces caractéristiques il devient un lieu de confrontation, de pouvoir, de satisfaction de demandes et de services. En dépit de leur nombre, de leur engagement, de leur pratique, de leur éthique et même des moyens qui leurs sont consentis pour agir, les professionnels du travail sur autrui seraient dans l'incapacité de réguler des phénomènes conduisant à la destruction de notre patrimoine social.

Voici, très schématiquement, les différentes étapes qui jalonnent le programme institutionnel auquel j'ai participé. A mes débuts dans l'animation socioculturelle, les équipements culturels et sociaux dont la ville se dotait, devaient permettre de faire Société à partir d'une population venue de partout. Conjointement, à cette époque, l'idée selon laquelle l'animateur devait travailler à sa propre disparition était répandue. Par cela, il fallait entendre que les habitants de la ville moderne avaient pour un temps seulement besoin d'être guidé dans l'appropriation des multiples possibilités offertes par la ville. Dès la fin des années 70, le leitmotiv de la réduction des inégalités s'est imposé. Le rôle des animateurs consistait alors à donner accès à des pratiques d'activités susceptibles de soutenir l'insertion sociale des enfants et des jeunes. Enfin, dans une période plus récente, les animateurs ont été mobilisés sur la préservation la paix sociale dans la ville. Ils ont participé notamment à contenir les débordements des enfants et des jeunes de la cité par une offre d 'activités de loisirs subventionnés par la municipalité.

Pour les animateurs, comme pour d'autres travailleurs sociaux, la formation est devenue un moyen de (re)appropriation du sens de ses pratiques, d'interprétation et d'analyse qui permet de s'extraire du terrain et de se projeter sur des postes à responsabilité moins exposées. L'évolution dans un parcours de formation est, de ce point de vue, une thérapie et un remède. Une thérapie par la prise de distance par rapport au terrain et un remède dans le sens ou les problèmes posés dans le cadre de la formation sont susceptibles de trouver une réponse, par opposition aux problèmes sociaux qui sur le terrain demeurent insolubles.

Dans la première partie de ce document, j'ai rendu compte de ma pratique professionnelle en direction des jeunes de 17 à 25 ans. A partir de cette monographie d'autres questions de recherche, qui suscitent mon intérêt, ont été écartées notamment autour :

- De la situation sociale des habitants des grands ensembles, touchés de plein fouet par l'exclusion économique.
- Des velléités de différentiations culturelles et ethniques qui prennent de l'ampleur dans les populations immigrées ou se reconnaissant comme telles.
- De la crise de confiance à l'égard de l'ensemble de la classe politique et en écho des intentions et des moyens déployés pour promouvoir la citoyenneté et la démocratie participative.
- De l'incrédulité des populations de la banlieue envers les formes de participation sociales et de contestations politiques et collectives.

En positionnant ma recherche sur le thème de l'identité, j'ai lié des préoccupations personnelles et professionnelles. Conduit à reconnaître et à accepter des changements personnels et professionnels, j'ai traversé une période de mutations et de transformation identitaire. La démarche de la recherche-action m'a permis de m'ouvrir à une réflexion autour de mon histoire personnelle. Etant très imprégné de la « culture de la cité » des jeunes, j'ai progressivement pris mes distances avec le mode de pensée et de relations qui s'y attachent. Au fil des ans, des changements de statuts professionnel et familial, l'actualisation des codes de la cité m'est devenue étrangère. Une interprétation essentiellement négative de l'évolution des grands ensembles et de leur population s'est, progressivement, imposée à moi. La prise en charge de publics en difficultés, l'éternel recommencement du travail éducatif, le matraquage médiatique autour de la question des banlieues, ont affaibli graduellement mon esprit critique. Identifier les grands ensembles comme un milieu pathogène est devenu une pensée instituée à laquelle il est difficile de résister.

Avant de livrer les résultats de ma recherche, il me semble nécessaire de procéder à une déconstruction de ma question de recherche et à un repérage des représentations, des catégories de pensée instituées présentes dans la formulation de la question et de l'hypothèse.

Le terme de « transformation » retenu pour la question de recherche a remplacé celui de « passage » (entre une identité de groupe et une identité individuelle) Ainsi en choisissant d'observer la transformation d'une chose en une autre je me suis situé dans un processus, là où le terme de « passage » suggérait davantage l'avènement d'une rupture. L'adolescence est qualifiée de passage en tant que période de la vie se situant entre l'enfance et l'âge adulte. Par contre, placer le dispositif d'aide aux projets dans un passage entre identité de groupe et identité individuelle reviendrait à envisager un basculement complet de l'un vers l'autre.

Dès, les premières approches théoriques de l'identité, je me suis aperçu que cette formulation relevait d'une représentation inscrivant en opposition les différents aspects de l'identité, collective et personnelle. Je suis progressivement passé d'une vision simplificatrice, mécaniste de l'identité à l'approche d'une notion complexe, mouvante, insaisissable, comportant plusieurs dimensions. La notion de l'identité recouvre un champ très large : de la carte d'identité ou passeport, à l'identité sexuelle, culturelle, mais aussi génétique et numérique. A l'idée de transformation, je substituerai aujourd'hui celle de changement plus à même de traduire le mouvement dans la complexité et la création.

L'hypothèse formulée s'appuie sur un pré jugement qualifiant de « fusionnelle » la relation entre les jeunes. La perspective de l'évolution de la relation n'est envisagée que sous la forme du déclin. La prise de conscience par les jeunes de leur individualité serait fortement corrélée à l'affaiblissement de la relation qualifié de « fusionnelle » au groupe de pairs. En psychologie, le sentiment de fusion est évoqué par Freud dans son ouvrage intitulé « Malaise dans la civilisation », le « sentiment océanique » tend à exprimer la source du besoin religieux de l'Homme. Décliné ensuite en « fusion océanique » il

désigne l'attachement de l'enfant à sa mère. Dans un sens commun, le terme de fusion appliqué aux relations humaines tend à exprimer l'incorporation d'un être dans un autre et est employé pour désigner un état amoureux ou passionnel. Il est également défini comme une « extrême proximité intersubjective »[58] Pierre Tap évoque la fusion océanique à partir de l'identification catégorielle de sexe, il nous dit : « Elle peut dans un premier temps favoriser la personnalisation, dans la mesure où elle permet une affirmation identitaire, une réaction à un état antérieur d'infériorité, de sujétion… En cherchant à être « comme les autres » à valoriser les similitudes et le consensus intersubjectif le sujet renforce sa propre estime de lui-même et sa cohésion interne »[59]

Cependant, qualifier d'emblée de fusionnelles les relations entre les jeunes, ne revient-il pas à refuser de les dissocier les uns des autres et à renoncer, par avance, à regarder leurs relations comme une production originale ?

Les regroupements affinitaires et la sociabilité effective des jeunes de la cité apparaissent actuellement d'autant plus inconvenants qu'ils s'affichent au cœur d'un environnement où les adultes apparaissent le plus souvent isolés et absents des espaces publics. La sociabilité, mise en œuvre par les jeunes suscite en retour des manifestations de rejet et de racisme. « Le racisme aigu constaté dans la banlieue s'explique en partie par une forme de nostalgie communautaire, actualisé par la sociabilité effective mise en œuvre par les Maghrébins notamment : l'isolement apparaît d'autant moins tolérable que des regroupements affinitaires solides s'affichent au cœur de la cité pourtant réputé pour son anonymat, Le racisme a ici un caractère d'envie. »[60].

Un choix plus judicieux des termes de la question de recherche et de l'hypothèse aurait permis de s'affranchir plus rapidement des catégories de pensée instituées. Je considère, aujourd'hui que ma question de recherche aurait gagné à être formulée ainsi :

[58] KAUFMANN J.C, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Nathan, 1999, p.57.
[59] TAP.P, *La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne*, Paris, Bordas, 1988, p.52.
[60] VILLECHAISE-DUPONT A., *Amère banlieue*, *les gens des grands ensembles*, Paris, Grasset, 2000, p.305.

« Par quels mécanismes un dispositif, d'aide au départ autonome en vacances en direction des jeunes de 17-25 ans, peut-il participer à un changement de l'identité personnelle ? ».

Dans le chapitre consacré à la recherche en action, j'ai présenté la méthodologie et le cadre opératoire et souhaité m'inspirer de la sociologie compréhensive. Lors du travail d'analyse des entretiens j'ai pu mesurer l'écart entre cette intention et ma pratique. Pour réaliser les entretiens, j'ai du réinvestir le terrain professionnel que je venais de quitter.

J'étais mal à l'aise vis à vis des jeunes car mon intervention se situait hors de la légitimité institutionnelle dont j'étais précédemment dépositaire. Les entretiens réalisés s'apparentent davantage à des entretiens semi-directifs, les relances et la reformulation, qui aurait permis de prolonger l'entretien, sont souvent absentes. Pour compenser ses faiblesses, j'ai consacré beaucoup de temps à l'écoute et à la lecture des entretiens et réinvesti une part de mon expérience professionnelle au contact des jeunes. Le modèle d'analyse s'est révélé un outil précieux pour ne pas sombrer dans des digressions. Le résultat de la recherche peut s'apprécier dans cette ambivalence qui concilie une grande inexpérience dans la fonction de chercheur et l'exploitation de constats antérieurs intériorisés.

5.2 La complémentarité entre les fonctions intégratives et assertives

5.21 La fonction intégrative pivot de la construction identitaire

L'analyse des éléments recueillis lors de la première série d'entretiens convergent et placent la fonction intégrative au centre de la construction identitaire des jeunes. Les jeunes de la cité subissent une sorte de modelage social. Dès l'enfance, leur histoire en tant que sujet personnel tend à se confondre avec celle du quartier qui oriente leur choix. Ils suivent un parcours scolaire indifférencié dont ils nous disent qu'ils y ont appris à se connaître avant de devenir des amis à l'extérieur. Ils sont initiés au langage, aux codes

en usages dans les espaces de la cité, à en suivrent les règles. Pour caractériser cet ensemble où la personne est insérée dans un système culturel de significations j'utilise l'expression « microcosme social » empruntée à Joëlle Bordet.

L'auteur nous en livre la description suivante : « Les jeunes de la cité vivent un mouvement d'inclusion, d'attirance centripète au sein de la microsociété, à laquelle ils appartiennent dès leur enfance. Le terme de microsociété s'applique à une matrice psychosociale qui remplit plusieurs fonctions : instrumentale, affective et normative. C'est une configuration relativement stable, en réseaux, qui constitue une communauté locale. Elle régule des aspects privés et publics de la vie de ses membres. Se reconnaître « jeunes de la cité » constitue une résistance identitaire face à l'extérieur à la fois individuelle et collective. Être inscrit dans cette microsociété influence l'adolescence et les modes de sortie de ce moment de vie »[61].

Nous l'avons vu, la cité est le point d'ancrage de la composition des groupes. C'est souvent à la faveur des désaffections des jeunes de la cité que le groupe s'ouvre à la participation d'autres jeunes du quartier, de la ville. Le choix de la destination du lieu de vacances n'échappe pas à l'influence de la cité et la transmission de l'expérience favorise l'adhésion, l'intériorisation des valeurs partagées au sein de la microsociété.

L'exceptionnelle convivialité entre les jeunes de la cité, leur passion commune pour le football participent d'une identification fraternelle qui prend valeur de différenciation face à l'extérieur. Acteurs sociaux, à l'échelle de leur territoire de vie, les jeunes de la cité doivent se montrer solidaires, ils sont aliénés dans leur groupe d'appartenance. Leur participation sociale au « nous » des jeunes de la cité est coopération active ou passive, suivant les situations et selon les compétences personnelles qu'ils auront su faire reconnaître. Sous la pression du microcosme social les jeunes de la cité subissent une uni formalisation, une normalisation dépersonnalisante dont le langage, les pratiques de loisirs, les codes vestimentaires peuvent en être l'expression. Au sein du microcosme social les jeunes disent être débarrassés de toute forme d'hypocrisie, la confiance des

[61] BORDET J., *Les « jeunes de la cité »,* PUF, 1999, p 27.

uns envers les autres leur donne une assurance tout autant qu'elle les enferme dans la même compréhension du monde. Ils sont autonomes et dépendants les uns des autres.

5.22 Fonction assertive : la préservation de soi

La fonction assertive met en œuvre la capacité de différenciation, grâce à laquelle une personne se perçoit comme une entité distincte séparée des autres. Elle organise les sentiments d'unité, d'indépendance et d'autonomie. L'analyse des entretiens réalisés après le séjour rend perceptible un changement important de la fonction du groupe. Celui-ci n'est plus comme précédemment, dans le microcosme social de la cité, orienté vers la défense du groupe de pairs et du territoire, dans un esprit de fermeture. Pendant le séjour, le groupe doit permettre d'aller vers les autres, ne pas être un obstacle à la rencontre. Dans ce cadre le « je» de chacun des membres du groupe s'inscrit dans un mouvement, incite à s'ouvrir à de nouvelles représentations, à positiver les échanges relationnels. La liberté organisationnelle est orientée vers une harmonie entre vie collective et choix personnels. Dans ce contexte, il est important de souligner que les jeunes assument des places (rôles), s'affirment dans l'exécution de tâches sur lesquelles ils exercent leur pensée réflexive. Aucun, des jeunes rencontrés ne semblent s'être laissés complètement porter par le groupe ; pas même Brice (séjour Castellas) qui revendique pourtant une neutralité, une position d'observateur.

La fonction assertive s'exprime aussi à travers les « stratégies » les adaptations originales dont les jeunes font preuve pour concilier vie collective et choix personnels, pour maintenir « l'égalité » entre les membres du groupe de pairs. Le *chacun pour soi ensemble* est l'expression de cette volonté de se préserver d'une emprise complète du groupe, de revendiquer sa spécificité. Le refus d'un chef, au sein du groupe, participe également de la préservation de son individualité. La mise en jeu des représentations, la vérification par l'expérience de la réalité du marquage social contribuent au contrôle par l'individu du système de valeur, dans lequel il se meut. Au retour de vacances, les projets personnels exprimés par les jeunes mêlent des aspirations individuelles et l'enracinement de leurs actions dans le réalisme des jeunes de la cité. C'est un ensemble disparate

dans lequel cohabitent : le conformisme de leurs désirs, la projection dans les prochaines vacances, le désir d'être comme tout le monde, l'évocation de la chance pour surmonter les obstacles et la tentation de laisser glisser le temps avant d'entrer dans « la vraie vie ».

Sans tomber dans la confusion entre le soi et l'autre, le mode de fonctionnement des jeunes de la cité tend à contenir la question de la différentiation, à l'assujettir à la réalisation d'aspirations exprimées sous la forme de vœux, aux opportunités que la chance leur permettra de saisir.

Dans son dernier ouvrage, François de singly affirme : « C'est grâce au poids plus important des liens de dépendance impersonnelle par la médiation d'institutions et de la redistribution, que l'émancipation et la différentiation sont possibles. L'idéal des relations avec d'autres personnes est d'être sans dépendance » Il poursuit : « Comment certains jeunes adultes, qui n'ont pas de ressources propres suffisantes, peuvent-ils prendre de la distance vis à vis du quartier, de leur culture d'origine, de leur famille, du groupe de leur pairs ? La logique relationnelle, l'attention à autrui, la construction d'une identité personnelle ne peuvent s'imposer que si les hommes et les femmes sont « pris » dans un réseau de relations impersonnelles »[62]. Le débat sur l'allocation d'autonomie jeunesse évoqué dans la première partie de ce document avait le mérite de poser la question dans ces termes.

L'analyse des entretiens réalisés au retour de vacances du séjour en autonomie permet d'entrevoir l'articulation entre : la fonction intégrative, la participation et l'identification au groupe, et la fonction assertive par une domination de l'égotisme défini comme le culte du moi et l'intérêt à sa propre personnalité. La fonction assertive s'exprime cependant avec pondération, ce qui indique que le séjour n'a pas provoqué un sentiment d'exaspération de l'appartenance au groupe. Un changement est cependant perceptible dans la composition entre les deux fonctions opposées et complémentaires. Le séjour vacances en autonomie participe à une ouverture temporelle et sociale provisoire.

5.3 La validation partielle de l'hypothèse

L'hypothèse formulée au départ de la recherche n'est que partiellement validée. Le séjour en autonomie des jeunes de la cité est une étape. Le terme d'étape exprime l'idée d'une pause au cours d'un trajet dont la personnalisation demeure la finalité. Pour ces séjours conçus et élaborés dans la cité, les jeunes sont partis avec, en tête, les représentations partagées dans le microcosme de la cité. Il s'avère qu'au cours de leur voyage, selon les circonstances, ils ont tendance à se délester peu à peu de ce bagage si particulier. Le sens de la communication du groupe s'inverse, il est orienté vers l'ouverture aux autres et les échanges relationnels alors que dans le quartier les mécanismes de défense, de repli identitaire ou groupal dominent. Le séjour de vacances en autonomie, est également une étape dans la mesure ou il permet d'accéder à une liberté organisationnelle, de vivre une première expérience de décohabitation familiale et d'assumer une responsabilité économique.

Cependant, contrairement à l'affirmation contenue dans l'hypothèse, le séjour vacances en autonomie n'annonce pas le déclin de la relation au groupe de départ en vacances et encore moins celui de l'appartenance au groupe des jeunes de la cité. Dans un premier temps, nous avons constaté l'influence de la cité, du quartier dans la composition des groupes. Mais, nous avons remarqué que cette composition était également soumise à la contingence et à la disponibilité des jeunes de la cité. A quelques exceptions près : la présence d'un passeur ou d'un organisateur, les participants, sont recrutés au sein du microcosme social et sont interchangeables. La relation qualifiée de fusionnelle au « groupe de départ » n'est pas confirmée. Il subsiste cependant une dépendance aux attentes et aux jugements du microcosme social qui tend à diminuer au cours du séjour. Au cours de ce dernier, le *chacun pour soi ensemble* permet aux jeunes de préserver leurs intérêts, de concilier vie collective et vie personnelle. Le séjour en autonomie est reconnu par les jeunes comme un temps fort de la relation entre les membres du groupe. A leur retour, les jeunes sont portés d'une part, à s'inscrire dans une trajectoire de formation et de projets personnels et de l'autre à réinvestir les relations en direction de l'ensemble des personnes qui constituent le réseau du microcosme social.

[62] SINGLY F. de, *les uns avec les autres*, *quand l'individualisme crée des liens*, Paris, A Colin, 2003, p. 239.

A l'issue de cette recherche, il n'est pas démontré que la prise de conscience de son individualité soit un effet de la participation au séjour en autonomie, des jeunes de la cité.

La question de recherche trouve cependant un début de réponse positive en ce qui concerne la transformation de l'identité personnelle. En effet, loin de la cité les jeunes n'accèdent pas seulement à une liberté organisationnelle, ils redeviennent des sujets singuliers dans l'interprétation du sens de ce qu'ils vivent. Ils sont encouragés dans l'acquisition de nouvelles compétences sociales. En regard des cinq dimensions de la personnalisation définis par Pierre Tap[63], le processus de personnalisation est stimulé par le séjour en dehors de la cité. Par la médiation des situations vécues pendant les vacances les jeunes entrevoient la possibilité de s'affranchir du modelage social, du cadre de référence et du système de règles de la cité. Ils se réinvestissent de la question de la « direction de soi » et de la conquête de leur autonomie. La fusion ne correspondant pas à la réalité des relations entre les jeunes de la cité, je proposerai aujourd'hui de les appréhender sous l'angle d'une sous-culture spécifique au microcosme social.

5.4 Limites et intérêt de la recherche

Les limites de cette recherche sont perceptibles à plusieurs niveaux. Au niveau pratique, l'appréciation de la personnalisation, à travers les deux fonctions intégratives et assertives, limitée à quelques mois d'intervalles est malaisée. Les références théoriques de cette recherche sont plus a même de mesurer des transformations de la personnalité sur de longues périodes, à partir d'entretiens ou de récits de vie plus conséquents. D'autre part, cette recherche aborde la question de la personnalisation à partir de la relation entre les jeunes au sein de la cité et à l'extérieur de celle-ci durant les vacances estivales. Cependant, une large part de notre analyse met en évidence le rapport entre les jeunes et des institutions telles que la famille, l'école ou les clubs sportifs. Le changement personnel ne peut pas être déconnecté du changement social. La réflexion

[63] TAP. P, *La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne*, Bordas, Paris,1988, p.39.

de Pierre Tap, auteur sur lequel je me suis appuyé, invite par ailleurs à s'interroger sur l'interstructuration du sujet et des institutions. Il pose que : « les actes des personnes sont des actes de communication, élaborés dans les échanges avec des individus concrets, sources d'identifications et d'oppositions ; des actes sociaux, suscités par les crises qui existent dans les institutions. Ces actes interrogent la valeur des institutions en fonction des rapports interpersonnels dans lequel l'individu est placé »[64]. Ainsi, si l'ouverture constatée durant le séjour constitue la prémisse d'une transformation de la personnalité elle doit s'inscrire dans une dimension temporelle et sociale puis s'étendre au rapport avec les institutions.

Sur le plan méthodologique, la recherche réalisée ne s'appuie pas sur un échantillon représentatif des jeunes de la ville de Bobigny, ni à l'ensemble des bénéficiaires du dispositif d'aide aux projets. La portée des résultats, établis sur un échantillon de 15 personnes sur plus de 500 jeunes, doit donc être relativisée. Il faut souligner en particulier l'absence de groupes composés exclusivement de jeunes femmes mais aussi de groupes mixtes et enfin de groupes constitués de jeunes de la ville et de communes avoisinantes. Le raisonnement selon lequel les jeunes hommes seraient davantage concernés par les phénomènes d'enfermement dans le microcosme social de la cité me semble aujourd'hui erroné et participer des catégories de pensées instituées. L'approche qualitative permettait d'ouvrir l'échantillon aux autres types de groupe et d'enrichir l'analyse. Cependant, j'avais plus de chance de vérifier mon hypothèse en limitant la catégorisation des groupes. L'entretien réalisé avant le séjour aurait gagné à être déconnecté du passage devant la commission attributive de l'aide mais les refus de participation des jeunes auraient été plus nombreux, compte tenu de leur méfiance à l'égard des institutions.

L'appréhension de la réalisation de la personne peut-elle aujourd'hui s'exclure d'une réflexion sur la société de consommation ? L'hédonisme des jeunes ne se retrouve-t-il pas piégé dans cette devise : « Je dépense donc je suis »[65] ? Les jeunes sont de plus en plus nombreux à construire leur identité par la consommation. « Un adolescent prend

[64] op.cit, p.3.
[65] BEIGBEDER F, *99 francs*, Grasset, Paris, 2000,p.19.

un rôle de consommateur non pour acquérir un produit mais pour se construire une histoire, se forger une personnalité et commencer à écrire ainsi sa biographie. Aussi, avant d'être sien, le produit est d'abord « lui ». Parce qu'avoir le droit de faire des achats, c'est avoir le droit de choisir, donc d'avoir ses propres opinions »[66].

Durant mes années de pratiques, l'antagonisme entre éducation et consommation a été souvent une position confortable sur laquelle des animateurs socioculturels ont cru pouvoir se reposer. Comme s'il suffisait de promouvoir des activités, des jeux traditionnels, des activités manuelles et de création pour échapper à la séduction de la consommation. Mais, les adolescents, cibles des publicitaires et leaders d'opinions dans l'adoption du nouveau, ont fait chavirer tout ce monde bien pensant, qui depuis s'est résolu à adopter le software et le téléphone mobile. Ceci pour dire q'une analyse portant sur la construction de l'identité personnelle et ses changements devrait aussi s'inscrire dans une compréhension de l'organisation de la consommation.

L'originalité de cette recherche réside dans le fait d'écouter les jeunes de la cité sans évoquer les problèmes de violences, de délinquance, de drogue, de la disparition des valeurs morales, de l'insécurité, des incivilités. Cette recherche explore les interactions entre les individus et le milieu dans lequel ils vivent : la cité. Elle permet de s'interroger sur le devenir de ces jeunes. Sont-ils assujettis, passifs ou bien en train de se construire, de devenir des sujets, des acteurs, autonomes et coopératifs dans l'ensemble de la société ?

[66] BAUMARD M, *in « le Monde de l'Education », N°328, septembre 2004,*p.50.

Chapitre 6 : Bilan et perspectives

6.1 L'individuation contrariée

Je vais maintenant aborder un aspect qui m'a interpellé lors de l'écoute des enregistrements des entretiens. Dans l'expression des jeunes, l'évocation de l'appartenance au groupe est partagée entre l'utilisation des vocables «nous» et «on» Dans le langage familier, il est courant de remplacer «nous» par «on» et la discussion n'en est pas affectée, parce que précédemment chacun des protagonistes a été évoqué et se devine. Néanmoins, dans le contexte d'un entretien avec une personne complètement extérieure au groupe, l'usage alterné du «nous» et du «on» est ambigu car il laisse en suspend l'implication réelle de celui qui raconte, par rapport à l'action relatée. *« …Comme on se connaissait tous bien, on a décidé de la faire et puis on est parti se présenter à l'agence, on a déjà fait, on a déjà payé le quart de la somme pour chaque personne et ce qui fait après on nous a dit que la Mairie pouvait nous donner des aides puis aujourd'hui on se présente à la commission pour savoir si on aura une aide »* (Palma / Fabien, an.p.4).

Avec le «on» l'action est subie, c'est le renvoi à une forme de passivité, au contraire du «nous» qui exprime l'implication, l'adhésion. *« C'est qu'au départ on avait une idée de faire du camping. l'activité était assez plaisante. On a fait quelques recherches sur Internet, sur les adresses et tout, ensuite on est allé au SMJ pour approfondir ces recherches et on a téléphoné à plein, plein de campings et c'est un des seuls qui nous a ouvert ses portes. Donc on a choisi celui-là. »*. (Castellas / Brice,an.p.49).

Je suis resté un moment avec mes interrogations et j'ai rencontré à nouveau cette situation lors des entretiens réalisés après le séjour. Cette fois c'était le «je» et le «on» qui semblaient se confondre. La fonction du «on» dans la phrase pouvant tantôt être de remplacer le «je» et tantôt le «nous». *« Si, on a fait les courses en commun mais chacun payait sa part et s'il y en avait un qui n'avait pas son argent on lui avançait et tout et on réglait ça après. »* (Castellas / Brice, an.p.52).

Ces questions entrent dans le champ de compétences des linguistes. L'analyse sémantique, l'étalonnage et la fréquence des mots peuvent être abordés avec l'aide de logiciels, mais je ne possède pas cette maîtrise.

Pour tenter de comprendre le sens de ce «on», je m'appuie sur la réflexion philosophique de Bernard Stiegler[67]. Il affirme que nous connaissons une sorte de crise du narcissisme primordial et que la violence et l'insécurité dans laquelle nous vivons témoignent d'un processus de perte d'individuation. Il définit le narcissisme primordial comme « une structure de la psyché indispensable à son bon fonctionnement, cette part d'amour de soi qui peut devenir parfois pathologique mais sans laquelle aucune capacité d'amour quelle qu'elle soit ne serait possible »[68] Il poursuit en affirmant : « Il y a un narcissisme primaire *aussi bien du je que du nous* : pour que le narcissisme de mon *je* puisse fonctionner, il faut qu'il puisse se projeter dans un narcissisme du *nous* »[69].

Sa réflexion nous entraîne à considérer que le processus d'individuation, de nature mnémotechnique ou mnémotechnologique, est passé dans le domaine de l'exploitation industrielle. Pour Bernard Stiegler, l'hyper synchronisation des appareils de modélisation culturelle conduit à la destruction du *je* et du *nous*. La consommation relève d'un processus d'adoption du nouveau qui ne constitue ni un *nous* ni un *Je* mais un *on*. En voici un exemple : *« Le jet ski, on a fait tout plein de trucs, on s'est même fait tatouer là-bas…plein de trucs quoi ! »* (Palma / William, an.p.20) et un second : *« Le Canada…C'est un pays que l'on aimerait bien visiter parce que plus on visite de pays mieux c'est »* (Castellas / Oscar, an.p.46). Le consommateur est dépersonnalisé, désincarné par le processus d'adoption du nouveau. « L'organisation de la consommation - qui consiste à synchroniser les *je* au point de nier leurs différences, parce qu'un *je* est une diachronie, parce que je peux dire *je* que dans la mesure ou *mon* temps n'est pas *votre* temps - est ce qui tend à annuler l'amour de soi, l'amour propre. En effet, si ma singularité est annulée par la synchronisation *de mon comportement, c'est à dire de ma consommation*, avec le comportement des autres, c'est à dire la consommation des autres, ce qui permet la réalisation d'économies d'échelle

[67] Bernard Stiegler est directeur de l'Ircam, docteur de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, auteur de *La technique et le temps*.
[68] STIEGLER B., *Aimer, s'aimer nous aimer, du 11 septembre au 21 avril*, Editions Galilée, Paris, 2003, p.15
[69] op.cit., p.15.

industrielles, *je* suis progressivement annulé, et, dans cette annulation progressive de mon *je*, je ne m'aime plus. Or, si je ne m'aime plus, je n'aime plus les autres, puisque les autres ne sont jamais autre chose que le miroir de mon amour propre ; c'est en cela que consiste le narcissisme primordial »[70].

Plusieurs mois, avant la déclaration sensationnelle de Patrick Le Lay, PDG de TF1,[71], Bernard Stiegler exprimait ceci : « Au cours du XXème siècle, avec l'apparition de médias de masse, qui sont des technologies rétentionnelles, la conscience peut-être visée et commercialisée comme *mode d'accès au marché*. « Le marché », c'est essentiellement une masse de conscience – habitant des masses de corps qui consomment… » Dans la conclusion de l'ouvrage, précédemment cité, l'auteur réaffirme que : « Pour que *je* m'individue, il faut que mon individuation participe à l'individuation du *nous* auquel j'appartiens – et participe de cette individuation ». Je vais maintenant tenter de resituer cette réflexion dans le cadre de ma recherche sur l'identité personnelle des jeunes de la cité.

Je discerne que ces jeunes sont particulièrement visés par les appareils de modélisation culturelle, l'adoption du nouveau, la consommation sans limite (par exemple : les forfaits téléphoniques baptisés « infinis »). J'observe un risque de les voir se construire une identité par la consommation ou par la frustration de cette consommation, qu'ils perçoivent et revendiquent comme légitime pour eux autant que pour les autres. La destruction du narcissisme primordial chez les jeunes de la cité pourrait conduire à une fureur dévastatrice, dont les violences urbaines nous donnent un aperçu. Dans ce cadre, il me semble que le microcosme de la cité, malgré ses dérives, ses excès joue un rôle temporisateur et protecteur pour les individus comme pour la société.

Le microcosme social de la cité préserve en partie de la compétition inter individuelle, de cette machine à fabriquer des perdants, surtout dans les milieux populaires. Les jeunes sont amenés à se considérer comme des semblables en référence à leurs origines, à leurs enracinements dans le quartier et à leurs parcours scolaires indifférenciés. « Les

[70] op. cit., p.18.
[71] « Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible »

études longitudinales sur l'évolution de la mobilité sociale dans la longue durée concluent à une progression positive mais extrêmement lente. Bien que l'univers des possibles s'élargisse, ceux qui sont socialement improbables restent fortement improbables. Le destin social pèse encore très lourd surtout pour les plus pauvres qui ne peuvent jouer à réinventer leur avenir que dans des répertoires modestes et réduits. La très légère mise en mouvement de l'échiquier des chances a cependant été suffisante pour secréter dans les mentalités une idéologie de la responsabilité et de la réussite individuelle. Le destin a été métamorphosé en futur ; chacun est censé pouvoir être lui-même responsable de ce qui lui adviendra…Plus la représentation de la compétition inter individuelle se développe, plus les individus se persuadent de leur responsabilité personnelle. L'échec devient donc de moins en moins imputable au destin, au hasard de la naissance où à une responsabilité collective »[72].

La médiatisation des jeunes de la cité présente leur « nous» comme une menace, une forme de régression sociale, une sorte de maladie dont il faudrait limiter la propagation à l'ensemble de la société (ex : le qualificatif de sauvageons employé par J.P. Chevènement, ex Ministre de l'intérieur). A contrario, ce « nous » des jeunes de la cité est une défense pour les individus qui s'y inscrivent. C'est un point d'appui possible pour limiter, l'emprise de ce « on » dont nous venons de voir qu'il conduit à la destruction du *je* et du *nous*. Cependant, malgré l'intensité de leurs liens, le «nous» des jeunes de la cité est une construction fragile. En premier lieu, il y a lieu de considérer l'environnement dans lequel ce « nous » s'est instauré. Les habitants des grands ensembles et des cités populaires en sont à l'origine. Elle correspond à un retournement du stigmate porté par les habitants de quartiers définis comme sensibles, défavorisés qui sont des lieux de relégation spatiale et sociale. Cette forme de « nous » est analysée par Jacques Donzelot[73] qui s'attache, à établir une typologie des entités urbaines et à en donner les principales caractéristiques. Il pose que les habitants des grands ensembles forment une société marquée par la nature contrainte de l'entre-soi, dans laquelle une partie vit sa localisation comme un sujet d'opprobre et une autre en fait une part positive de son identité. Il précise : « Ces habitants des cités où dominent les minorités ethniques se trouvent comme pris par une double injonction, l'une tacite, de rester entre eux, l'autre

[72] KAUFMANN J.C, *L'invention de soi, une théorie de l'identité,* Armand Colin, 2004, p.1989
[73] sociologue, professeur à l'université Paris X.

explicite d'éviter de constituer un « nous » qui donnerait trop à voir ce qu'ils ont en commun »[74]

Ces quartiers défavorisés donnent ce que Donzelot appelle le « spectacle de l'immobilité volontaire ». Dans les cités où les espaces communs sont synonymes d'insécurité, la très faible mobilité des résidents se traduit par le retrait dans le logement. Chez les jeunes, la pratique consistant soit à s'approprier les espaces communs collectivement ou encore à s'isoler dans l'appartement familial est reconnue. La situation semble se pérenniser, par delà les efforts des politiques publiques, nous dit Donzelot, car les nouveaux emplois de services réclamant peu de qualification demeurent difficilement accessibles pour les habitants de ces quartiers. L'idée d'une hyperesthésie spatiale est avancée, trois motifs sont évoqués. Le premier est la distance spatiale avec les emplois disponibles et le surcoût du transport, qui rend le salaire équivalent au revenu du chômage ou de l'aide sociale. Le second s'exprime par la distance sociale par rapport à l'emploi, le manque de contacts porteurs d'informations sur les opportunités d'emploi. Le troisième c'est la distance légale qui correspond à l'émergence dans les cités d'une économie parallèle, permettant à certains habitants des cités de développer des activités en marge de la loi.

Enfin, pour conclure, le « nous » des jeunes de la cité subit l'érosion du temps. Les jeunes qui sont en passe de réussir leur intégration professionnelle ou sociale prennent leur distance avec la cité, à laquelle ils restent cependant attachée affectivement. Pour ceux-ci, après une période plus ou moins longue, l'intégration au réseau d'inter connaissance de la cité diminue. D'autre part, comme nous avons pu le voir au cours de l'enquête, le « nous » des cités se construit dans la rivalité des unes par rapport aux autres et par la transmission orale. Dans l'ensemble de la société, les « nous » des jeunes de la cité s'expriment principalement par la diffusion d'expressions culturelles qui font l'objet d'une exploitation médiatique, commerciale et même politique.

[74] DONZELOT J., *La ville à trois vitesses*, in Esprit 1999. (dossier intitulée : Quand la ville se défait) pp22.

6.2 Le devenir du dispositif d'aide aux projets vacances, préconisations

En août 2004, alors que j'étais absorbé par la rédaction de ce document, j'ai été sollicité par le Maire Adjoint chargé de la jeunesse afin de participer au jury de la commission d'aide aux projets. Il s'agissait, de suppléer à l'absence des membres habituels de la commission et d'apporter un soutien technique au conseiller municipal délégué. Ainsi, après avoir mis en place ce dispositif et cette commission je me retrouvais de nouveau impliqué, dans un rôle inhabituel, en tant que participant à la décision attributive. A cette occasion, j'ai repris contact avec les animateurs jeunesse, avec le responsable de la gestion du dispositif.

Mes premières impressions furent que rien n'avait changé. La question de l'accompagnement pédagogique des jeunes, par les animateurs, avant le dépôt du projet s'affiche toujours comme une préoccupation. Le responsable du dispositif m'a fait part de sa difficulté à s'assurer de l'utilisation de l'aide versée pour un départ effectif en vacances. Il dit s'efforcer de contrer les tentatives de fraude, afin ne pas les voir s'étendre. L'échange entre les membres de la commission et les groupes de jeunes varie d'un groupe à l'autre, d'une commission à une autre. Cette rencontre gagnerait probablement à faire l'objet d'une analyse afin de mieux cerner les représentations misent en jeu et l'expérience acquise par l'ensemble des acteurs institutionnels et des jeunes. Un travail de coélaboration du contenu et du déroulement des commissions pourrait s'inscrire dans le cadre des démarches participatives de la municipalité. Cela permettrait sans doute de limiter certaines interventions qui prennent parfois un caractère paternaliste et moralisateur.

Nonobstant, de nombreux changements sont perceptibles, depuis que j'ai quitté mes fonctions au service de la jeunesse. La création d'une allocation d'autonomie jeunesse n'est plus d'actualité. Le conseil supérieur de la famille, les gouvernements qui se sont succédés depuis juin 2002 ont écarté cette disposition. La municipalité de Bobigny a, pour sa part, renoncé à étendre le bénéfice du dispositif d'aide aux projets à tous les

étudiants, présent sur son territoire[75]. La maîtrise des dépenses publiques est plus que jamais d'actualité. Plus qu'un simple changement d'orientation, c'est un changement de philosophie. Au plan national, il ne s'agit plus de donner aux jeunes des moyens pour accéder à leur autonomie, mais de les préparer à accepter la place qui leur reviendra dans un monde globalisé soumis aux lois de la concurrence économique.

Après une longue période d'utilisation de l'âge comme variable d'ajustement dans les restructurations industrielles, par la mise à l'écart des travailleurs âgés et la « *stagiairisation* » des jeunes, tout se passe comme si on comptait sur les effets du vieillissement de la population française pour intégrer les jeunes massivement sur le marché du travail. Dans cette attente, les familles supportent l'essentiel de l'effort financier en direction des jeunes. Les dépendances interpersonnelles se renforcent au détriment des dépendances impersonnelles issues de la médiation institutionnelle et de la redistribution. Dans ce contexte, les jeunes de la cité se définissent avant tout par la tension douloureuse qu'engendre l'écart entre leur intégration économique (ils sont moteurs de la consommation) et leur exclusion sociale et professionnelle. Ils aspirent à un niveau de consommation et à un mode de vie « conformiste » mais sont empêchés d'y accéder par la faiblesse de leur capital social, culturel et risquent de se perdre dans le mirage de la réalisation de *soi* par la consommation.

A l'issue de cette recherche mon regard sur le dispositif d'aide aux projets vacances et sur les jeunes de la cité s'est modifié. Il est clair que le dispositif n'est pas en mesure de contrebalancer l'influence du microcosme de le cité. Il favorise des changements, relance le processus de personnalisation par l'incorporation de nouvelles expériences qui élargissent le répertoire de réponses aux situations rencontrées. Mais, l'impact sur le processus de personnalisation dépend très largement des opportunités et des choix qui se présentent à chacun pour le présent et l'avenir.

[75] Annexe 8, lettre du 20 mars 2003, adressée à la population, par la Présidente de la commission d'aide aux projets.

Une étude des parcours des jeunes dans l'appropriation, années après années, du dispositif vacances pourrait nous éclairer sur l'articulation entre les pratiques de vacances et la prise de distance avec le microcosme social de la cité. Les documents existent au service jeunesse permettant de réaliser cette recherche. Compte tenu de la faible mobilité des jeunes de la ville, il me semble possible de retrouver des jeunes bénéficiaires multirécidivistes du dispositif. Les parcours de ces jeunes pourraient être reconstitués en prenant en compte les différentes évolutions : la composition du groupe, la destination, les moyens de transport, avec en parallèle la formation ou l'emploi, les changements de situations sociale et familiale…

En 2004, le dispositif d'aide au départ en vacances des jeunes de 17 à 25 ans n'est plus considéré localement comme une étape vers le versement d'une allocation d'autonomie à l'ensemble des jeunes, tant mieux ! Il peut redevenir un dispositif pédagogique, s'inscrire dans une démarche éducative et qualitative. Je suggère que l'accompagnement des projets prenne des formes nouvelles, d'instaurer des temps de rencontres ou de découvertes thématiques en présence de professionnels du tourisme et du tourisme éthique, de conseillers juridiques, de passionnés de la culture et d'amateurs éclairés, pouvant susciter des projets de solidarité. Elles pourraient être organisées tout au long de l'année, bien en amont du dépôt des projets, permettre aux jeunes d'acquérir des connaissances reconnues comme des compétences par la commission. Au regard de mon expérience et de ce que m'a apporté cette recherche action, il me semble que l'objectif principal du dispositif consiste à donner envie aux jeunes de la cité de s'ouvrir à la connaissance et à la découverte des autres, de se différentier et de s'émanciper. L'appropriation du dispositif d'aide aux projets vacances par les jeunes de la ville depuis 1997, montre qu'il peut être le support à une émulation dans l'acquisition de nouvelles compétences relationnelles et sociales. C'est sur l'engagement des animateurs jeunesse que repose la réussite de cette orientation. Elle suppose qu'ils s'inscrivent personnellement et pour eux même dans ce type de démarche, par le biais de la validation d'acquis d'expérience ou la formation professionnelle continue, et deviennent donc moins dépendants du microcosme social de la cité.

Conclusion

« *Pourquoi pas partir et tenter l'expérience au lieu de rester dans les banlieues, à Bobigny surtout, à galérer dans les cités à ne rien faire de sa vie ?* » (Chang, Macédoine, p.35).

Au sortir de l'adolescence, les jeunes de la cité aspirent davantage à sortir de leur quartier, pour élargir leur champ d'actions et partir en vacances « comme tout le monde ». Depuis la mise en place du dispositif d'aide aux projets vacances 17–25 ans, en 1997, des centaines de jeunes de Bobigny réalisent chaque été un projet. Les jeunes rencontrés dans le cadre de la recherche se définissent comme les membres d'un « nous ». La cité est leur porte identité. La conscience d'appartenance territoriale s'accompagne chez eux d'un attachement à la communauté élargie des jeunes de la cité.

Ce mémoire nous éclaire sur la préparation des projets de vacances, du mode de composition des groupes, du choix de la destination, des motivations affichées par les jeunes. Il en ressort qu'au sein du microcosme social de la cité, les jeunes partagent des représentations du monde et se livrent à une transmission d'expériences. Ils se considèrent comme des semblables, et se conçoivent comme un ensemble distinct séparé des autres, de la société. Avant leur départ en vacances, les jeunes rencontrés se déclarent curieux de vérifier si le marquage social, dont ils sont collectivement victimes, est une réalité.

L'hypothèse de recherche, selon laquelle le séjour vacances en autonomie serait une étape, annoncerait le déclin de la relation fusionnelle au groupe au bénéfice de la prise de conscience de son individualité, est partiellement validée. En l'état actuel de la recherche, la relation entre les jeunes des groupes ne revêt pas un caractère fusionnel. Délivré de la tutelle des adultes, le mode d'organisation des jeunes pendant le séjour : « Chacun pour soi ensemble », leur refus d'une hiérarchie dans le groupe « tout, sauf chef ! », permet de concilier vie collective et choix personnels. Le besoin de voir et d'être vu positivement, de restaurer l'estime de soi s'exprime fortement au cours du séjour. Ainsi, les vacances entre jeunes permettent à chacun

d'acquérir de nouvelles compétences sociales et de mettre en jeu ses représentations. A leur retour de vacances, les jeunes se montrent absorbés par leur avenir personnel, leur intégration sociale et professionnelle, l'accès ou la poursuite d'un cycle d'études. Ils portent également leur attention à rétablir les contacts avec l'ensemble du réseau relationnel de la cité et se projettent déjà dans de nouvelles escapades hors de la cité, de préférence avec de nouveaux comparses du microcosme social.

A partir, de ces résultats, le dispositif d'aide au départ autonome en vacances en direction des jeunes de 17 à 25 ans semble bien participer d'une transformation de l'identité personnelle. Néanmoins, la transformation, le changement peuvent s'avérer provisoires et superficiels. Alors que les jeunes entrevoient la possibilité de s'affranchir du modelage social de la cité, se réinvestissent de la question de la « direction de soi » et de la quête de leur autonomie un autre danger les guette. La réalisation de soi à travers la consommation, la synchronisation des appareils de modélisation culturelle menacerait tout à la fois la constitution du « nous » et du « je » qui seraient interdépendants. Le processus identitaire et la personnalisation pourraient se voir réduit au renouvellement des choix de consommation, l'adoption de la nouveauté dont l'avantage (pour le système) est qu'elle ne reste jamais neuve et qu'il en n'existe toujours une nouvelle pour la faire vieillir.

Le dispositif d'aide aux départs autonome en vacances en direction des jeunes de 17 à 25 ans, pour tendre à la plus grande efficacité, doit selon moi s'attacher à demeurer un dispositif pédagogique. Les préconisations que je formule visent à restaurer l'accompagnement éducatif, à organiser en amont du projet de vacances des rencontres thématiques permettant aux jeunes d'acquérir des connaissances qui pourront être réinvesties au cours du séjour de vacances ainsi que dans la cité. Les animateurs socioculturels ont leur rôle à jouer pour stimuler les jeunes dans la réalisation de projets et je partage l'idée selon laquelle « L'Homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, que l'ensemble de sa vie »[76].

[76] SARTRE J.P, *l'existentialisme est un humanisme*, Folio essai, Gallimard, 1996, p. 31.

Bibliographie

1- Ouvrages

- BORDET J, *Les « jeunes de la cité »*, Puf, Paris, 1998. p.232.
- BEAUD S & PIALOUX M, *Violences urbaines, violences sociales, Génèse des nouvelles classes dangereuses*, Fayard, 2003. p.425.
- BEIGBEDER F, *99 francs,* Grasset, Paris, 2000. p.298.
- CASTEL R, *L'insécurité sociale*, Seuil, Paris, 2003. p.93.
- ANZIEU D & MARTIN J-Y, *La dynamique des groupes restreints*, Puf, Paris, 1986 (1968). p. 396.
- DUBET F, *Le déclin de l'institution*, Seuil, Paris, 2002. p.422.
- ERIKSON E H, *Adolescence et crise, la conquête de l'identité*, Flammarion, 1972. p.343
- FILIPPETTI A, *Les derniers jours de la classe ouvrière*, Stock, 2003. p.188.
- FOURCAULT A, *Bobigny, Banlieue Rouge*, la Découverte, 1986. p.211.
- GOFFMAN E, *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*, Les éditions de minuit, 1973. p.251.
- GOFFMAN, E, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit,1975. p.180.
- Kaufmann J.-C, *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004. p.352.
- KAUFMANN J.-C, La femme seule et le prince charmant, Enquête sur la vie en solo, Paris, Nathan, 1999. p.281.
- KAUFMANN J.-C, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996. p.122.
- MEAD G.H, *L'esprit le soi et la société*, Puf, 1963. p.332.
- SARTRE J.P., *L'existentialisme est un humanisme*, Folio essai, Gallimard, 1996. p.109.
- SINGLY F.de., *Les uns avec les autres, Quand l'individualisme crée du lien*, Armand Colin, 2003. p.297.

- STIEGLER B, *Aimer, s'aimer, nous aimer, du 11 septembre au 21 avril*, Galilée, Paris, 2003.p.90.

- TAP P, *La société Pygmalion, intégration sociale et réalisation de la personne*, Dunod,1988. p.243.

- VILLECHAISE-DUPONT A, *Amère banlieue*, *les gens des grands ensembles*, Paris, Grasset, 2000. p.321.

2– Articles de revue ou d'ouvrage collectif

- BAUMARD M, « Ados : dis-moi ce que tu achètes, je te dirai…», *le Monde de l'éducation*, n°328, septembre 2004, pp.50-52.

- DEBARDIEUX E., *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, n°42, 4 ème trimestre 2000.pp.109-125.

- Direction des ressources documentaires et historiques, « Chroniques balbyniennes, 2 300 ans d'histoire », *Ville de Bobigny*, 2003.p.42.

- DESFONTAINES M., « Un nouveau concept, la résidentialisation des H.L.M », *La gazette, N°13/ 1735*, 2004.pp.40-43.

- DUBREUIL B, « Premières vacances entre jeunes, Etude exploratoire sur les vacances aidées par des dispositifs jeunesse »***,*** *publication Vacances Ouvertes*, 2000.

- FOURCAUT A., « trois discours, une politique ? »,*Urbanisme*, *N°322*, 2002.

- HASSET, Communautés européennes, Comité Economique et Social « Avis de la section « Emploi, affaires sociales, citoyenneté » sur le « Livre Blanc : Politique de la Jeunesse », *CES 887/2000 fin.*p.19.

- MIGNON P., « Lorsque la galère des banlieues s'échoue sur la plage », *Agora débats jeunesse* n°8.pp.67-78.

- MITRANI M., Conseil Economique et Social, « L'Accès aux vacances des jeunes adultes de 18 à 25 ans », *les éditions des journaux officiels*, 2001.pp.22-23.

Liste des abréviations et des sigles

BEATEP	Brevet d'Etat d'Animateur Technicien de l'Education Populaire
BEPC	Brevet d'Etudes du Premier Cycle
DHEPS	Diplôme de Hautes Etudes de Pratiques Sociales
DSTS	Diplôme Supérieur de Travail Social
ENS	Ecole Normale Supérieure
FOOT	Football
HAND	Handball
HLM	Habitations à Loyers Modérés
MJC	Maison des Jeunes et de la Culture
PAJECOT	Plan d'Accueil des Jeunes dans les Communes Touristiques
PAIO	Permanence d'Accueil d'Information et d'Orientation
PDG	Président Directeur Général
SIDA	Syndrome Immunitaire de Déficiences Acquises
SMJ	Service Municipal de la Jeunesse
SMJ	Solidarité Multiforme pour les Jeunes (Association)
UE	Union européenne
URSS	Union des Républiques Socialistes Soviétiques

Résumé

A l'occasion d'un séjour de vacances en autonomie, les « jeunes de la cité » remettent-ils en jeu une part de leur identité collective ? Leur relation fusionnelle au groupe de pairs viendrait-elle à s'éffacer au bénéfice de la prise de conscience de leur individualité ? Ces questions constituent le point de départ de cette recherche - action.

L'auteur, animateur socioculturel professionnel, a exercé durant une vingtaine d'années en région parisienne, dans une ville de Seine-Saint-Denis. Responsable d'un service municipal de la jeunesse de 1997 à 2003, il a contribué à la mise en place et au suivi d'un dispositif de soutien au départ autonome en vacances en faveur des jeunes de 17 à 25 ans.

Au plan théorique, la recherche s'appuie sur l'ouvrage de Pierre Tap : « La société Pygmalion ? Intégration sociale et réalisation de la personne. » Elle est constituée d'entretiens réalisés en 2003 auprès de quinze jeunes participants à quatre projets collectifs de vacances. La mesure d'une transformation de l'identité personnelle est recherchée dans la comparaison entre le « nous » fonction intégrative » et le « je » fonction assertive de la personnalisation, avant et après leur départ en vacances.

Le processus de construction de l'identité personnelle de ces jeunes s'inscrit dans un contexte marqué par : une difficulté collective dans l'accès au travail, au logement, à l'autonomie et une compétition interindividuelle pour obtenir sa place dans la société des adultes. Le microcosme social des jeunes de la cité est-il une ressource ou une résistance à l'injonction identitaire ?

Mots ou expressions- clés

Identité personnelle, jeunes de la cité, microcosme social, autonomie, fonction intégrative, fonction assertive, personnalisation, animation socioculturelle, Bobigny.